

Mgr de Ségur

**QUESTIONS
BRULANTES**

**100 tracts
d'apologétique**

tome 2



QUESTIONS BRULANTES

Pourquoi
les prêtres catholiques
ne se marient-ils
pas
comme les ministres
protestants



N° 61

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 61

I

Pourquoi les prêtres catholiques ne se marient pas comme les ministres protestants

Un jour, un ministre protestant reprochait à un jeune étudiant son inconduite :

« Cela vous est facile à dire, Monsieur, répondit celui-ci, Luther a déclaré qu'il était aussi impossible de se passer du mariage que d'habits et de nourriture, et c'est d'après cet avis que vous vous êtes marié. J'en ferais bien autant si j'en avais les moyens; mais je n'ai que vingt ans, le gouvernement et les *Sociétés évangéliques* ne me donnent pas comme à vous, de quoi défrayer un ménage, et en attendant je m'arrange comme je peux. »

Je serais curieux de savoir ce qu'a pu répondre à cet argument un pasteur marié, et marié en vertu du principe protestant, que le célibat est contre nature.

Un prêtre catholique aurait répondu comme saint Paul : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* » « Imittez-moi, de même que moi j'imité le Christ »; soyez chastes comme je suis chaste; et ne dites pas que cela est impossible, car ce que je puis faire, vous pouvez le faire aussi.

C'est le célibat qui permet aux prêtres de se donner entièrement à leur saint ministère. En embrassant l'état ecclésiastique ils s'obligent, de plein gré et après une longue épreuve, à garder la parfaite continence; et bien que cette obligation ne soit pas d'institution divine, elle est néanmoins d'une merveilleuse sagesse. L'Église a bien su ce qu'elle faisait en changeant en précepte absolu pour ses prêtres

le « conseil évangélique » et apostolique du célibat (1), et le démon sait bien ce qu'il fait aussi lorsqu'il réclame contre cette salutaire institution.

Si nos prêtres étaient mariés, croyez-vous qu'ils se sacrifieraient comme ils le font chaque jour? Croyez-vous qu'ils n'y regarderaient pas à deux fois avant d'aller auprès d'un malade atteint d'une fièvre contagieuse, avant de donner à leur prochain les dernières économies de leur bourse? Le premier prochain d'un homme marié, n'est-ce point sa femme et son enfant?

C'est du reste une idée à laquelle on ne se fera jamais chez nous, que celle d'un prêtre marié. Le sacerdoce chrétien et le pot-au-feu conjugal ne vont pas de pair. Le pastorat protestant, qui n'est cependant qu'une caricature de ce sacerdoce, traîne après lui son ménage comme un boulet ridicule. Rien de plus grotesque que ce que raconte de lui-même, dans ses Mémoires (2) récemment publiés, un certain pasteur nommé M. Bost. Le récit de ses courses apostoliques, de ses prédications, de ses vocations diverses et de ses changements de convictions, est entrelardé de niaiseries de soucis matrimoniaux, de marmites et de batterie de cuisine. Avec sa femme, onze enfants, deux servantes, un piano et des serins, le malheureux apôtre promène pendant quinze ou vingt ans treize mille livres (textuels) de bagages évangéliques.

Comme cela rappelle le christianisme primitif, saint Paul et son bâton!

(1) Il est bon de faire observer ici que si, dans les premiers siècles, l'Église a permis quelquefois l'ordination d'hommes mariés, elle n'a jamais autorisé à se marier, un homme déjà ordonné prêtre.

(2) Mémoires pouvant servir à l'histoire du révérend religieux des Églises protestantes de la Suisse et de la France, et à l'intelligence des principales questions théologiques et ecclésiastiques de nos jours, etc., etc., par A. Bost, ministre protestant.

II

Comme quoi Notre-Seigneur et ses Apôtres ne sont pas du même avis que les ministres protestants, sur le célibat religieux.

Il est peu de questions aussi clairement résolues par la « Bible », que la question du célibat religieux. L'Eglise ne fait que répéter à la lettre ce qu'enseignent sur ce point délicat le Sauveur, et après lui le grand Apôtre saint Paul.

Les Pharisiens venaient d'interroger Jésus sur le mariage, et Notre-Seigneur en avait proclamé hautement l'indissolubilité. Les Apôtres, effrayés de la dure condition des gens mariés, lui parlent à leur tour : Si telle est, lui disent-ils, la condition de l'homme avec son épouse, il vaut mieux ne pas se marier, « non expedit nubere ». Jésus leur répond : Tous ne comprennent point cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été donné de la comprendre : « non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est. » Et il ajoute : Il en est qui se privent du mariage pour gagner le royaume des cieux; qui celui-là entende qui peut entendre : « sunt que eunuchi facti sunt propter regnum cœlorum; qui potest capere capiat (1). »

Il paraît que MM. les ministres, quoique évangéliques, ne sont pas de ceux à qui il est donné de comprendre, « quibus datum est », et que nos prêtres, bien que papistes, ignorants de la pure parole de Dieu, comprennent le conseil du Maître et ont assez de cœur pour le pratiquer.

Saint Paul expose non moins nettement la doctrine de la virginité et du célibat dans sa première épître aux Corinthiens, au chapitre vii^e. Il l'a si bien formulée, que M^{me} de Gasparin, dans son zèle anti-

(1) Saint Matthieu, ch. xiv, vers. 10 et suiv.

catholique, déclare, avec une ingénuité ineffable, qu'il est « évident » que les passages de cette épître relatifs au célibat ne sont pas inspirés. L'inspiration reprend, dit-elle, dès que saint Paul passe à un autre sujet.

L'Apôtre donc dit en toutes lettres : « Quant aux vierges, je n'ai point de précepte du Seigneur ; c'est un conseil que je donne, comme ayant obtenu moi-même miséricorde, afin d'être fidèle. » C'est ce qu'enseigne aussi l'Eglise catholique ; elle n'oblige personne à garder le célibat. Elle fait, il est vrai, de ce conseil, une loi stricte pour ses ministres, mais elle n'oblige aucun homme à embrasser le sacerdoce ; et lorsqu'un chrétien a l'intention de se faire prêtre, c'est avec une volonté parfaitement libre et une entière spontanéité qu'il accepte la condition de la chasteté parfaite.

La raison de cette conduite de l'Eglise se trouve encore dans saint Paul. Après avoir montré que le mariage est bon et honorable, il ajoute : « Je veux que vous soyez exempts de soucis ; celui qui n'a point de femme a souci de ce qui est du Seigneur, comment il plaira au Seigneur. Celui qui a une femme a souci de ce qui est du monde, comment il plaira à sa femme, et il est divisé. Et la femme non mariée, ainsi que la vierge, pense à ce qui est du Seigneur pour être sainte de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée pense à ce qui est du monde, comment elle plaira à son mari. » L'Apôtre conclut : Donc celui qui marie sa fille fait bien ; celui qui ne la marie pas fait mieux. « Benè facit ; melius facit. »

Voilà la question admirablement résumée. Le mariage est bon ; le célibat est meilleur. Qu'ont à répondre à cela les ministres ? Ce n'est pas moi qui parle, c'est la Bible. En réalité, disons-le, ils se soucient fort peu de la Bible, mais ils détestent de tout leur cœur les prêtres, vrais ministres de l'Evangile. Ils voudraient les marier, pour les humaniser et les « déprêtriser » ; ils sont désolés de ne pouvoir

leur enlever ce célibat angélique qui les couronne d'une auréole sainte, et qui leur attire à si juste titre la confiance et la vénération des peuples.

Les rusés Philistins voudraient encore, au moyen de Dalila, enlever la force de Samson. Instruit par l'exemple du premier Samson, le second ne donne pas dans le piège; il rejette Dalila, et livre aux ennemis du peuple de Dieu les combats indomptables de la foi.

III

Les Jésuites

Calvin regardait les Pères de la Compagnie de Jésus comme ses plus redoutables adversaires, et il disait qu'il fallait avant tout se débarrasser d'eux. « Il faut les tuer, écrivait-il impudemment; et, si cela ne peut se faire commodément; il faut les chasser, ou du moins les écraser sous nos mensonges et nos calomnies (1). »

Les fils de Calvin, et plus tard ceux de Voltaire, ont recueilli avec une fidélité édifiante ce pieux enseignement, et ils ont si bien fait, ils ont si bien menti, si puissamment, si impudemment calomnié les Jésuites, qu'ils sont parvenus à faire croire en effet à une foule de gens que ces saints prêtres ne sont que des imposteurs, des hypocrites, des fourbes, des conspirateurs, des traîtres, des obscurantistes, des assassins, des hommes pervers et dangereux.

Est-il nécessaire de dire que les Jésuites ne sont rien de tout cela? Ce sont de graves et admirables religieux, brûlants de zèle, infatigables au service de l'Eglise et des âmes, toujours prêts à toutes sortes de bonnes œuvres; ils sont dans l'Eglise ce que sont dans notre armée les troupes d'élite. Les protestants et les impies le savent à merveille: aussi les

(1) « Jesuitæ vero qui se maxime nobis opponunt, aut necandi, aut, si hoc commode fieri non potest, ejiiciendi, aut certe mendaciis et calumniis opprimendi sunt. »

détestent-ils et les calomnient-ils depuis trois siècles de tout leur cœur, de toutes leurs forces et de toute leur âme.

Je pourrais citer ici, en faveur de la Compagnie de Jésus, une foule de témoignages tombés de plumes protestantes non suspectes. Je m'en tiendrai à un seul, aussi piquant et spirituel que péremptoire. C'est la réponse que fit notre bon vieux roi Henri IV au Parlement et à l'Université de Paris qui, en novembre 1603, avait accusé devant le roi les Pères Jésuites de tous les crimes dont on les a toujours et imperturbablement accusés depuis.

« Je vous sais bon gré, dit Henri IV, avec son bon sens et sa fine malice, je vous sais bon gré du soin que vous avez de ma personne et de mon État. La Sorbonne a condamné les Jésuites, dites-vous; mais c'a été, comme vous, avant que de les connaître; et si l'ancienne Sorbonne n'en a pas voulu par jalousie, la nouvelle y a fait ses études et s'en loue.

« Vous dites qu'en votre parlement les plus doctes n'ont rien appris chez eux; si les plus doctes sont les plus vieux, il est vrai, car ils avaient étudié avant que les Jésuites fussent connus en France. Si chez vous l'on apprend mieux qu'ailleurs, d'où vient que, par leur absence, votre Université s'est rendue déserte, et qu'on les va chercher, nonobstant tous vos arrêts, à Douai, à Pont-à-Mousson, et hors le royaume?

« Ils attirent, dites-vous encore, les enfants qui ont l'esprit bon, et choisissent les meilleurs, — et c'est de quoi je les estime; ne faisons-nous pas choix des meilleurs soldats pour la guerre?

« Vous dites : Ils entrent comme ils peuvent. — Aussi font bien les autres, et suis moi-même entré comme j'ai pu en mon royaume; mais il faut avouer que leur patience est grande, et pour moi je l'admire, car avec patience et bonne vie ils viennent à bout de toutes choses.

« Vous dites qu'ils sont grands observateurs de

leur institut : c'est ce qui les maintiendra. Aussi n'ai-je voulu changer en rien leurs règles ; ainsi les y veux maintenir.

« Pour les ecclésiastiques, qui se formalisent d'eux, c'est de tout temps que l'ignorance en a voulu à la science, et j'ai connu que, quand j'ai parlé de les rétablir, deux sortes de personnes s'y opposaient particulièrement : ceux de la religion prétendue réformée, et les ecclésiastiques mal vivants. Et c'est ce qui me les a fait estimer davantage. »

Les Jésuites ont été calomniés et persécutés ; ils le seront jusqu'à la fin ; car leur saint fondateur a demandé pour eux en mourant la couronne promise par le Seigneur en sa huitième béatitudo, au sermon de la montagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux ! Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront et vous persécuteront, et diront en mentant contre vous toute sorte de mal, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause de moi et de l'Évangile ! Réjouissez-vous et glorifiez-vous en ce jour, car votre récompense est grande dans le ciel ! »

Voilà l'histoire des Jésuites tracée d'avance. La haine spéciale que leur vouent les impies et les hérétiques, est leur plus magnifique éloge.

Mgr DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Toutes
les Religions
sont bonnes



N° 62

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 62

Toutes les Religions sont bonnes

Toutes les religions sont bonnes, en ce sens qu'il vaut mieux en avoir une, n'importe laquelle, que de ne pas en avoir du tout; mais non point en ce sens qu'il est indifférent de professer celle-ci ou celle-là.

Vous pensez peut-être que, pourvu qu'on soit à peu près honnête homme, il importe peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, Protestant; que toutes les religions sont des inventions humaines, dont le bon Dieu doit fort peu s'inquiéter?

Mais dites-moi, où avez-vous pris cela? Et qui vous a révélé que tous les cultes que l'on voit sur la terre soit également agréables au Seigneur?

Parce qu'il y a de fausses religions, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable? Et parce qu'on est entouré de trompeurs, n'est-il plus possible de discerner un ami sincère?

Vous avez découvert que Dieu accueille avec le même amour et le Chrétien, qui adore Jésus-Christ, et le Juif, qui ne voit en lui qu'un vil imposteur; qu'il est bon et permis d'adorer, à la place du Dieu suprême, dans les contrées païennes, Jupiter, Mars, Priape, Vénus? de rendre, en Egypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au bœuf Apis? chez les Phéniciens, de sacrifier ses enfants au Dieu Moloch? en Gaule ou au Mexique, d'immoler des milliers de victimes humaines aux affreuses idoles qu'on y vénère? ailleurs, de se prosterner devant

un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort ? de répéter, du fond du cœur, à Constantinople : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète ! » à Rome, à Paris, d'abhorrer tous ces faux dieux, de mépriser ce même Mahomet comme un imposteur ?

Mais il est impossible que vous le croyiez sérieusement ! — Voilà ce que vous dites, cependant : « Toutes les religions sont bonnes. »

Pourquoi ne pas avoir plutôt le mérite de la franchise, et ne pas avouer que vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher la vérité, qu'elle vous importe peu et que vous la tenez pour oiseuse ?

La recherche de la vérité religieuse, inutile, insensée ! Et si, contrairement à votre affirmation, que rien n'appuie, Dieu a imposé à l'homme un ordre d'hommages déterminé ? Si, entre toutes les religions, « une, une seule », est LA RELIGION, la vérité religieuse, absolue, comme toute vérité, rejetant tout mélange, excluant tout ce qui n'est pas Elle?... à quel sort vous exposez-vous ? Croyez-vous que votre indifférence vous excusera devant le tribunal du souverain Juge ? Et pouvez-vous sans folie braver une si terrible perspective ?

Mais voyez donc la misère de l'homme sans une religion divine ! Voyez-le avec les pâles lueurs de sa raison, abandonné au doute, souvent même à l'ignorance la plus inévitable, la plus périlleuse, sur les questions fondamentales de ses destinées, de son devoir, de son bonheur ! » D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Quelle est ma fin dernière ? Comment dois-je y tendre ? Qu'y a-t-il par delà cette vie ? Qu'est-ce que Dieu ? Que veut-il de moi ? » etc., etc.

Laisée à ses seules forces, que répond la raison

à ces immenses problèmes ? Elle balbutie, elle reste muette ; elle donne des probabilités, des « peut-être », insuffisants mille fois pour nous faire surmonter la violence des passions, pour nous maintenir dans le rude sentier du devoir !...

Et vous voudriez que le Dieu de toute sagesse, de toute bonté, de toute lumière, ait abandonné de la sorte sa créature raisonnable, l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains !

Non, non. Il a fait luire à ses yeux une céleste lumière qui, répondant aux besoins impérieux de son être, lui révèle, avec une divine évidence, et la nature, et la justice, et la bonté, et les desseins de ce Dieu, son premier principe et sa fin dernière ; une lumière qui lui montre la voie du bien et la voie du mal, ouvertes toutes deux devant lui, aboutissant l'une à d'éternelles joies, l'autre à une éternelle punition ; une lumière qui, au milieu des fausses lueurs dont la corruption humaine l'a environnée, se distingue par la seule splendeur de la vérité ; une lumière qui illumine, qui vivifie, qui perfectionne tout ce qu'elle pénètre...

Et cette lumière, c'est la « Révélation chrétienne, le Christianisme », la seule Religion qui ait des preuves, la seule qui éclaire la raison, qui sanctifie le cœur, qui ramenant toute notre perfection morale à la connaissance et à l'amour du bon Dieu, soit digne et de Dieu et de nous-mêmes.

Quelle langue humaine pourrait dire tous les titres du Christianisme à notre croyance ?

Voyez-le, dès l'abord, remonter au berceau du monde par les prophéties qui l'annoncent, par la foi, l'espérance et l'amour des saints Patriarches, et par les cérémonies des cultes mosaïque et primitif qui le figurent !

Il a toujours été, en effet, une seule et même Religion, bien qu'il se soit développé en trois phases successives ;

1° Dans la Religion patriarcale, qui dura depuis Adam jusqu'à Moïse ;

2° Dans la Religion juive, que Moïse promulgua de la part de Dieu et qui dura jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ ;

3° Dans la religion chrétienne ou catholique enseignée par Jésus-Christ lui-même, prêchée par ses Apôtres.

Il se développait dès l'origine avec lenteur et majesté, comme toutes les œuvres de Dieu ; — comme l'homme qui passe par l'enfance, puis par l'adolescence, avant d'arriver à la perfection de l'âge : comme le jour qui passe par le crépuscule et l'aurore avant de luire en son plein midi ; — comme la fleur, qui est un bourgeon d'abord, puis un bouton fermé, avant de laisser entrevoir les richesses de son sein.

Et ainsi le christianisme, « et lui seul », embrasse l'humanité tout entière ; il domine tout le temps, les siècles. Il part de l'Éternité pour rentrer dans l'Éternité ; il sort de Dieu pour se reposer éternellement en Dieu !

Tout en lui est digne de son auteur. Tout y est vérité et sainteté. Et ceux qui l'étudient y découvrent une merveilleuse harmonie, une beauté, une grandeur, une évidence de vérité toujours croissantes, à mesure qu'ils en scrutent les dogmes.

Il touche et purifie le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit. Il remplit l'homme tout entier.

Le caractère sublime, surhumain, incomparable de Jésus-Christ son fondateur ;

La perfection divine de sa vie ;

La sainteté de sa loi ;

La sublimité pratique de la doctrine qu'il a enseignée ;

Son langage, qui est une folie s'il n'est divin ;

Le nombre et l'évidence de ses miracles, reconnus même par ses ennemis les plus acharnés ;

La puissance de sa Croix ;

Les circonstances de son ineffable Passion, toutes prédites à l'avance ;

Sa Résurrection glorieuse, annoncée par lui-même « à quatorze reprises » à ses disciples, et l'incrédulité même de ses Apôtres, que l'évidence obligea de croire à la vérité de la résurrection de leur maître ;

Son Ascension au Ciel en présence de plus de cinq cents témoins ;

Le développement surnaturel de son Église, malgré toutes les impossibilités naturelles, physiques et morales ;

Les éclatants miracles qui ont accompagné par toute la terre la prédiction de ses Apôtres, pêcheurs ignorants et timides, changés tout à coup en docteurs et en conquérants du monde ;

La force surhumaine de ses neuf millions de martyrs.

Le génie des Pères de l'Église écrasant toutes les erreurs par la seule exposition de la foi chrétienne ;

La sainte vie des vrais chrétiens, opposée à la corruption et à la faiblesse naturelle des hommes ;

La métamorphose sociale que le Christianisme a opérée, et opère encore de nos jours, dans tous les pays où il pénètre ;

Enfin, sa durée, l'immutabilité de son dogme, de sa constitution, de sa hiérarchie catholique ; son indissoluble unité au milieu des empires qui tombent, des sociétés qui se modifient ; tout nous mon-

tre que le doigt de Dieu est là, et qu'il n'est en la puissance de l'homme ni de concevoir, ni de faire, ni de conserver une pareille œuvre.

Il y a donc, vous le voyez, une vraie Religion, une seule, la Religion chrétienne.

Elle seule est LA RELIGION, c'est-à-dire le lien sacré qui nous rattache à Dieu, notre Créateur et notre Père.

Elle seule nous transmet la vraie doctrine religieuse, ce que Dieu nous apprend sur lui-même, sur sa nature, sur ses œuvres, sur nous, sur notre éternelle destinée, sur nos devoirs moraux.

Toutes les autres prétendues religions qui enseignent ce que le Christianisme rejette, qui rejettent ce qu'il enseigne, paganisme, judaïsme (1), mahométisme, quelles qu'elles soient, sont donc fausses, et dès lors mauvaises. Ce sont des inventions humaines, tandis que la Religion est une institution divine. Ce sont des imitations sacrilèges de la vraie Religion, comme la fausse monnaie est une imitation criminelle de la véritable.

(1) Pour la « religion juive », il y a une difficulté spéciale ; car ayant été, dans les desseins de Dieu, la préparation à l'avènement du Messie, et comme la seconde phase de la vraie Religion, « elle a été mais, depuis Jésus-Christ, elle n'est plus », la vraie Religion. Le judaïsme était comme l'échafaudage du maçon, nécessaire pour construire l'édifice. Une fois la maison achevée, l'échafaudage doit être enlevé : il n'est plus qu'un obstacle inutile et fâcheux.

Le Juif entêté a laissé la maison pour garder l'échafaudage : il a sacrifié la réalité à la figure. Depuis l'avènement du Messie, sans temple, sans autels, sans sacrifices, le peuple juif, dispersé dans le monde, où il ne peut être détruit, porte avec lui son cadavre de religion : il subsiste à travers les siècles, selon la prédiction de Jésus-Christ, pour servir de témoin perpétuel au Christianisme, comme l'ombre d'un corps en prouve l'existence.

Ne serait-ce pas folie que de dire : « Toutes les pièces de monnaie sont bonnes », sans distinguer les vraies des fausses ?

Il serait encore plus insensé de répéter désormais cette parole à laquelle nous venons de répondre : « Toutes les religions sont bonnes ».

C'est une impiété énorme, ou une énorme sottise ; une impiété, si on la dit par indifférence ; une sottise, si on la dit par ignorance ou par étourderie.





QUESTIONS BRULANTES

**C'est bien mieux
d'être protestant
que
Catholique;
On est toujours
chrétien
et c'est presque
la même chose**

N° 63

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS**

N° 63

C'est bien mieux d'être protestant que catholique ; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.

Oui, presque ; comme la fausse monnaie est presque la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie et que l'autre est fausse.

I

Catholique et Protestant, « presque la même chose » !

— Mais vous ne connaissez donc ni l'un ni l'autre ?

Là où l'Eglise catholique affirme, le protestant nie. Le Catholique a pour règle de sa foi l'enseignement infallible de l'Eglise. — Le Protestant rejette l'Eglise, méprise son autorité, et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le Catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Eglise, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Le Protestant ne reconnaît pas ces sacrements ; il ne conserve que le Baptême, et encore !...

Le Catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ, qui y est réellement présent. — Le Protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le Catholique vénère, invoque, aime la bienheureuse Vierge Marie, Mère du Dieu fait homme. — Le Protestant a pour elle un éloignement invincible qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à l'aversion.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

Le Catholique vénère dans le Pape, le vicaire de Jésus-Christ, le Chef des fidèles, leur Pasteur suprême et le Docteur infallible de la loi de Dieu. — Le Protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi de la Vérité, etc., etc.

Le Protestantisme est au Catholicisme ce que non est à oui; et cela dans les points fondamentaux de la Religion. — Sauf cette discordance, c'est absolument « la même chose ».

II

« Il vaut mieux, disiez-vous, être Protestant que Catholique. » Non. Cela seul est mieux ou plutôt cela est bon, qui est vrai. Le reste ne vaut rien.

Partez de ce principe évident : Il n'y a pas de milieu entre la vérité et l'erreur. Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière. — Il n'y a qu'une vraie religion : nous l'avons vu : c'est la Religion de Jésus-Christ, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, a toujours été appelée catholique ou universelle.

Les sectes protestantes ne sont pas cette religion une et catholique de Jésus-Christ; le nom seul l'indique; donc elles ne sont pas la vraie Religion; donc elles sont une erreur, une corruption du Christianisme.

Cela seul suffirait déjà. Mais examinons et allons plus loin.

III

Jésus-Christ, fondateur du Christianisme, en est le seul Maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par Jésus-Christ.

Si je venais vous dire : « Mon ami, vous êtes

chrétien? La religion chrétienne vous enseigne telle et telle doctrine, vous impose tel ou tel devoir. Eh bien, moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne; je vous débarrasse de tel ou tel de vos devoirs qui est gênant, je vous permets ce que votre religion vous défend », etc.

Vous me répondriez bien certainement : « Mais qui êtes-vous pour agir de la sorte? Ma religion n'a qu'un Maître, Jésus-Christ. Est-ce lui qui vous a envoyé? Quand et comment vous a-t-il envoyé? Prouvez-moi votre mission divine! »

Eh bien, quand Luther, Calvin, Zwingle, Henry VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la Religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question; ils n'ont pu répondre; et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle.

Il n'y a donc que ceux qui en ont été chargés par Jésus-Christ qui aient le droit d'enseigner sa Religion. Mais ces envoyés, ces docteurs légitimes, seuls légitimes de la Religion, ces Pasteurs légitimes du peuple chrétien, qui sont-ils? Comment les reconnaître? — Au moyen de deux observations bien simples.

La première est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, Evêque actuel de Rome, est le chef de la Religion catholique, et remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'à l'Apôtre saint Pierre; que, de tout temps, les évêques catholiques ont été regardés comme les successeurs des Apôtres.

La seconde est l'explication de ce fait par la simple lecture des passages de l'Évangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ donne à ses Apôtres et à eux seuls la mission sacrée de prêcher sa Religion à

tous les hommes, et choisit entre les Apôtres eux-mêmes saint Pierre, pour être le Chef de toute l'Eglise, le lien d'unité des Pasteurs et des fidèles, le fondement immuable de l'édifice vivant qu'il doit élever.

Quoi de plus clair, je le demande, quoi de plus solennel que cette Mission pastorale et doctorale des Apôtres? — « Recevez le Saint-Esprit, leur dit le « Fils de Dieu : de même que mon père m'a envoyé, « moi je vous envoie. Allez donc : enseignez toutes « les nations : baptisez-les au nom du Père, et du « Fils, et du Saint-Esprit. Prêchez l'Evangile à « toute créature. Voici que moi-même je suis avec « vous jusqu'à la fin du monde. Celui qui vous « écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me mé- « prise. » Et cette autre parole du Seigneur à saint Pierre ne porte-t-elle point avec elle son évidence?

« Tu es Pierre; et sur cette pierre je bâtirai « mon église; et les puissances de l'enfer ne pré- « vaudront pas contre elle. C'est à toi que je don- « nerai le royaume des cieux, et tout ce que tu « délieras sur la terre sera délié dans les cieux. « Par là, ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi, par Jésus-Christ, Chef, Fondement immuable, Docteur infallible. Pasteur de toute son Eglise, de tous ses disciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires.

1° Il y a une Eglise chrétienne, puisque Jésus-Christ dit : Mon Eglise.

2° Il n'y en a qu'une seule; car il ne dit pas : Mes Eglises, mais mon Eglise.

3° Et entre toutes celles qui se disent cette unique Eglise, laquelle est la vraie, la seule vraie? Celle qui est fondée par saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son Successeur, donc l'Eglise catholique romaine, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Pontife et le Chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement? Il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait catholique) et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insista de nouveau, et confirma ce qu'il avait donné à saint Pierre en lui disant : « Sois le Pasteur de mes agneaux : sois le Pasteur de mes brebis. » (St Jean ch. dernier.)

C'est donc au Pape et aux Evêques, Pasteurs actuels de l'Eglise catholique, qui seuls remontent par une succession non interrompue jusqu'à saint Pierre, Chef des Apôtres, et jusqu'aux Apôtres, que s'adressent ces grandes promesses de Jésus-Christ; c'est à eux, et à eux seuls, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la religion; ce sont eux, et eux seuls, qui sont les Pasteurs légitimes du peuple chrétien. Avec eux, et avec eux seuls, Jésus-Christ demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes.

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur enseignement, que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie Religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette voie d'autorité divine, claire et infaillible, que nous présente l'Eglise catholique. — Comme il est facile à un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son évêque, uni lui-même au Pape qui est le Vicaire de Jésus-Christ, son ministre sur la terre, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire et éviter.

Comme c'est beau, et comme c'est simple! Aussi, voyez quelle parfaite unité découle de cette autorité, Partout la même foi, la même doctrine : à Rome, à Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de Jésus-Christ lui-même! Partout le même sacerdoce, celui dont le Pape est le chef

visible, et Jésus-Christ le Chef invisible ! Partout le même sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut !

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le pape (et elle seule) s'étend sur toute la terre.

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (C'est la remarque que faisait déjà saint Augustin il y a quinze cents ans) : catholique veut dire universel. L'Eglise catholique embrasse tous les temps, tous les pays, tous les peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a annoncé, quand l'Eglise catholique aura prêché l'Evangile à tous les peuples de la terre.

Partout où elle pénètre, l'Eglise catholique répand la sainteté chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle est la mère des saints. Elle n'a cessé d'en enfanter depuis dix-neuf siècles, et de voir Jésus-Christ, son Dieu et son fondateur, confirmer par des miracles la sainteté de ses serviteurs.

Le Protestantisme, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une désorganisation de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divisé en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Eglise : luthériens, calvinistes, zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, herrnhuters, évangéliques, anglicans, quakers, piétistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc. (On en compte plus de deux cents), le protestantisme est l'anarchie religieuse.

Il a attaqué le Christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale de la foi, qui est l'enseignement infallible et l'autorité divine du Pape et des Evêques

seuls pasteurs, seuls docteurs légitimes. — Et ainsi tout en parlant bien haut de la foi, il a anéanti la foi, c'est-à-dire la soumission de l'esprit et du cœur à l'enseignement divin. Le protestant, an effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de Dieu; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que Jésus-Christ a établis juges; il croit à sa raison, non à la parole de Dieu qu'il lit dans la Bible; il n'a plus de croyances, il n'a plus que des opinions, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes, chez les protestants. Et même, chaque tête en peut changer tous les jours. Je connais une famille protestante très honorable, composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente!!!





QUESTIONS BRULANTES

I

**Un honnête homme
ne doit pas
changer de religion**

II

**L'Eglise catholique
a fait son temps**



N° 64

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 64

I

Un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il faut rester dans la religion où l'on est né.

Oui, quand on est né dans la vraie Religion, qui est la Religion catholique.

Mais quand on n'a point eu le bonheur de naître catholique, et que l'on vient à découvrir la véritable foi, il est non seulement permis, mais il est absolument nécessaire, sous peine de péché grave, de quitter la secte protestante (ou autre) où l'on a été élevé.

Ce n'est point là apostasier. L'apostat est celui qui abandonne la vérité pour l'erreur.

Abandonner l'erreur pour rentrer dans la vérité, c'est accomplir la volonté de Dieu; c'est faire un acte souverainement raisonnable, légitime, loyal; c'est agir selon sa conscience, c'est remplir le plus sacré des devoirs.

C'est, en outre, faire un acte de vertu héroïque. — Car celui qui se convertit a toujours à braver un terrible orage : les reproches, les mépris, les insultes, les larmes, les supplications de sa famille, de ses amis, de ses coreligionnaires, surtout des ministres, dépités de cette désertion.

Il doit se souvenir alors de la grande parole du Sauveur : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais la guerre ! Je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère... Car souvent les plus redoutables ennemis de l'homme sont les membres de sa famille.

« Quiconque aime son père et sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.

« Et celui qui ne porte point sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi.

« Vous serez haïs de tous à cause de moi. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là seulement sera sauvé. » (Saint Matthieu, chap. x.)

Une célèbre protestante, Mme de Staël, dans une discussion religieuse qu'elle avait provoquée sur cette question du changement de religion, s'avisait de recourir à cette défense banale : « Je veux vivre et mourir dans la religion de mes pères... — Et moi, madame, dans la religion de mes grands pères », répondit son spirituel interlocuteur.

Chacun connaît le motif de souverain bon sens qui a décidé Henri IV, protestant, à se faire catholique. Il assistait à une conférence entre des docteurs catholiques et des ministres protestants. « Puis-je me sauver dans l'Eglise catholique ? » demanda-t-il aux ministres quand la discussion fut close. « — Oui, Sire, répondirent-ils ; mais vous vous sauverez plus facilement en restant dans la Réforme.

— Et vous, messieurs, dit le Roi aux docteurs catholiques, qu'en pensez-vous ? — Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Eglise véritable, vous êtes obligé d'y rentrer, et qu'il n'y a plus de salut pour votre âme dans le protestantisme.

— Je vais donc au plus sûr, conclut le Roi en se levant ; puisque tout le monde est d'accord que je puis me sauver en étant catholique, je me fais catholique. »

Et il abjura son erreur (1).

1. Pour ce qui concerne la question protestante, voir le traité intitulé : *Causeries familières sur le Protestantisme d'aujourd'hui*. (Mgr de Ségur.)

II

L'Église catholique a fait son temps

Voilà dix-neuf cents ans qu'elle existe, et en voilà à peu près autant qu'on dit cela d'elle.

Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Église catholique; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les antiques croyances de l'Église,... et néanmoins cela ne vient pas.

Ainsi, dans le premier siècle du Christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : « Avant peu de temps, grâce à la persécution, cette secte sera étouffée, et l'on n'entendra plus parler de ce Dieu crucifié... »

Et Trajan est mort, et le Dieu crucifié règne toujours dans le monde !

Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de « préparer le cercueil du Galiléen », c'est-à-dire d'anéantir sa religion et son Église...

Et Julien est mort, et le Galiléen et son Église vivent encore !

Ainsi, au xvi^e siècle, Luther, ce moine révolutionnaire qui fit de l'orgueil et de la révolte une religion, parlait de la Papauté comme d'une vieillerie qui allait finir : « Ô Pape, disait-il, ô Pape ! j'étais une peste pour toi pendant ma vie ; après ma mort, je serai ta destruction !... »

Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes parts ! et la Papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais !

C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, Voltaire, qui signait ses lettres : « Voltaire Christ-moque » ou « Ecrasons l'infâme » (c'est-à-dire écrasons Jésus et son Eglise) : c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : « Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la Religion catholique ; je veux faire voir qu'il suffit d'un seul pour la détruire. » — « Dans vingt ans, écrivait-il à un autre, le Galiléen aura beau jeu ! »

Et, vingt ans après, jour pour jour, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui...

Et l'Eglise vit toujours, traversant les âges, brisant sur son paisible passage tous ceux qui la veulent briser.

Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la Religion de Jésus-Christ, en remplaçant de l'Eglise catholique.

Moins redoutables encore que leurs devanciers, ces pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur faiblesse ! Ils croient faire du nouveau, tandis qu'ils ne font que réchauffer le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc.

Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et aux premiers Evêques : « Allez, enseignez tous les peuples ; moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » ?

Ont-ils oublié ce qu'il a dit au Prince des Apôtres : « Tu es Pierre, et sur toi, Pierre, je bâtirai mon Eglise ; et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle » ?

Ce que Dieu a fondé, croient-ils pouvoir le détruire ?

Non, l'Eglise catholique n'a pas « fait son temps » : elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

L'Eglise ne craint rien ; elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie. Et elle enterrera ses adversaires présents ; plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs.

III

Moi, je veux le pur Evangile, le Christianisme primitif

Et moi aussi, je le veux, et n'en veux pas d'autre ; et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions.

Si vous êtes bon catholique, vous pratiquez l'Evangile dans toute sa pureté ; vous avez le même christianisme, les mêmes croyances, la même religion que les premiers chrétiens.

Le temps n'a modifié le Christianisme que dans quelques-unes de ses formes extérieures ; le fond est le même, absolument le même, depuis qu'il existe. Ces modifications, ces développements qui font croire aux gens peu réfléchis que le Christianisme actuel est différent du Christianisme primitif, tiennent à la nature même des choses, et se rencontrent dans toutes les œuvres de Dieu.

Ainsi, l'homme est-il un être différent de lui-même à un an, à dix ans, à trente ans ? Non, évidemment ; c'est le même individu, se développant

peu à peu, et acquérant la perfection de son être. Il en est de même des œuvres de Dieu dans l'ordre surnaturel.

L'Eglise catholique, au temps des Apôtres, était dans son germe; on ne voyait pas encore toutes ses richesses, toute sa puissance, toute sa vie; mais tout cela existait, prêt à se développer avec les siècles.

Plus on étudie l'antiquité chrétienne, plus on reconnaît la vérité de ce que nous disons ici. Et c'est cette étude consciencieuse qui a ramené à la Religion catholique un grand nombre de savants protestants ou incrédules, qui trouvèrent dans les monuments des trois premiers siècles de l'Eglise les vestiges frappants et le principe de toutes nos institutions catholiques; entre autres, la suprématie spirituelle de l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre; son autorité doctrinale, ainsi que celle des Evêques, successeurs des Apôtres; la pompe du culte divin, le sacrifice de la Messe, avec toutes les cérémonies que nous pratiquons encore, et dont la plupart remontent au siècle même des Apôtres; le culte de la Sainte Vierge, Mère de Dieu; le culte des Saints, des reliques, des images; les sept sacrements, entre autres la confession faite au prêtre, etc.

On a découvert récemment dans les catacombes de Rome, principalement dans celle de Sainte-Agnès, qui date du milieu du deuxième siècle, des chapelles entières avec plusieurs autels où reposaient les reliques des martyrs, avec des peintures, avec des images de la Sainte Vierge, avec un siège pontifical, avec des bénitiers, avec des sièges qui servaient de confessionnaux, etc.

On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le vrai Christianisme,

le Christianisme des premiers temps, se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la Religion catholique.

Dans tous les temps, chrétien et catholique ont été synonymes, et les bons catholiques de notre temps ne diffèrent des bons catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

Toutes les hérésies ont eu cette prétention, qu'affichent, de nos jours, les prétendus réformateurs de la société et de la Religion. Ils répètent ce que disaient, il y a trois siècles, Luther et Calvin, leurs grands-pères : « Nous venons réformer le Christianisme, en le ramenant à sa pureté primitive. Vous, Eglise catholique, vous, prêtres catholiques, vous n'y entendez rien; vous avez corrompu la vérité, la religion, la doctrine de Jésus-Christ. Nous seuls la possédons, et l'apportons au monde! Que chacun donc nous écoute : les misères humaines vont cesser; voici l'ère nouvelle qui va commencer!... »



A decorative border with intricate floral and leaf patterns surrounds the text. At the top, there is a dense band of leaves and flowers. Below it, a rectangular box contains the title. The main text is centered within a large, ornate frame that tapers at the top and bottom. At the bottom of the frame, there is a small, curved decorative element.

QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**J'ai ma religion
à moi.**

**Chacun est libre
de pratiquer
sa religion comme
il l'entend**

N° 65

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS.**

N° 65

I

J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend; cela me regarde seul, et je sers DIEU à ma manière.

Et votre manière, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir? C'est comme les gens qui entendent par « la liberté de conscience », la liberté de ne pas avoir de conscience.

Non, chacun n'est pas libre de servir Dieu comme il l'entend, mais il doit servir Dieu comme Dieu veut être servi, et non autrement.

« Cela vous regarde », il est vrai, mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi; c'est l'Église, à qui Dieu a ordonné de vous apprendre comment vous devez le servir. « Allez, a-t-il dit aux premiers Évêques de son Église, allez, enseignez tous les peuples; apprenez-leur à observer tous mes commandements. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

La Religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la seule vraie Religion, nous l'avons vu plus haut; elle est donc le seul véritable et légitime service de Dieu.

Tout homme donc :

1° Qui ne croit pas toutes les vérités chrétiennes que l'Église enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des Apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques ;

2° Qui ne pratique pas de son mieux les dix commandements de Dieu et les lois que font les Pasteurs de l'Église ;

3° Qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus ;

4° Qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Église propose à ses enfants, c'est-à-dire la prière et les Sacrements ;

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas Dieu de la sorte, ne le sert pas réellement. Il offre à Dieu un culte dont Dieu ne veut pas; il veut arriver par une voie différente de celle qui lui est tracée; il a l'apparence de la Religion, mais il n'en a pas la réalité.

Vous n'êtes donc pas libre de servir Dieu comme vous l'entendez; surtout vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.

II

Les Prêtres sont des hommes comme les autres ; le Pape et les Evêques sont des hommes ; comment des hommes peuvent-ils être infailibles ? Je veux bien obéir à DIEU, mais non pas à des hommes comme moi.

C'est comme si un soldat disait : « Je veux bien obéir au roi ; mais je n'obéirai ni à mon général, ni à mon colonel, ni à mon capitaine, car ils sont sujets du roi comme moi. »

Auriez-vous beaucoup de peine à lui répondre ?

Ma tâche ici n'est pas plus difficile.

L'Église, il est vrai, est composée d'hommes : le Pape, les Évêques, les Prêtres sont des hommes.

Mais ce sont des hommes que Jésus-Christ même a revêtus de sa puissance spirituelle et de l'autorité divine.

Et à cause de cela, ce ne sont pas des hommes comme les autres.

Les Apôtres, qui furent les premiers Évêques de l'Église, ont été envoyés aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ comme d'autres lui-même. Leur obéir, ce n'est pas obéir à des hommes, mais à Dieu, à Jésus-Christ. Leur désobéir, mépriser leurs lois, c'est désobéir à Dieu, c'est mépriser Jésus-Christ : « Qui vous méprise, me méprise. »

Ce n'est pas à l'homme que je me sou mets, c'est à Dieu, qui exerce par lui son autorité sur moi.

La seule différence entre les commandements de Dieu et les commandements de l'Église, c'est donc que les premiers nous sont adressés directement par le Seigneur, et les seconds indirectement par l'intermédiaire de ses envoyés; mais c'est toujours Dieu qui commande.

Ce n'est pas non plus, à proprement parler, l'homme qui est infallible dans le Pape, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu qui le revêt de sa vérité, pour qu'il ne puisse enseigner l'erreur aux peuples chrétiens (1).

Aussi, en matière d'obéissance religieuse, ne faut-il pas faire attention aux qualités personnelles du Pape, ou de l'Evêque, ou du Prêtre qui nous administre les choses saintes, mais seulement à son autorité légitime, à son caractère de Pape, ou d'Evêque ou de Prêtre.

C'est la raison pour laquelle les défauts, quelquefois même les vices d'un Prêtre (ce qui, Dieu merci, est rare) ne doivent point diminuer en nos cœurs le respect, la foi, l'amour de la Religion.

Ces faiblesses sont le fait de l'homme, et non du prêtre. Elles ne peuvent atteindre le sacerdoce divin dont il est revêtu. Le crime de Judas a-t-il souillé son ministère ?

(1) Il est bon d'ajouter que l'Église n'est infallible que pour les choses de la Religion, telles que la définition des articles de foi, la règle des mœurs, la discipline générale, la liturgie, la canonisation des Saints, etc.

Notre-Seigneur Jésus-Crist l'assiste en toute ces choses, et l'empêche toujours de rien statuer contre la vérité ou contre le bien spirituel du peuple chrétien.

En cela seulement elle est infallible.

C'est encore la raison pour laquelle la Messe, l'absolution, etc., d'un mauvais Prêtre sont aussi valides que la Messe, l'absolution, etc., d'un Prêtre fidèle. La consécration a eu lieu par les paroles de l'un comme par celles de l'autre; les péchés sont remis par celui-ci comme par celui-là; parce que ces actions sont le fait du Prêtre et non de l'homme, et que les péchés d'un Prêtre ne lui enlèvent pas le caractère indélébile du sacerdoce.

Le prêtre prévaricateur est bien coupable; mais son sacerdoce reste toujours le même; c'est celui de Jésus-Christ, que rien ne peut altérer ni détruire.

III

Hors l'Église, point de salut ! Quelle intolérance ! Je ne puis admettre une règle aussi cruelle !

Voilà ce que vous ne pouvez pas admettre dans le sens où vous l'entendez, savoir : Quiconque n'est pas catholique est damné.

Mais voilà aussi comment on critique la Religion parce qu'on ne la comprend pas, et comment on lui fait dire des choses qui lui font horreur.

Cette parole, en effet, entendue comme l'Église l'enseigne, est la plus simple des vérités, une vérité de bon sens. « Hors l'Église, pas de salut », c'est

dire : Hors la lumière, les ténèbres; hors le blanc, le noir; hors le bien, le mal; hors la vie, la mort; hors la vérité, l'erreur, etc.

Où est donc le mystère de tout cela? où est donc la difficulté?

« Hors l'Eglise, pas de salut », signifie tout bonnement qu'on est obligé, sous peine de péché grave, de croire et de pratiquer la vraie Religion (qui est la Religion catholique) lorsqu'on est à même de le faire. Cela signifie que « vous péchez, et que par conséquent vous perdez votre âme; si vous rejetez volontairement la vérité, quand elle se montre à vous. Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire. Y a-t-il de quoi crier à l'intolérance, à la cruauté?

Un protestant, un schismatique, n'est pas damné par cela seul qu'il est protestant ou schismatique. S'il est de bonne foi dans son erreur, c'est-à-dire s'il n'a pas pu, pour une raison ou pour une autre, connaître et embrasser la foi catholique, il est considéré par l'Eglise comme faisant partie de ses enfants : et, s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de Dieu, il a droit au bonheur du ciel, comme s'il eût été catholique.

Il y a, Dieu merci! un grand nombre de protestants dans cette bonne foi, et, même parmi leurs ministres, il s'en rencontre parfois. M. de Cheverus, évêque de Boston, en a converti deux, très savants et très pieux; et, après leur retour à l'Eglise catholique, ils déclaraient au bon évêque que, jusqu'à l'époque où ils l'avaient connu ils n'avaient jamais eu de doute sur la vérité de leur religion.

Ne nous inquiétons pas, du reste, du jugement

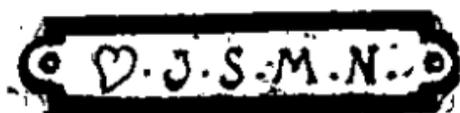
que Dieu fera des protestants ou des incrédules. Nous savons, d'une part, que Dieu est bon, qu'il veut le salut de tous, et, d'autre part, qu'il est la justice même. Servons-le de notre mieux, et ne nous inquiétons pas des autres.

On confond d'ordinaire deux choses essentiellement distinctes : « l'intolérance en fait de doctrine, et l'intolérance en fait de personnes ; et, après avoir tout mêlé, on fait l'indigné, on crie à la dureté, à la barbarie !

Si l'Eglise enseignait ce qu'on prétend qu'elle enseigne, oui, elle serait dure et cruelle, et l'on aura grand'peine à la croire.

Mais il n'en est rien. L'Eglise n'est intolérante que dans la mesure juste, vraie, nécessaire. Pleine de miséricorde pour les personnes, elle n'est intolérante que pour les doctrines. Elle fait comme Dieu, qui, en nous, déteste le péché et aime le pécheur.

L'intolérance doctrinale est le caractère essentiel de la vraie Religion. La vérité, en effet, qu'elle est chargée d'enseigner, est absolue, est immuable. Tout le monde doit s'y adapter ; elle ne doit fléchir devant personne. Quiconque ne la possède point, se trompe. Il n'y a point de transactions possibles avec elles ; c'est tout ou rien. Hors d'elle, il n'y a que l'erreur.





QUESTIONS BRULANTES

**A tout péché
miséricorde.**



**Dieu est trop bon
pour me damner.**



N° 66

N° 66

I

Comment concilier la bonté de Dieu avec l'éternité des peines de l'enfer? A tout péché miséricorde.

A tout péché miséricorde, sans aucun doute; mais en ce monde seulement, et non plus dans l'autre.

Toutes les objections contre l'éternité des peines de l'enfer tombent d'elles-mêmes dès qu'on se rend compte de ce que c'est que l'éternité. L'éternité n'est pas une suite de siècles se succédant sans fin les uns aux autres ainsi que nous sommes portés à nous l'imaginer; c'est un présent sans avenir et sans autre passé que celui de la terre: une existence absolument différente de celle de la terre; il n'y a plus la succession du temps, et à cause de cela on ne peut changer. Pourquoi en ce monde puis-je me repentir lorsque je suis séparé de Dieu? c'est que j'en ai le temps; c'est que j'ai devant moi des années, des jours, des heures, des minutes, et une seule minute me suffit pour revenir à Dieu par le repentir. Mais dans l'éternité, il n'est ni années, ni jours, ni heures, ni minutes, il n'y a point de temps, point de succession, par conséquent point de changement possible. Tel on y entre, tel on y reste, ou, pour parler plus exactement, tel on y est.

L'enfer est donc éternel parce qu'il ne peut pas ne pas être éternel.

Méditez un peu cette explication et vous y trouverez la solution de toutes les difficultés de l'enfer.

La doctrine des peines éternelles a, du reste dans l'enseignement de l'Eglise, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et infinie bonté. Mais, en Dieu, tout n'est-il pas adorable, sa justice comme tous ses autres attributs ? Je le répète, on ne penserait guère à nier l'enfer si l'on n'en avait pas peur. »

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'éternité de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction ; et comme Dieu donne à l'homme tout ce qui lui est nécessaire, la nécessité des peines éternelles ferait croire aisément à leur réalité.

Je pourrais montrer encore que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités que je vous ai apportées en regard de votre doute : l'autorité du genre humain, et celle, plus importante encore, de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, dans son Evangile, dit aux damnés : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel ».

II

Dieu est trop bon pour me damner

Aussi n'est-ce pas Dieu qui vous damne, c'est vous-mêmes qui vous damnez.

Dieu n'est pas plus la cause de l'enfer, qu'il n'est la cause du péché, que produit l'enfer.

« Pourquoi donc permet-il le péché ? »

Parce que vous ayant donné le plus magnifique de tous les dons, celui de l'intelligence qui vous rend semblables à lui, et vous ayant préparé un bonheur éternel, il ne convenait pas qu'il vous traitât comme la brute, qui n'a pas d'intelligence et qui n'est faite que pour la terre.

Il ne convenait pas que vous fussiez contraint de recevoir les dons de Dieu ; il fallait que vous employassiez votre intelligence à accepter librement et à acquérir vous-même le trésor d'une éternité de béatitude.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné, avec l'intelligence, la liberté morale, c'est-à-dire la faculté de choisir à notre gré le bien ou le mal, de suivre ou de ne pas suivre la voix de notre bon Père qui nous appelle à lui.

Cette liberté est la plus grande marque d'honneur et d'amour que nous puissions recevoir de Dieu.

Si nous en abusons, la faute en est à nous, non à lui.

Si je vous donne une arme pour défendre votre vie, n'est-ce pas là une marque d'amour de ma part ? Et si, contre ma volonté, malgré les avertissements et les leçons que je vous ai donnés pour vous en bien servir, vous tournez cette arme contre vous-même, serai-je cause de votre blessure ? N'est-ce pas à vous seul qu'il faudra l'imputer ?

Ainsi fait pour nous le bon Dieu. Il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal ; mais il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien. Instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses

grâces, il nous environne de secours; — mais il ne nous force pas : ce serait détruire son ouvrage.

Il respecte en nous les dons qu'il a mis en nous.

C'est donc le réprouvé qui se perd; ce n'est pas Dieu qui le damne, c'est lui-même qui se damne. Dieu ne fait que donner à chacun ce que chacun a choisi librement, la vie ou la mort; le paradis, fruit de la vertu, ou l'enfer, fruit du péché.

Un voyageur, entrant un jour dans la cour des Messageries, à Paris, déclare qu'il désirait se rendre à Lille en Flandre, dans le nord de la France. On s'empresse de lui montrer la voiture qui allait partir pour cette destination. Il était déjà sur le marchepied, lorsqu'il aperçut non loin de là une autre voiture, tout fraîchement peinte, qui lui parut plus belle et plus commode. Immédiatement il change d'idée et va prendre une place dans l'intérieur de cette voiture. Or, cette diligence faisait le service de Marseille, ville du midi de la France et directement opposée au but du voyage de notre homme.

Le chef du bureau, qui le suivait de l'œil, s'aperçut de son erreur et s'empressa de l'en avertir.

« Que faites-vous, monsieur? lui dit-il fort poliment; n'est-ce pas à Lille que vous vouléz aller?

— Oui, monsieur, c'est bien à Lille

— En ce cas, monsieur, vous vous trompez de voiture; celle où vous êtes, loin d'aller à Lille, va partir pour Marseille.

— Mais je finirai toujours par arriver à Lille?

— Comment, à Lille! Vous arriverez à Marseille si vous prenez la voiture et la route de Marseille.

— Bah! bah! je n'en crois rien, dit le sot voyageur; cette voiture est beaucoup plus belle et plus commode que l'autre; et l'administration est trop

honnête pour me faire aller là où je ne veux pas aller, je suis bien ici et j'y reste, et, quoi que vous en disiez, je serai demain soir à Lille. »

La cloche du départ vint à sonner, la voiture partit, et deux jours après elle débarqua notre voyageur à... Marseille.

Ce n'était pas difficile à deviner.

Ainsi font ceux qui, sans s'inquiéter de bien vivre, présument de la bonté de Dieu qu'ils arriveront tout de même au paradis.

Il y a deux chemins ouverts devant nous en cette vie, celui de la vertu, et celui du vice. Le second est quelquefois plus doux, plus séduisant que le premier, surtout dans les commencements; mais l'un mène à l'enfer, où la douceur se change en amertume; l'autre en paradis, où le travail se change en un ineffable repos.

Pour aller au paradis, il faut prendre le chemin du paradis; c'est tout simple. Le prêtre catholique est le guide charitable qui, de la part de Dieu, montre à tous le chemin. Combien, hélas, ferment leurs oreilles à sa voix? Combien se perdent pour n'avoir point suivi ses indications!

III

**Dieu a prévu de toute éternité si je dois
être sauvé ou damné. J'aurai beau faire
je ne pourrai changer la destinée**

Si votre femme venait vous dire : « Mon ami, Dieu a prévu de toute éternité si tu dois dîner ou ne pas dîner aujourd'hui. J'aurai beau faire, il en sera

ce que Dieu a prévu. Je vais donc aller me promener, et ton dîner se préparera comme il pourra. »

Si votre enfant vous disait : « Mon cher papa, Dieu a prévu de toute éternité si je dois aujourd'hui travailler ou faire l'école buissonnière. J'aurai beau faire, je ne changerai pas la destinée. Je vais donc aller m'amuser, au lieu de lire et d'écrire ».

Je crois que vous n'auriez pas de peine à leur répondre, et surtout à les mettre à la raison.

Ce que vous répondriez à votre femme et à votre enfant, je vous le réponds à vous-même.

La « prescience » de Dieu ne détruit pas notre liberté. Et bien que notre faible raison ne puisse sonder le fond de ce grand mystère, elle en sait cependant assez pour être certaine de la vérité.

1° D'abord nous avons tous, en dépit de tous les raisonnements, de toutes les subtilités, le sentiment intime que nous sommes libres dans nos déterminations. Je sens, en écrivant ces lignes, qu'il ne dépend que de ma volonté de mettre ici un mot au lieu d'un autre, d'interrompre ou de continuer mon travail, etc. Vous qui lisez, vous sentez, et nul ne pourra vous persuader le contraire, qu'il ne dépend que de vous lire ou de fermer ce livre, de chanter ou de vous taire, de vous lever ou de rester assis, etc. — Donc, vous et moi, nous sommes libres.

2° En second lieu, cette difficulté de concilier notre liberté morale avec la prescience de Dieu est-elle aussi sérieuse qu'elle en a l'air ? Je ne le crois pas, et je n'y vois guère qu'une « affaire de mots »

Nous mesurons ici Dieu à notre aune ; nous parlons de lui comme de nous-mêmes. Nous lui prêtons nos faiblesses ; et nous nous créons par là de chimériques embarras.

Il n'y a point, à vrai dire, de « prescience » en

Dieu. « Prévoir », c'est « voir d'avance », voir « ce qui sera ». « Prévoir » suppose nécessairement un avenir non existant encore. Or, il n'y a point de « futur » ni de succession de temps pour Dieu, mais un éternel et immuable « présent ». Le passé et l'avenir ne sont que pour les créatures finies et changeantes. Nous prévoyons, nous autres; mais c'est une imperfection de notre être. Dieu, l'être parfait, voit, ne prévoit pas.

Il nous voit agir. Or, personne n'a jamais dit, que je sache, que la connaissance actuelle que Dieu a de nos actions, en gêne la liberté. Eh bien, Dieu n'en a pas d'autre.

Cela me paraît bien simple, bien facile à saisir. Il ne reste plus là que le mystère de l'éternité, de l'immutabilité de Dieu, ou plutôt le mystère de son existence. Mais qui sera jamais assez insensé pour dire : Je refuse de croire en Dieu, parce que je ne conçois pas l'infini?

Usez donc bien de votre liberté sous l'œil du bon Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres.



QUESTIONS BRULANTES

I

**Les Prêtres
demandent toujours
de l'argent**

II

**Ce sont les Prêtres
qui ont
inventé la Confession**

N° 67

N° 67

I

**Les Prêtres demandent toujours
de l'argent !**

Oui; mais est-ce pour eux-mêmes?

Ils n'en demandent que pour les pauvres, et pour les frais du culte divin. Les en blâmez-vous? Ne sont-ils pas les pourvoyeurs des pauvres, et les pères des indigents? Ne sont-ils pas les ministres de Dieu, chargés de l'honneur de son culte et du soin de ses temples?

Ils vous demandent souvent, c'est vrai; mais n'est-ce point un peu votre faute? Pourquoi, si prodigue pour vos plaisirs, êtes-vous si parcimonieux pour faire le bien? Pourquoi leur donnez-vous si peu quand ils vous quêtent? N'est-ce pas votre économie intempestive qui les oblige à revenir, malgré eux, à la charge?

Puis, croyez-vous qu'il soit possible de subvenir à de grandes dépenses sans de grandes ressources? Mettez-vous donc un moment à la place de votre Curé, avec la charge de tous les pauvres de la paroisse, avec l'obligation d'entretenir, de fonder des œuvres de bienfaisance, avec l'obligation, plus dispendieuse qu'on ne croit, de tenir dans un état décent de propreté l'église et tout son mobilier. Ne faut-il pas de l'argent, pour tout cela?

Ne vous étonnez donc pas s'il vous en demande. Cette dépense, soyez-en sûr, ne vous laissera point

de remords. Elle ne vous ruinera pas non plus. Jamais l'aumône n'a ruiné personne. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu; mais ce peu que vous donnez, donnez-le de bon cœur.

Le Prêtre est l'homme de la foi et de la charité. Ayons plus de foi et plus de charité, et nous comprendrons pourquoi il demande toujours.

II

Ce sont les Prêtres qui ont inventé la confession.

Voici une grande question.

Vous comprenez sa portée, ami lecteur? Si c'est le bon Dieu, il faut nous soumettre, car c'est folie de résister à Dieu. Si ce n'est pas lui, mais un homme comme vous et moi, il faut (passez-moi le mot) l'envoyer promener, lui et son invention, car c'est l'invention la plus désagréable que l'on puisse voir.

Se confesser, c'est avouer ses péchés, c'est dire à un Prêtre tout ce qu'on a fait de mal, quelque honteux que ce soit. — Quoi de plus désagréable, je le demande? Quel plus grand sacrifice pourrait-on demander à l'orgueil de l'homme?

Faut-il donc le faire, ce sacrifice? Suis-je obligé, obligé en conscience, sous peine de révolte contre Dieu, de me confesser?

Oui.

Car la confession des péchés, faite au Prêtre, a été instituée par Jésus-Christ lui-même, le Fils du Dieu vivant descendu sur terre et fait homme pour nous sauver.

Ouvrons, en effet, son Evangile.

Nous y trouvons deux paroles de ce divin Maître, relatives à la confession des péchés et au pouvoir donné par lui à ses ministres de remettre aux pécheurs leurs fautes en son nom.

La première de ces paroles est la *promesse* faite par Jésus-Christ à ses Apôtres de leur donner ce pouvoir. La seconde est l'*accomplissement* de cette promesse.

1° *La promesse.* Elle se trouve dans l'Evangile de saint Matthieu, au chap. xviii : « *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux* ».

2° *La réalisation de la promesse* (saint Jean, ch. xx). C'est le jour de Pâques, le jour même de la Résurrection. (Ce divin pouvoir que Jésus-Christ va conférer à ses Apôtres, qu'est-ce autre chose, en effet, que le pouvoir de ressusciter les âmes mortes par le péché?)

Les Apôtres sont réunis, tremblants de frayeur, dans la salle du Cénacle. Ils sont enfermés, de peur des Juifs, qui ont crucifié leur Maître l'avant-veille... Tout à coup, les portes étant fermées, Jésus paraît au milieu d'eux.

« La paix soit avec vous, dit-il; c'est moi; ne craignez point. » — Ils s'effrayent; ils ne veulent pas en croire leurs yeux! Mais ils touchent le corps sacré, les plaies des mains, des pieds, du côté. Ils tombent aux pieds du Sauveur ressuscité, et l'adorent.

Jésus souffle sur eux : « *Recevez le Saint-Esprit; leur dit-il; de même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie* ». De même que mon Père m'a envoyé Sauveur des hommes, moi, égal à mon Père, Dieu éternel et tout-puissant comme lui, moi, je vous envoie. Je vous envoie sauveurs de vos frères; je vous envoie dépositaires des trésors de salut que j'ai amassés pour les répandre sur les hommes, dépositaires et dispensateurs de mes sacrements, où j'ai renfermé tous les mérites de ma Passion et de ma mort. « *Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* »

Est-il besoin, je le demande, de raisonner sur de pareilles paroles? Qui osera nier que Jésus-Christ donne ici à ses Apôtres, premiers Prêtres, premiers Pasteurs de son Eglise, la puissance de pardonner les péchés ou de les retenir, selon qu'ils le jugeront convenable? Qui pourra nier qu'il les établisse ici juges des consciences, juges avec plein pouvoir de pardonner ou de retenir?

Donc, c'est lui, Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, qui a voulu, qui a ordonné que tout homme qui a commis un péché, et qui veut en obtenir le

pardon, aille recourir au ministère de ses prêtres, lesquels sont chargés de juger son âme, et de prononcer, au nom de Dieu, sa sentence. Donc, c'est lui, et lui seul, qui a institué, ordonné, imposé au monde la confession.

A quoi, en effet, servirait au Prêtre de Jésus-Christ ce pouvoir de pardonner ou de retenir les péchés, s'il y avait un autre moyen d'en obtenir la rémission? Quel sens auraient les paroles du Seigneur? A quoi bon donner les clefs de la porte au gardien, si l'on peut entrer dans la maison par une autre issue?

Et, ensuite, quel moyen aurait le Prêtre de porter raisonnablement sa sentence, si le coupable ne venait lui-même avouer ses péchés dont il a seul le secret?

Les chrétiens sont donc obligés de *confesser* leurs fautes à leurs prêtres, s'ils veulent obtenir le pardon de Dieu. La confession est, de droit divin, la voie du pardon; qui veut la fin, veut aussi le moyen; qui ne prend pas le moyen, n'atteindra point la fin.

Aussi s'est-on confessé aux prêtres dans tous les siècles.

L'histoire nous a conservé le nom du confesseur de Charlemagne, au ix^e siècle.

Au iv^e siècle, on voit le grand saint Ambroise, évêque de Milan, appliqué à entendre les confessions des pénitents; et l'auteur contemporain de sa vie ajoute « qu'il pleurait tellement sur les péchés « qu'on lui avouait, que les pécheurs étaient obligés « de pleurer avec lui ».

A la même époque, on entend saint Augustin

reprocher aux hérétiques d'Afrique cette prétention, renouvelée depuis par les protestants, de ne vouloir se confesser qu'à Dieu seul. « Est-ce donc en vain, s'écrie-t-il, que le Seigneur a remis les clefs du ciel à l'Eglise? Est-ce en vain qu'il a dit : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieus? — Vous vous moquez de l'Évangile! Vous promettez ce qu'il refuse!* »

Au n^e et au m^e siècle, on trouve encore, dans les livres qui nous ont été conservés des anciens Docteurs, des témoignages très frappants sur la nécessité de la confession faite aux prêtres pour être pardonné de Dieu.

Dans les catacombes, on a découvert plusieurs sièges qui, par leur forme, leur position dans les chapelles, etc., étaient évidemment des sièges confessionnaux.

Enfin, dans le livre même des Actes des Apôtres, on voit les païens convertis d'Ephèse, dociles à la voix de saint Paul, *« venir en foule pour avouer et pour confesser leurs actions (1). »*

Confesse-t-on autre chose que des actions coupables, des péchés? Et que signifie ce passage du livre des Actes, s'il n'indique pas la confession des péchés?

Vous le voyez donc, c'est le bon Dieu, notre Sauveur, qui nous a donné la confession comme le remède des maux de notre âme, comme le moyen de rentrer en grâce avec notre Père céleste.

(1) *Confitentis et annuntiantes actus suos.* (Actes des Apôtres, ch. xix, v, 18 et 19.)

C'est une invention de miséricorde, de douceur et de tendresse. Il en coûte un peu, il est vrai, surtout quand une longue négligence a laissé accumuler beaucoup de fautes, et des fautes graves. Mais ce premier moment passe vite, et après, quelle joie! quelle paix! quel bonheur de se retrouver, comme jadis, l'enfant de Dieu, l'ami de Jésus-Christ! Si la confession est un joug, c'est « *ce joug suave et ce fardeau léger* » dont parle le Sauveur. « *Prenez-le, ajoute ce bon Maître; là seulement vous trouverez le repos de vos âmes.* »

Allez vous confesser, et vous verrez (1).

(1) Pour plus de détails sur ce sujet si pratique, voir le petit traité pratique, intitulé : *La Confession*. (Mgr de Ségur.)



QUESTIONS BRULANTES

**A quoi sert
la Confession?**

**Je n'ai rien
à me reprocher**

N° 68

N° 68

1

A quoi sert la Confession?

D'abord, il faut qu'elle serve à quelque chose de bon, puisque c'est une institution divine, et que Dieu ne fait rien sans motif.

Mais, de plus, vous demandez à quoi sert la confession? *Confessez-vous, et vous verrez à quoi cela sert.*

Vous verrez que cela sert à devenir bon, de mauvais que l'on est; vous verrez que cela sert à se corriger de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

A quoi sert la confession? Demandez-le à ce pauvre enfant que dégradait de honteuses habitudes dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage... Le voici tout changé, au physique comme au moral. Qu'a-t-il donc fait? Il s'est confessé, il se confesse... Auparavant, il ne se confessait pas.

A quoi sert la confession? Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret; actuellement si chaste, si sobre, si rangé, si travailleur, devenu en peu de temps le modèle de ses camarades! Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose.

A quoi sert la confession? Demandez-le à cette pauvre femme accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elle s'approche du confesseur... Je ne sais ce qu'il lui dit; mais voici qu'elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines; elle souffre sans rien dire les duretés de son mari... Celui-ci

s'étonne du changement, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins ; une mère conservée à six ou sept enfants ; un bon ménage et une famille vertueuse de plus.

Après cette pauvre femme, c'est un serviteur qui, depuis de longues années, faisait des *petits profits* un peu hasardés aux dépens de son maître. Un remords l'a troublé ; il va trouver le prêtre... Si le maître a l'œil à ses affaires, il peut voir que la dépense diminue sans que le train de sa maison ait baissé... Et il reçoit un jour un billet de quatre ou cinq cents francs d'une main inconnue (1). Comptez : un voleur de moins ; peut-être la flétrissure du bague épargnée à une honorable famille ; un honnête serviteur de plus.

A quoi sert la confession ? Demandez-le aux pauvres de telle commune. Le riche propriétaire du lieu les laissait dans leur misère ; il dépensait pour lui toute son immense fortune... Depuis quelque temps il se confesse..., et le voici devenu le père des malheureux ; il va au-devant de leurs privations... ils trouvent, les pauvres gens, que la confession sert à quelque chose !

La confession, *c'est l'égide de la persévérance et de la vertu.* — C'est l'écorce, âpre et rude, je l'avoue, mais l'écorce protectrice qui conserve intact ce fruit merveilleux qui s'appelle *la conscience.*

C'est la confession qui rend, qui conserve la paix du cœur, sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

(1) Jean-Jacques Rousseau, malgré ses haines religieuses, reconnaît lui-même l'utilité de la confession : *Que de restitutions, dit-il dans son « Emile », que de réparations la Confession ne fait-elle pas chez les catholiques !* — Un Prêtre remit un jour à un ministre protestant, habitué à tourner en dérision la confession et la communion catholiques, une somme considérable qui lui avait été dérobée. Cet argument, très sensible, fit impression sur le cœur du ministre. — *Il faut avouer, a-t-il répété depuis, que la confession est une bien bonne chose !*

C'est elle qui prévient une foule de crimes et de malheurs.

C'est elle qui relève le pauvre pécheur que sa faiblesse a séparé de Dieu! C'est elle surtout qui console le mourant prêt à paraître devant son Dieu et son juge (1).

Quel changement vous verriez en France, si tout le monde se confessait, sincèrement et sérieusement, comme on doit le faire!

Les lois et les gendarmes n'auraient plus guère à s'exercer. Il y aurait dans cette seule loi de l'Eglise : « Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an », de quoi régénérer la France, et arrêter toutes ses révolutions.

Jugez donc de l'arbre par ses fruits.

Il en est de la confession comme de toute la Religion : elle n'a pour ennemis que l'ignorance, les préjugés et les passions.

II

Je n'ai pas besoin de me confesser. Je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne : je n'aurais rien à dire.

C'est là le résultat de votre examen de conscience! Mon cher ami, de deux choses l'une : ou bien vous êtes un homme exceptionnel, ou bien vous ne voyez pas clair dans votre conscience.

Et voulez-vous que je le dise franchement? Je

(1) M. Tissot, célèbre médecin protestant de Genève, citait avec admiration la guérison inespérée d'une dame catholique mourante. Cette dame se trouva dans un tel calme, dans une joie si profonde, après qu'elle eut reçu les sacrements de l'Eglise, que sa santé s'en ressentit presque aussitôt. La fièvre baissa, les symptômes alar-

suis sûr que vous êtes un homme semblable aux autres, et que la seconde hypothèse seule est la véritable.

Vous n'avez rien à vous reprocher? — Examinons un peu. — Ce serait singulier que je visse plus clair que vous en vous-même!

1. D'abord, où en êtes-vous par rapport au bon Dieu? Vous m'avouerez que vous lui devez bien *quelque chose!* Il n'est pas *pour rien* votre Créateur, votre Maître, votre Père, votre fin dernière...

L'adorez-vous? — Le priez-vous *chaque jour*? — Le remerciez-vous de ses bienfaits?

Lui demandez-vous pardon des fautes que vous commettez contre sa loi? — Obéissez-vous à cette loi?

Celui qui devrait être la première occupation de votre vie, y entre-t-il seulement pour quelque chose? Les pauvres sauvages idolâtres honorent leurs faux dieux. Et vous, qui connaissez le Dieu vivant et véritable, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas?

Voilà donc un point que vous avez bien mal examiné, lorsque tout à l'heure vous me disiez que vous n'aviez rien à vous reprocher, et que vous seriez embarrassé de trouver quelque chose à dire à M. le curé.

2. Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus fidèle? Mettez la main sur la conscience; là encore, que de misères!

Charité fraternelle, efficace et sincère; dévouement aux autres; miséricorde envers les pauvres, indulgence pour les fautes de vos frères, respect

mants disparurent, et la malade guérit. *Quelle est donc, s'écriait M. Tissot, la puissance de la confession chez les catholiques!*

Un autre médecin protestant, M. Babel, fait le même aveu. Il prouve par des exemples multiples « que la confession est utile, non seulement aux individus, mais à la société entière, et qu'elle mérite de fixer l'attention de quiconque cherche le bien-être de l'espèce humaine ».

pour leur réputation, pardon des injures; support mutuel; bon exemple; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père; devoirs de bon époux; devoirs de bon maître et de bon serviteur; devoirs de bon et fidèle ami; devoirs d'ouvrier consciencieux ou de patron juste et humain, etc.; la liste en est longue. Les remplissez-vous tous ?

Encore là une belle matière pour votre prochaine confession.

3. Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la Religion, il y a plus à dire encore. Voyez :

Vous avez une âme; quel soin en prenez-vous? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaises les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir? Est-ce le désir d'accomplir la volonté de Dieu, de plaire à Dieu? ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde?...

Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance?

Où en êtes-vous surtout *de la chasteté*?... Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant Dieu, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme!... Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à des jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable?

N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres?...

Nous pourrions pousser bien plus avant cet examen de votre conscience; la mine, croyez-moi, n'est pas épuisée.

En voici bien assez pour vous convaincre, si vous voulez être convaincu, que, malgré votre parfaite

innocence, vous avez fait tout ce qu'il faut pour faire une excellente, et longue, et solide confession. Vous avez, d'une part, les péchés; je viens de vous exhiber les plus gros; d'autre part, vous avez, je n'en doute pas, la bonne volonté. Vous connaissez quelque bon prêtre, qui va être enchanté de vous recevoir, et de vous pardonner au nom du Bon Dieu.

Allez donc le trouver et de bon cœur.

Il n'y a que le premier pas qui coûte; la peine passe bien vite; la joie demeure.

— « Mais il y a si longtemps que je n'y ai été ? »

— « Raison de plus, vous en avez plus besoin. »

— « Mais j'en ai trop à dire. » — Tant mieux : les gros poissons sont les meilleurs. Les confesseurs aiment bien mieux les grands pécheurs que les petits, dès qu'ils se repentent.

— « Mais je ne me rappellerai jamais tout. » — Qu'est-ce que cela fait? Dites ce que vous rappelez; repentez-vous de tout, et Dieu, qui ne demande que la bonne volonté, vous pardonnera tout. Le repentir est le principal dans la confession.

Allez vous confesser, croyez-moi. Vous verrez que vous serez heureux et enchanté quand vous aurez fini.

Le vrai bonheur sur la terre, c'est la paix du cœur, fruit de la bonne conscience.

III

C'est ennuyeux de se confesser.

Aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser!

Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. — Ce n'est pas *amusant* de prendre méde-

cine quand on est malade. On la prend cependant pour guérir. — C'est n'est pas *amusant* de travailler du matin au soir pour gagner sa vie, celle de sa famille, pour faire quelques économies que l'on retrouvera dans la vieillesse. Mais c'est utile, mais c'est nécessaire, et l'on travaille *quoique* l'ouvrage soit dur, désagréable, pénible.

Ainsi en est-il de la confession. C'est un remède, un remède désagréable, d'autant plus désagréable qu'on en a plus besoin ; mais c'est un remède NÉCESSAIRE. Ce n'est pas pour m'amuser que je me confesse, c'est pour me guérir et me préserver.

Ayez donc plus d'énergie. Ne vous laissez point gagner par la grande maladie de notre siècle, qui est *l'affaiblissement de l'estime du DEVOIR*. Le DEVOIR, ce grand et sublime mot, ne dit plus rien à bien des âmes. Elles ne comprennent que le PLAISIR.

Gardez-vous de cette faiblesse déplorable, et souvenez-vous du jugement de Dieu.



A decorative border with a repeating floral pattern of leaves and flowers, framing the text.

QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

I

**Aller à confesse
c'était bon
quand j'allais à l'école ;
mais maintenant ?...**

II

**Je connais des dévots
qui ne sont pas meilleurs
que les autres hommes**

N° 69

N° 69

I

Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école; mais maintenant?...

Mais maintenant que j'en aurais dix fois plus besoin, je n'y vais plus!...

Mais maintenant que mes passions se développent, que les dangers du monde m'entourent, que je suis exposé au mal de tous côtés, à quoi bon prendre des précautions?...

Pauvre cœur humain, comme il bat la campagne, quand, au lieu d'obéir à la raison, il la dirige!

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout âge on a besoin d'accomplir la loi de Dieu, promulguée par l'Église catholique. Or, la loi de Dieu ordonne à *tout homme*, capable de pécher, sans aucune exception, de se confesser au moins une fois par an.

A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché, et tient l'âme prête à paraître devant Dieu.

A mesure que l'on avance dans la vie, les combats deviennent plus violents, les attaques plus fréquentes et plus redoutables, les ennemis plus nombreux... Est-ce le moment de quitter les armes?

II

Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. « Un tel », qui se confesse, n'est pas meilleur pour cela.

Cela prouve : 1° ou bien que cet *un tel* se confesse fort mal, et n'est pas sérieusement chrétien ;

2° Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

3° Ou bien (et c'est le plus probable) que vous vous trompez, et que *vous êtes injuste pour lui*.

Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue ; leur conduite dès lors n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs résolutions.

Mais si la Religion ne corrige pas tous les défauts de caractère, si elle ne détruit pas *entièrement* et de suite toutes les imperfections, du moins elle les diminue, elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre, elle offre des moyens très simples et très puissants pour devenir non seulement bons, mais parfaits, autant que l'humanité le comporte. Voyez les Saints ; voyez saint François de Sales, saint François Xavier, saint Vincent de Paul ; c'étaient de *vrais chrétiens*, rien de plus !

Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement, et finissent-elles par devenir meilleures, puis très bonnes, puis excellentes.

Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux

qui crient contre les dévots sont, les trois quarts du temps, dix fois plus mauvais qu'eux; ils voient la paille dans l'œil de leurs voisins, et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur.

La Religion ne peut que rendre meilleur. Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.

Et, de plus, il aurait le très long et très capital défaut que vous avez, vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration, de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes.

III

Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être réellement présent dans l'Eucharistie? C'est impossible.

Je n'ai qu'une chose à vous répondre, mais elle suffit.

CELA EST : donc, c'est possible.

CELA EST : donc, vous devez le croire, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

Je dis donc que *cela est*, que Jésus-Christ est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la messe il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du prêtre, mais le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant, voilé sous les saintes *apparences* du pain et du vin.

Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai

pas tous les siècles chrétiens, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait certes beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants Docteurs adorer avec la foi la plus entière le mystère sacré de l'autel...

Mais, outre que cela nous entrainerait à de trop longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi; c'est à elle seule que je m'adresse, et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans commentaire, les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui déclare que l'Eucharistie c'est lui-même, son Corps, sa Chair, son Sang.

Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Evangile : la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa Passion); la deuxième fois (la veille de sa Passion), pour l'instituer, et accomplir sa promesse.

1° La première parole est dans saint Jean, au chapitre vi; la voici, je la propose à votre bon sens :

« *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, a la vie éternelle.* » Il exige d'abord la foi à sa parole; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi.

« *Je suis le Pain de vie.* »

« *Je suis le Pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement; et le Pain que je donnerai (1), c'est ma chair pour la vie du monde.*

(1) Observez cette parole : Jésus-Christ *promet* ce Pain mystérieux : il ne le donne pas encore : il le donnera plus tard : « *le Pain que je donnerai* ». Ce n'est donc pas, comme le disent les protestants, une manière figurée de parler de la doctrine qu'il prêchait, car cette doctrine, il la donnait; on ne peut *promettre* ce qu'on a déjà donné, et ce qu'on donne.

Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il donner sa chair à manger? Comment cela peut-il se faire? — Et ils ne voulaient pas le croire.

Voyez comme Notre-Seigneur Jésus-Christ leur affirme de nouveau sa présence réelle dans le Pain qu'il leur promet :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DÉCLARE : si vous ne MANGEZ LA CHAIR DU FILS de L'HOMME, et si vous ne BUVEZ SON SANG, vous n'aurez point la vie en vous.

« Celui qui mange MA CHAIR et qui boit MON SANG a la vie éternelle : et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

« CAR MA CHAIR EST VRAIMENT UNE NOURRITURE, et MON SANG EST VRAIMENT UN BREUVAGE.

« Celui qui MANGE MON CORPS et qui BOIT MON SANG demeure en moi, et moi je demeure en lui. Celui qui mange ce Pain vivra éternellement. »

Qu'en dites-vous? Ne croyez-vous pas à la parole de Jésus-Christ lui-même, vous affirmant que l'Eucharistie est son Corps et son Sang, avec une clarté d'expressions si désespérante, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence?

2° Si cette première parole de Jésus-Christ est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la parole même de l'institution de l'Eucharistie, ne l'est pas moins.

La veille de sa Passion, Notre-Seigneur, après la Cène, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présente à ses Apôtres, en disant : « Prenez et mangez-en tous : car ceci est MON CORPS ».

Est-ce clair? — Ceci, ce que je tiens et ce que je vous présente, EST — quoi? — MON CORPS.

Puis il donne à ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles :

« Et vous, toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi », c'est-à-dire comme moi-même, comme je viens de le faire.

Hommes de bonne foi, entendez et jugez : **CECI EST MON CORPS!!!...**

Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit ; et non seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfragable sa divinité. Jamais un homme n'a dit, n'a pu dire une chose semblable!...

Une observation bien simple vous facilitera, du reste, la croyance au mystère eucharistique.

La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, soi-disant *impossible*, d'une substance en une autre.

Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma propre chair, et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

Ce que Dieu opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer surnaturellement dans le mystère de l'Eucharistie ?

Vous voyez donc qu'il n'est pas **IMPOSSIBLE** que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient changés, sur nos autels, en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et que l'Eglise, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

Maintenant, **COMMENT** ce prodige admirable s'opère-t-il ? Je n'en sais rien, et les plus grands Docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de Dieu. Ce que nous savons, c'est qu'il est, et cela suffit.

Par cette adorable présence, Jésus-Christ, le Roi

des âmes, la Vie des chrétiens, le Chef de l'Eglise, le refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants... Dieu et homme, tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il adore son Père parfaitement, et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuel péchés du monde.

Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, *le mystère de l'amour!*...

Croyons, aimons, et adorons.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

I

Je n'ai que faire d'aller
à la messe ;
je prie aussi bien
le bon Dieu chez moi

II

Je n'ai pas le temps



N° 70

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 70

I

Je n'ai que faire d'aller à la Messe; je prie aussi bien le bon Dieu chez moi

Et le priez-vous bien fort *chez vous*? Pardonnez-moi si je me trompe; mais je vous soupçonne un peu de ne prier pas plus chez vous qu'à l'église.

La question, voyez-vous, n'est pas de savoir si vous priez le bon DIEU aussi bien chez vous qu'à la Messe; mais de savoir si le bon DIEU *veut* que le dimanche et les fêtes vous le priez à la Messe, et non chez vous...

Or, il le veut.

Vous vous souvenez que nous avons déjà causé de cela ensemble, et nous sommes convenus que les lois religieuses des pasteurs de l'Eglise catholique sont obligatoires en conscience, parce qu'ils portent ces lois par l'autorité même de JÉSUS-CHRIST. « *Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise.* »

L'Eglise nous ordonnant d'assister à la Messe les dimanches et les grandes fêtes, c'est désobéir à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, c'est désobéir à DIEU même, que de négliger d'y aller.

La raison qui a fait porter cette loi est très importante; aussi la loi elle-même l'est-elle beaucoup. C'est la nécessité du culte public qu'il faut rendre à DIEU.

Nous ne vivons pas seulement individuellement comme hommes, comme chrétiens; nous vivons encore *comme société religieuse*; et cette société, dont nous sommes les membres, établie par Dieu même,

a envers lui des devoirs à remplir, aussi bien que chacun de nous en particulier.

Or, le culte public de la société (ou Eglise) chrétienne, c'est précisément *l'assistance au Sacrifice de la Messe*, qui nous réunit tous, en la présence de notre DIEU, dans son temple, à des jours fixés à cet effet, les uns par DIEU lui-même (1), soit avant, soit après son Incarnation, les autres par les Apôtres ou leurs successeurs.

Ne pas se joindre, à ces moments solennels, au reste de la famille chrétienne, c'est en quelque sorte renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de DIEU, de disciple de JÉSUS-CHRIST, de membre de l'Eglise catholique.

Aussi est-ce *un péché grave* que de manquer à la Messe, le dimanche et les fêtes d'obligation, sans une nécessité véritable.

La gravité de cette négligence se comprend d'autant mieux que l'on connaît davantage la grandeur, la sainteté, l'excellence divine du Sacrifice de la Messe.

La MESSE est le centre de toute la Religion.

Elle est la continuation, non sanglante, à travers les siècles et les générations, du sacrifice sanglant de JÉSUS-CHRIST.

Il n'y a aucune différence essentielle entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la Messe. C'est le même et unique sacrifice, offert sous une forme différente.

— Le Prêtre est le même : c'est JÉSUS-CHRIST; visible sur le Calvaire, invisible et caché dans le Prêtre, à l'autel. La victime est la même : JÉSUS-CHRIST; sanglant au Calvaire, non sanglant et voilé

(1) C'est le bon DIEU qui a institué, dès l'origine du monde, le repos du septième jour, en souvenir perpétuel de la création et de l'éternité. Le dimanche est le jour du bon DIEU, le jour où il faut nous occuper de lui tout spécialement, et nous préparer à notre éternité; qui sera le repos éternel et l'éternel dimanche.

sous le Sacrement, à l'autel. Les différences ne sont que purement extérieures et apparentes ; le fond, le sacrifice, est le même.

Par la parole mystérieuse et toute divine du prêtre, ou plutôt de JÉSUS-CHRIST même, qui parle par son ministre, le même miracle d'amour qui s'est opéré à la sainte Cène, le Jeudi-Saint, se renouvelle chaque jour sur nos autels. Le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST et ne conservent plus que la simple *apparence* du pain et du vin, de sorte qu'il n'y a plus, sur l'autel, après la Consécration, que le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST ; que JÉSUS-CHRIST vivant, résumant ainsi, dans le Saint-Sacrement, tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse.

Comprenez donc les grandeurs de votre foi, et changez de langage.

Venez avec tous vos frères, venez à votre Sauveur ; c'est pour vous qu'il descend, qu'il s'immole dans ce grand mystère. Sans lui, vous ne pouvez sauver votre âme ; et cependant vous le négligez, vous le dédaignez, vous lui préférez de futiles occupations, des niaiseries, des bagatelles!...

Croyez-moi, rentrez en vous-même. Remplissez un devoir aussi facile qu'il est grave et nécessaire.

Allez le dimanche, aux pieds du bon DIEU, faire votre revue de la semaine passée, et votre provision pour la semaine suivante. DIEU vous bénira, et vous serez heureux.

II

Je n'ai pas le temps

Avez-vous le temps de manger?

-- Sans doute.

-- Et pourquoi mangez-vous?

-- Quelle question! Pour ne pas mourir. La nourriture est la vie du corps.

-- Lequel vaut mieux, votre âme ou votre corps?

-- Quelle question encore! Mon âme, sans aucun doute.

-- Eh! faites donc pour votre âme au moins autant que pour votre corps! Vous trouvez, vous prenez le temps de faire vivre votre corps, et vous ne prenez pas celui de faire vivre votre âme!

Je voudrais bien voir que votre patron prétendit vous ôter le temps de manger! Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre.

Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : *Avant tout*, même avant la vie de votre corps, *avant tout*, ne laissez pas mourir votre âme, qui est la principale partie de vous-même; votre âme, qui fait de vous un homme : car par le corps nous ne sommes qu'un animal, c'est l'âme qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La Religion vous donne la vie de votre âme en l'unissant à Dieu, et vous dites : Je n'ai pas le temps de pratiquer la Religion! Eh bien, prenez-le, ce temps *nécessaire*. Prenez-le, coûte que coûte, n'importe aux dépens de qui.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère; *personne*, sans exception!

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature, et si quelqu'un osait

attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des Apôtres : *Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes.*

« Mais mon état, dites-vous, m'empêche de travailler à mon salut. »

Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si vous me répondez : *Oui*, après y avoir bien réfléchi, je vous dirai : Alors, il faut le quitter, et en prendre un autre.

La vie passe promptement, en effet ; mais l'éternité demeure. À quoi vous servirait de gagner le monde entier, si vous veniez à perdre votre âme ?

Mais soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vous sauver, vivre chrétiennement dans votre état ?

Est-ce votre état qui vous empêche de faire une petite prière, matin et soir ? Est-ce votre état qui vous empêche d'élever de temps en temps votre cœur à DIEU dans la journée, de lui offrir vos prières, votre travail, vos privations ?

Ce n'est pas lui qui vous fait jurer, blasphémer le nom de DIEU, fréquenter les mauvais théâtres, les bals, les cabarets, les lieux de débauche... Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous l'employiez à travailler à votre salut.

Ce n'est pas non plus votre état qui vous empêche, le soir, après votre journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver un confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de vos péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir.

En fait de conscience, voyez-vous bien, *on a le temps de faire ce qu'on veut*. Mais il faut le vouloir fortement, énergiquement, avec persévérance.

Ne dites donc plus : « Je n'ai pas le temps de vivre chrétiennement » ; car vous vous tromperiez vous-même.

Dites, si vous le voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je le voudrais ». Soit !

Mais, après tout, c'est le *cœur* que DIEU demande, et la bonne volonté; et il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer le bon DIEU, éviter le péché, se repentir de ses fautes; il ne faut pas beaucoup de temps pour faire ses prières de chaque jour; il ne faut même pas beaucoup de temps pour aller à une messe basse, d'une petite demi-heure, le dimanche, et pour aller se confesser quatre ou cinq fois par an.

D'autres font tout cela, et plus encore. J'en connais qui ne passent jamais un mois sans recevoir les sacrements; et ils n'en sont pas plus mauvais ouvriers. Comment font-ils? Ayez bonne volonté comme eux; et, comme eux, vous irez en paradis, au lieu d'aller en enfer.

Qui ne donne pas à DIEU son *temps*, DIEU lui refusera son *éternité*.



QUESTIONS BRULANTES

**Je ne peux pas!
C'est trop difficile!**

**On se moquerait de moi!
Il faut faire comme
les autres.**

N° 71

N° 71

I

Je ne peux pas ! C'est trop difficile

Dites donc que *vous ne voulez pas !* On peut tout ce qu'on veut, en ce qui touche la conscience et le salut.

Ce qui manque, ce n'est pas le pouvoir, c'est le courage. *On a peur* du travail, on recule. Le vrai chrétien est un brave ; semblable à un bon soldat, que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat, il n'a peur de rien. Appuyé sur JÉSUS-CHRIST, il tire de lui toute sa force. S'il tombe, il se relève, et recommence le combat plus fort qu'auparavant.

« Je ne peux pas ! » Le paresseux qui, le matin, bâille, se détire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : « Je ne *peux pas !* »

Un jour viendra où vous verrez que vous pouviez. Mais il ne sera plus temps alors, et le moment du travail sera passé.

Vous serez devant le tribunal de JÉSUS-CHRIST, et vous entendrez sa redoutable parole : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au démon. » Vous comprendrez, ce jour-là, que vous *pouviez !*

Cependant il y a quelque chose de très vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que

JÉSUS-CHRIST, votre Sauveur, a déposés à cet effet dans les mains de son glise.

Ces moyens, vous les connaissez ; dans des temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien, vous les avez employés, et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière ;

C'est la sanctification du dimanche ;

C'est l'instruction religieuse ;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion ;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs coupables, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens non seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile.

Combien de jeunes gens, d'hommes de tout âge et de toute condition, ont des passions plus violentes que vous, qui les domptent cependant, et en sont devenus les maîtres ! Plusieurs sont plus exposés que vous ne l'êtes, et ont plus d'obstacles de tous genres à surmonter. Ce qu'ils font, pourquoi ne pourriez-vous le faire ?

J'ai connu un vieux militaire qui avait l'habitude de jurer le nom de Dieu depuis son enfance. Il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché par une bonne exhortation, il se décida à remplir ses devoirs de chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut, et *en quinze jours de temps* il en vint à bout. Chaque fois que le nom de Dieu lui échappait, il disait en son cœur : « Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni ! » — Également, quand il entendait ses camarades commettre le même péché. « — Je suis obligé, me disait-il, de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour. »

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie obtenir une victoire

encore plus difficile avec un courage semblable. Le célèbre général Cambronne, quand il était simple soldat, avait cette détestable habitude. Ivre un jour, il frappa un officier et fut condamné à mort. Son colonel, qui l'aimait pour sa bravoure et sa loyauté, obtint sa grâce à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin. — Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne et s'était immortalisé par son héroïque retraite de Waterloo. Retiré dans sa famille, à Paris, il vivait tranquillement, aimé et estimé de tous. Son ancien colonel l'invite un jour à dîner, avec quelques vieux frères d'armes. La place d'honneur était pour Cambronne, à la droite du maître. On apporte un vin exquis, réservé pour les grandes occasions. « Mon général, dit le vieux colonel, vous allez m'en dire des nouvelles », et il s'apprête à remplir le verre de Cambronne. Celui-ci refuse, — l'autre insiste; Cambronne se fâche. « Mais mon général, je vous assure qu'il est excellent! — Il s'agit bien de cela! dit vivement Cambronne. Il s'agit de mon honneur! Et ma promesse, colonel, ma promesse de caporal, l'avez-vous donc oubliée? Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Ma parole et ma conscience valent mieux que votre vin. »

Voilà de l'énergie; voilà des hommes!

Du courage donc; c'est là ce qui manque. ON EST CHRÉTIEN DÈS QUE L'ON VEUT.

II

**On se moquerait de moi! Il ne faut pas
se singulariser; il faut faire comme
les autres**

Raisonnement de chèvre, mon pauvre ami! Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres: si la première se jette dans un trou, la seconde la

suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, ainsi de suite; elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées; *elles font comme les autres.*

Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi stupide ?

Hélas ! combien sont chèvres en ce point ! combien vont en enfer parce que les autres y vont !

« Il ne faut pas se singulariser », dit-on. Si fait ; il faut se singulariser, non point par orgueil et parce qu'on dédaigne les autres, mais parce qu'il faut être bon au milieu du monde qui est mauvais.

Le mal abonde, et le bien est rare ; il y a beaucoup de méchants et peu de bons ; beaucoup de païens et peu de chrétiens. Les mauvais forment la masse ; ce sont eux qui font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de se singulariser.

Eh bien ! cette singularité, il faut l'avoir. Elle est le signe, la condition nécessaire de votre salut éternel.

Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a déclaré en termes formels : « Entrez, dit-il (1), par la porte étroite, parce que la porte qui conduit à la mort est large, et la voie qui y mène est spacieuse, et il y en a un grand nombre qui y entrent. Combien est étroite la voie qui mène à la vie éternelle, et comme il y en a peu qui la suivent ! »

« Ne craignez rien, ajoute-t-il en un autre endroit de l'Évangile, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : Craignez celui qui peut tuer le corps et perdre l'âme dans l'enfer. Ah ! je vous le dis, craignez celui-là ! (2). Celui qui rougira de moi et de ma religion devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père et devant tout l'univers au jugement dernier. Et celui qui aura

{1} Saint-Matthieu, ch. v.

{2} *Id.*, ch. x, 28.

persévéré jusqu'à la fin, » malgré tous les obstacles, malgré surtout les railleries, « celui-là seulement sera sauvé ». (Saint Matthieu, xxiv, 13.)

L'avertissement est-il clair? C'est le *Juge* éternel qui nous le donne. C'est Celui qui ne parle pas en vain, et qui proclame de sa propre bouche que « le ciel et la terre passeront », mais que « ses paroles ne passeront pas ».

Il faut donc, sous peine de damnation éternelle, vivre dans le monde autrement que le monde ne vit.

Il faut se faire gloire de cette singularité, loin de la craindre et d'en rougir. C'est elle qui nous fait chrétiens.

« Mais on se moquera de moi ! » Eh bien, laissez les sots se moquer de vous, vous n'en mourrez pas ! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous ; ils sont les ridicules, et vous, vous êtes le sage. Lequel doit se moquer de l'autre : le fou du sage, ou le sage du fou ?

Si on se moquait de vous parce que vous mangez ou parce que vous marchez sur vos pieds et non sur votre tête, cesseriez-vous pour cela de manger, et vous mettriez-vous à marcher sur vos mains ? Non. Et pourquoi ? Parce que ce que vous faites est bien, est raisonnable, et que ce qu'on voudrait vous voir faire est absurde.

Combien plus est-il absurde de perdre votre âme pour plaire à quelques étourdis dont vous méprisez le libertinage au fond de votre cœur ! La louange de pareilles gens, voilà la vraie honte : leur blâme est un bien. C'est signe qu'on ne leur ressemble pas.

Mais ne vous exagérez pas les choses. Vous ne serez pas le seul de votre parti. Quoiqu'il y ait plus de méchants que de bons, le nombre de ceux-ci est cependant plus grand qu'on ne le pense, surtout de nos jours, où la Religion reprend de plus en plus son empire. — Dans les classes éclairées de la société, c'est maintenant une recommandation honorable, que d'être chrétien.

Il y a quelques années, le jeune C..., un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, perdit son chapelet. Un camarade le trouva, et à l'heure de la récréation il appela toute l'école, attachant le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi : « Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer ! » s'écria-t-il. « C'est moi qui l'ai perdu, dit tranquillement le jeune C... en s'avancant au milieu des élèves, ce chapelet est un souvenir de ma mère : j'y tiens beaucoup, et le récite tous les jours. — Bravo ! s'écrie une grosse voix. Tous se retournent : c'est le général commandant l'école. Bravo, mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien ; vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin ! » — C... sortit le premier de l'école, et, pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous.

Soyez bon, aimable, obligeant envers tout le monde ; riez avec les autres de ce dont on peut rire sans offenser Dieu ; et ils vous laisseront bien vite tranquille au sujet de la Religion, si tant est seulement qu'ils vous attaquent.

Je connais un Alsacien, fort bon chrétien, qui, à son arrivée au régiment, fut raillé par plusieurs de ses camarades. On l'appelait *cagot*, *bigot*, *cafard* et le reste.

Un jour que la bataille s'engageait plus vivement que de coutume, il demanda la permission à son capitaine de réunir sa compagnie dans la chambrée. Il monta sur un banc et leur adressa ce petit discours : « Vous avez beau faire, vous ne me ferez point changer. Le bon Dieu vaut mieux que vous, n'est-ce pas ? Eh bien, j'aime mieux lui plaire qu'à vous. Allez vous coucher si vous n'êtes pas contents ! Tout le régiment serait là, que je ne reculerais pas d'un pouce ! » Ses camarades se mirent à rire et à applaudir, et depuis ce temps on ne dit plus un mot désobligeant à ce digne garçon.

Un autre jour, un voyageur arrive à une table

d'hôte ; c'était un samedi, il demanda du maigre. Quelques convives ricanent. Un d'eux plus hardi, lui adresse la parole : « Monsieur fait maigre ? dit-il d'un air moqueur. — Oui, monsieur, répond le voyageur sur le même ton ; et monsieur fait gras ? — Oui, monsieur, dit l'autre un peu attrapé de voir qu'on se moquait de lui. — Tant pis pour monsieur, répond l'autre. Monsieur pense-t-il donc qu'un homme d'honneur doive préférer une côtetette à sa conscience ? Moi, j'aime mieux ma conscience qu'une côtelette. » — Les rieurs se mirent de son côté. Et, mieux que cela, un convive, se tournant vers lui, le félicita de sa fermeté à remplir son devoir : « Je ne veux pas, monsieur, ajouta-t-il, que vous soyez le seul ici ; je profiterai de votre aimable leçon, car moi aussi je suis catholique. Garçon, apportez-moi du maigre ! »

Ne faiblisiez pas devant une parole, devant un regard, devant un sourire...

Laissez se perdre les autres qui veulent se perdre ; vous, qui savez ce qu'il en est, sauvez votre âme. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*



QUESTIONS BRULANTES

Il ne faut pas être bigot!

Se priver de tout,
avoir peur de tout.

Quelle vie!

N° 72

N° 72

I

Il ne faut pas être bigot.

Eh ! sans doute, il ne faut pas être *bigot* ! Qui vous parle de cela ?

La bigoterie n'est pas la Religion, elle en est l'abus.

Les défauts des personnes qui abusent ainsi de la Religion, ordinairement par ignorance, ne doivent pas lui être imputés.

On abuse d'elle, comme on abuse de toutes les bonnes choses. Il faut rejeter l'abus; et garder l'usage.

Il faut être pieux ; il ne faut pas être bigot. Dieu aime l'un, et il n'aime pas l'autre. Il veut voir en notre cœur de la *dévotion*, c'est-à-dire du *dévouement* à son service, du *dévouement* pour les devoirs qu'il commande et de l'amour pour sa foi ; mais il n'y veut pas voir de la *bigoterie*, c'est-à-dire de ces petites manies, de ces habitudes mesquines ou superstitieuses de religion, qui souvent font remplacer le principal par l'accessoire, et prendre les moyens pour la fin.

Cependant, il faut le dire, ces abus de religion ne sont ni aussi grands ni aussi odieux qu'on veut bien le dire.

Ils ne font ordinairement de mal à personne, et ne nuisent qu'à ceux qui les commettent. Ceux qui y tombent sont des personnes (des femmes, communément ; les hommes sont moins portés à ces défauts), des personnes peu éclairées,

qui se fatiguent, qui s'embrouillent dans des pratiques extérieures, bonnes en soi, mais trop multipliées; qui ont des manières singulières, qui se tourmentent la conscience dans la crainte de mal faire; qui prennent feu, par un zèle mal entendu, lorsqu'il eût été plus à propos de se taire, etc.

Voilà ce qu'est la bigoterie. C'est un défaut; mais plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais d'autre abus sur la terre! Ceux qui déblatèrent contre la bigoterie, ceux qui s'indignent de ses ridicules, me rappellent cet homme qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un affreux *assassinat*, s'indignait de ce qu'au bagne on lui avait donné pour compagnon de chaîne... un *voleur*.

Ils sont bien plus condamnables que ceux qu'ils attaquent.

Leur libertinage, leur inconduite, leur oubli des devoirs les plus sacrés, leur ignorance religieuse, leurs discours impudiques, leurs exemples, etc., etc., toutes ces choses ne sont-elles pas des *abus*? Ne sont-elles pas des *crimes*?

Leur vie entière est un *abus*; et l'*abus* de la dévotion est, je crois, le seul *abus* dont ils ne sont pas coupables. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils l'échangeassent contre les autres, je le demande?

Ne soyez donc pas bigot, mais chrétien, et bon chrétien. Aimez Dieu, servez-le fidèlement, observez tous ses commandements; remplissez, pour plaire à Dieu, tous vos devoirs, soyez docile aux enseignements des ministres de Jésus-Christ.

II

**La vie chrétienne est trop ennuyeuse.
C'est trop triste. Se priver de tout,
avoir peur de tout. Quelle vie!**

Hé! là, là! tout doucement, mon pauvre ami! ne vous effarouchez pas si vite! La vie chrétienne ne vous oblige pas « à craindre tout, et à vous priver de tout ». Vous vous exagérez les choses; si la loi de l'Évangile est un joug, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous l'impose, nous déclare lui-même que « ce joug est doux, et que ce fardeau est léger ».

Vous connaissez sans doute de bons chrétiens. Ont-ils l'air si triste, si maussade, si malheureux? Tous ceux que je connais ont, au contraire, quelque chose de paisible, d'honnête, de content sur le visage; leur vue seule fait du bien.

Je ne nie pas qu'il faille, pour être un vrai chrétien, veiller sur soi-même et éviter certains plaisirs mauvais ou dangereux. Je ne nie pas que la lutte de la volonté contre les passions ne soit quelquefois très difficile.

Mais trouvez une condition sans lutttes et sans sacrifices! Pour apprendre votre état, pour gagner votre vie, ne faut-il pas que vous vous donniez du mal, et beaucoup de mal?

Même pour *s'amuser*, il faut ordinairement s'imposer quelques sacrifices.

Et l'on voudrait que la plus grande, la plus importante, la seule nécessaire de toutes les choses, qui est l'œuvre du salut éternel, ne coûtât rien! C'est impossible.

Le monde voit des chrétiens prier, faire pénitence, s'imposer des contraintes, donner ce qu'ils ont aux pauvres, étouffer leurs passions, se priver des plaisirs sensuels, et faire telles ou telles autres choses qui lui font paraître cette vie désagréable et rigoureuse.

Mais ce n'est là que l'écorce. Regardez au dedans, et vous verrez le cœur tout réjoui et tout généreux, qui rend faciles, agréables même, ces sacrifices en apparence si pénibles.

Un bon fils, qui se prive pour sa mère, n'est-il pas heureux des privations qu'il s'impose ?

La piété chrétienne change en douceur ce qui est amer dans la pratique du devoir ; comme les abeilles, qui changent en miel le suc très amer qu'elles cueillent sur la fleur du thym.

Essayez et vous verrez. Il faut sentir ces choses ; les paroles ne les peuvent faire comprendre à qui n'en a pas l'expérience.

Vous n'avez peut-être pour cela qu'à vous reporter aux jours de votre enfance. Il est peu d'hommes qui n'aient goûté ce pur bonheur de l'amour de Dieu au grand et solennel moment de leur première communion... Vous étiez heureux, alors !... Pourquoi ? Parce que vous étiez pur, chaste, appliqué au bien, en un mot parce que vous étiez chrétien,

Redevenez-le et vous serez heureux encore. Le Dieu de votre enfance n'a pas changé... comme vous, hélas ! Il vous aime toujours, et attend le retour de son enfant prodigue. N'ayez pas peur de lui ; il est le bon Sauveur, il est le refuge des pécheurs repentants. « *Jamais, nous a-t-il dit, jamais je ne rejeterai celui qui vient à moi !* »

Prenez ce joug doux et léger de la vie chrétienne, et vous trouverez le repos, la paix du cœur, la

vraie joie en ce monde, et après votre mort les joies éternelles du Paradis.

III

Je ne suis pas digne de m'approcher des sacrements. Il ne faut pas abuser des choses saintes.

Non, mais il faut en user.

Après le sacrilège, la plus grande injure qu'on puisse faire à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, c'est l'abandon.

Il y a deux espèces de personnes qui doivent s'approcher des sacrements : les bons, qui veulent rester bons ; et les pécheurs, qui veulent devenir bons.

En vous abstenant, vous fuyez la vie. Pour réchauffer l'eau, l'éloigne-t-on du feu ? Pour guérir de la maladie, s'abstient-on du remède ?

Ces sacrements sont des remèdes, Allez-y, non parce que vous en êtes digne (personne n'est digne de Dieu), mais pour en revenir moins indigne ; non parce que vous êtes fort, mais pour guérir votre faiblesse.

Allez à Jésus-Christ ; sans lui, vous ne pouvez vous sauver. Allez le chercher là où il est ; dans la confession, où il purifie son temple, qui est votre cœur, et dans la sainte Communion, où il entre en personne dans cette demeure qu'il vient de purifier.

Faites ce qui dépend de vous, et ne craignez pas. Ayez seulement de la *bonne volonté* ; toujours vous en reviendrez meilleur.

IV

J'ai fait de trop grands péchés; il est impossible que DIEU me pardonne.

Impossible? Pauvre âme, qui ne connaissez pas le cœur de Jésus-Christ!

En avez-vous fait, dites-moi, plus que Madeleine? Madeleine la femme de mauvaise vie. Madeleine la pécheresse publique. Madeleine que chacun repoussait comme si son contact seul eût été une souillure! — Ne vous souvient-il plus de son histoire?

Le bon Jésus a été invité à dîner chez Simon le Pharisien. Il est à table, étendu, selon l'usage des Juifs. Une femme entre dans la salle; elle se jette aux pieds du Sauveur, et, sans rien dire, mais en pleurant, elle saisit ses pieds sacrés, elle les arrose de ses larmes, elle les couvre de ses baisers... Le Pharisien la reconnaît, c'est Madeleine la pécheresse! « Si cet homme était le Fils de Dieu, pense-t-il en lui-même, il saurait que cette femme est une misérable!... » Jésus, connaissant ses pensées: « Simon, Simon, dit-il, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, répond le Pharisien, parlez. — Un homme avait deux débiteurs: l'un lui devait cinq cents pièces d'or, l'autre cinquante oboles. Il leur remit leur dette à tous les deux. Lequel, penses-tu, doit l'aimer davantage? — Celui-là, sans doute, répond Simon, à qui il a remis la plus grosse dette. — Tu as raison », dit Jésus-Christ. Et, se tournant vers la pauvre Madeleine: « Tu vois cette femme? Quand je suis entré chez toi, tu ne m'as point donné le baiser de paix; et elle, depuis qu'elle est entrée dans ta maison, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Tu ne m'as point offert de l'eau

pour me purifier selon l'usage ; et elle me couvre de ses larmes... En vérité, en vérité, je te le déclare, beaucoup de péchés lui seront pardonnés parce qu'elle m'a aimé beaucoup.» — Puis, sans s'inquiéter davantage des murmures de l'orgueilleux Pharisien : « Femme, dit-il à sainte Madeleine, va en paix et ne pêche plus ».

Et après cela, vous désespéreriez de la bonté de Dieu?... Oh ! non ; le cœur de votre Sauveur est toujours le même. Il vous attend avec une merveilleuse douceur. Allez, allez vous jeter à ses pieds ; allez pleurer vos fautes. Elles sont grandes, oui ; mais sa bonté est plus grande encore ! Il l'a déclaré de ses lèvres divines : « *Jamais je ne repousserai celui qui vient à moi* ».

Rappelez-lui les souffrances qu'il a endurées pour vous ; rappelez-lui sa crèche, sa pauvreté, son agonie, sa passion, sa couronne d'épines, sa flagellation, sa croix, sa mort... Rappelez-lui sa Mère, sa douce Mère, qu'il vous a donnée précisément pour être auprès de lui votre avocate, votre refuge, votre espoir...

Puis, le repentir dans le cœur, allez trouver le ministre du pardon, le juge de misérissorde, le confesseur... Demandez-lui indulgence et secours. Il vous les donnera, soyez-en sûr ; car Dieu veut qu'il les donne à tous et toujours. Puis, vous entendrez, à travers vos larmes, la grande parole de vie éternelle qui a ressuscité Madeleine, et qui, de *Madeline la pécheresse*, a fait l'admirable *sainte Marie-Madeleine* : « Tes péchés sont pardonnés ; lève-toi, et ne pêche plus ».



QUESTIONS BRULANTES

I

**Il faut que jeunesse
se passe !**

II

**Je pratiquerai la religion
plus tard,
quand je n'aurai
plus tant d'affaires**

N° 73

N° 78

I

Il faut que jeunesse se passe

A quoi faire? Des sottises? des péchés? à perdre son âme, son honneur, sa santé, son argent avec des libertins? à faire ce que Dieu défend de faire? Voilà, certes, une étrange morale! et je ne sais pas de quel endroit de l'Évangile elle est tirée!

Oui, il faut que jeunesse se passe; mais il faut qu'elle se passe, comme toute la vie, dans la pratique du bien, dans la fuite du mal, dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse, c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces, et qu'ainsi elle doit faire le bien avec plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement.

Oui, il faut que la jeunesse se passe de la sorte, pour être honorable devant Dieu et devant les hommes; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de Dieu; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera, au jour de son départ, sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant, de plus aimable qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs!

Oh! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont! pour rien au monde ils ne voudraient perdre leur gloire!

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes; mais ce n'est plus l'innocence!

Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait!

II

Je pratiquerai la religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires. Je me confesserai plus tard, à ma mort. Bien certainement, je ne mourrai pas sans sacrements.

— Plus tard?

— Bien certainement.

— Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui *bien certainement* est douteux.

Combien ont dit comme vous : « Demain..., plus tard », pour qui il n'y a eu que le jugement et l'éternité!...

Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire quand ils l'ont voulu!

Vous vous confesserez *à la mort*? Mais si Dieu mettait la mort avant la confession?

« Oh! répondez-vous, il est miséricordieux! » Oui; aussi vous offre-t-il aujourd'hui un pardon que vous ne méritez pas.

Mais celui qui a promis le pardon au pécheur pénitent, ne lui a pas promis le lendemain.

Tout au contraire, il l'a averti de se tenir toujours sur ses gardes, parce que la mort lui serait envoyée à l'improviste.

Quelle folie de risquer son éternité sur un *peut-être*!

Il y a peu d'années, à la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, un jeune détenu, âgé de dix-sept ans, avait refusé à l'aumônier de venir le trouver pour remplir le devoir pascal. Tous, excepté lui, avaient accueilli la parole du Prêtre.

« Plus tard, avait-il répondu, pas maintenant; l'année prochaine, pas cette année! »

Le lendemain de son infructueuse visite, l'aumônier descend aux cellules de l'infirmerie. Il voit sur une des portes le *numéro* de son détenu de la veille. Il entre, et le trouve couché, endormi et fort pâle. Il appelle la Sœur infirmière, et demande ce qu'a le nouvel arrivé.

« Pas grand'chose, répond-elle; un mal de tête, quelque indigestion peut-être. » — Ils rentrent tous deux; la Sœur approche, et parle au jeune malade, qui ne répond pas. « Mais, ma Sœur, dit le Prêtre effrayé, ce garçon-là se trouve mal. Envoyez chercher le médecin. » — Au bout de quelques minutes, le docteur arrive... Le malade était, en effet, sans connaissance. Le médecin lui prend le pouls, met la main sur le cœur... « Ah! mon Dieu!... s'écrie-t-il d'un air de stupéfaction. — Qu'y a-t-il donc? » demandé le Prêtre. De nouveau, le docteur examine. « Ce qu'il y a!... s'écrie-t-il. Il y a que ce jeune homme est mort!

— Mort! répéta l'aumônier, en poussant un cri de terreur; mort! »

Et il regardait avec effroi ces lèvres encore ouvertes qui venaient de repousser Dieu, et avaient dit : « Plus tard, à l'année prochaine! »

... Dans la cellule voisine gisait un autre détenu, âgé, lui aussi, de dix-sept ans. Administré depuis quelques jours, on attendait ses derniers moments : « O mon Père, murmura-t-il, quand il vit entrer le Prêtre, mon bon Père, que je suis heureux!... Je vais voir le bon Dieu...! Sera-ce bientôt? » Et comme l'aumônier lui donnait quelques paroles d'espoir pour sa guérison : « Ne me dites pas cela, dit-il avec un sourire. J'aime bien mieux mourir; je pourrais pécher, oublier Dieu, si je revenais à la santé... J'aime mieux mourir, pour aller au Paradis!... »

Et, le soir, ce jeune homme expirait doucement,

en mêlant à son dernier soupir le nom sacré de Jésus!

Les exemples de morts subites, entièrement imprévues, sont quotidiens. Il y a peu de temps, un ouvrier, père de famille, tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard, à Paris. Il se tua raide. Il ne put même pousser un cri! Il avait entendu l'avertissement de l'Evangile... Il se confessait et communiait *tous les huit jours*.

S'il vous en arrivait autant ce soir, seriez-vous prêt, comme lui, à entrer dans votre éternité?

Plus récemment encore, un homme passait dans la rue de... Il chancelle, tombe. On l'entoure aussitôt; on le porte dans une boutique voisine. Un médecin est appelé; il l'examine, et déclare que la mort avait été instantanée, avant même que l'infortuné fût entièrement tombé à terre. Celui-ci n'était pas préparé.

Après cela, comptez donc sur le lendemain pour vous sauver!

Après cela, parlez-moi de *plus tard*! Après cela, dormez tranquille avec cette pensée: Je me confesserai *bien certainement* à la mort!

Un pauvre apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais l'avait prise sérieusement: « Si je viens à tomber dans un péché mortel j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même. »

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord: « J'irai me confesser dans quelques jours ». Mais sa promesse lui revenait à la mémoire, et quelque chose lui disait: Fais ce que tu as promis; va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux, et dit un *Ave Maria* pour obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu... La prière est le salut de l'âme...

Il se lève, et se met en chemin.

A son retour, il rencontre sa marraine, qui lui demande d'où il vient; il le lui raconte, la joie sur le visage; il lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveille qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambre et en l'appelant.

Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre : « Allons donc, paresseux ! il est près de sept heures et demie, n'es-tu pas honteux?... »

Elle s'approche de son enfant, qui ne bougeait pas... Elle lui prend la main, qu'elle trouve glacée... Effrayée, elle regarde... et, poussant un affreux cri, elle tombe à terre sans connaissance... L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid !

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard* ! de n'avoir pas remis *au lendemain* !

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même !

III

L'Extrême-Onction fait mourir les malades.

Il y a de quoi les tuer. Il ne faut appeler le Prêtre que quand il n'y a plus de connaissance.

C'est cela ; il faut appeler le confesseur quand on ne peut plus se confesser ; il faut appeler le Prêtre quand sa présence est devenue inutile ! — Il y aurait quelque chose de plus simple encore :

ce serait de ne pas l'appeler du tout, et de laisser mourir les gens comme des chiens...

Est-ce donc que Jésus-Christ est le Dieu des morts? et est-ce pour des cadavres qu'il a donné ses Prêtres?

On ne saurait calculer le nombre des malheureuses âmes que ce fatal préjugé a perdues, perdues éternellement. L'expérience de chaque jour a beau le démentir; on a beau voir les malades pleurer de joie après avoir reçu les derniers secours de la Religion, rien n'y fait; et l'on voit des familles entières, qui se prétendent chrétiennes, se liguier, en quelque sorte, contre le Prêtre, pour l'empêcher de sauver l'âme d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, près de paraître devant Dieu!

Et puis, quand il est trop tard, quand le Prêtre adresse quelques reproches à cette famille insensée: « Oh! dit-on, il était si bon! C'était un si honnête homme! une si brave femme! il était si rangé! Elle aimait tant ses enfants! Il n'y a pas de craintes à avoir... » — Et souvent il y avait dix ans, vingt ans que ce malheureux mort avait oublié Jésus-Christ, et négligé les devoirs essentiels de la vie chrétienne!

Mais non, mais non, sachez-le donc une bonne fois, les pauvres mourants n'ont pas peur du Prêtre! Mais non, sa visite ne les tue pas! Elle les sauve, au contraire, elle les console, elle les fortifie, elle les soulage, quelquefois même physiquement. Les médecins passent leur vie à constater les résultats, non moins inattendus que touchants, de l'accomplissement des devoirs religieux chez les malades.

Il y a quelques années, j'ai vu un exemple que je n'oublierai de ma vie. Je fus appelé, le mardi-gras de l'année 1890, auprès d'un enfant malade, condamné par son médecin. La pauvre mère n'avait plus aucun espoir. Je donnai à ce pauvre petit les derniers sacrements des chrétiens, je le confessai, je l'administrai, et je lui fis faire en viatique sa pre-

mière communion... ou plutôt sa dernière! L'enfant tenait ses petites mains jointes, pendant cette triste et pieuse cérémonie. Et lorsque, après, je lui demandai s'il était bien content, il rassembla ses forces pour me répondre, avec un sourire : « Oui, mon Père, bien content ». Je le quittai, n'espérant plus le revoir.

Le lendemain matin, le médecin fut surpris de le trouver encore vivant. Mais sa surprise augmenta bien davantage quand il l'examina de près. Il n'y avait plus de fièvre; les symptômes de mort avaient disparu. Il n'y comprenait rien.

Trois jours après, le petit ressuscité jouait avec son frère.

L'Extrême-Onction l'avait-elle fait mourir?

N'ayez donc pas peur du prêtre. Quand vous êtes gravement malade, envoyez-le chercher tout d'abord. Demandez-lui les consolations de la Religion. Tenez-vous prêt à tout événement, et mettez-vous en paix avec Dieu. Avoir son passeport en règle, n'oblige point à partir.



Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Quels sont
les
ennemis
des
Curés ?**

N° 74

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 74

I

Quels sont les ennemis des Curés ?**OBSERVATION GÉNÉRALE PEU FLATTEUSE POUR
LES ENNEMIS DES CURÉS**

Par Curé, il faut entendre ici tous les prêtres. Ce n'est pas que tous les prêtres soient des Curés ; mais, en France, l'ignorance et la grossièreté les ont tous baptisés de ce nom.

On appelle Curé le prêtre à qui l'Évêque a confié la direction d'une paroisse. Sur cent prêtres, il n'y a pas quarante Curés.

Avant d'entrer dans aucun détail, voici une remarque curieuse : tous les coquins, tous les communaux et tous les pétroleurs, tous les ivrognes, tous les mauvais sujets, tous les gens de sac et de corde sont ennemis des Curés. Le fait est certain.

D'autre part, les braves gens, les gens de bien, les personnes charitables, les gens honnêtes, estimables, délicats, sont presque tous sympathiques aux Curés, et respectueux à leur endroit. Ce fait est encore certain.

De cette observation générale et sans aller plus loin, nous pouvons tirer immédiatement une con-

séquence évidente, peu flatteuse pour les gens qui crient contre les Curés : c'est qu'ils sont en bien mauvaise compagnie, et que cela ne prouve pas en leur faveur. Cela ne prouve pas absolument qu'ils soient ce que sont les autres ; mais, je le répète, ce n'est pas un bon signe. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es », dit le vieux proverbe. Quand on n'est pas loup, on ne hurle pas avec les loups.

II

Que les ennemis des Curés sont en général des lâches

Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux. Le prêtre, au milieu des impies, est comme le pauvre agneau au milieu des loups : il n'a pour armes que la douceur, la patience, la prière et le pardon des injures.

L'homme qui insulte une femme est un lâche. Il en est de même de celui qui insulte un prêtre. Il fait comme les oies, lesquelles ne sont braves que contre ceux qui ne lèvent point le bâton sur elles.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les insulteurs de prêtres fileraient, fileraient vite et doux, s'ils pensaient avoir à craindre la moindre représaille. J'ai connu en Normandie un excellent prêtre qui m'a raconté à ce sujet une bonne histoire. Il faut dire qu'il avait près de six pieds de haut, et qu'il était taillé en hercule du Nord.

Il venait de prêcher une mission dans la ville de Laigle. Le jour du départ, plus de place dans l'intérieur de la diligence; obligé de monter sur la banquette, il y trouve deux espèces de petits commis, qu'il salue fort poliment. Les deux polis se mettent à rire, à se moquer de lui à demi-voix, et la voiture part.

Le bon missionnaire ouvre son bréviaire et commence à prier. Ses deux voisins commencent à chanter ou plutôt à crier la *Marseillaise*. « Messieurs, leur dit le prêtre, ayez la bonté de ne pas crier ainsi à mes oreilles. Je suis poli pour vous; soyez-le pour moi. »

Ils se mettent à rire aux éclats, à brailler encore plus fort, et, allumant leurs pipes, ils envoient deux ou trois bouffées de tabac dans la figure du prêtre, qui avait repris sa prière.

Sans rien dire, le missionnaire ferme son bréviaire, et au même instant l'un de ces drôles se sent empoigné comme dans un étau, par le cou et par les jambes; il est soulevé de la banquette, et passe comme un colis à la gauche du prêtre, qui prend sa place, le plante à la sienne, et les deux fumeurs se trouvent séparés. L'opération s'était faite en un clin d'œil.

Ainsi placé entre les deux commis stupéfaits, il leur montre ses deux poings; et quels poings! Il leur arrache leurs pipes insolentes. « Et maintenant, leur dit-il, si vous bougez, vous aurez affaire à moi. Le premier qui dira un mot, je le flanque en bas. Vous êtes deux lâches. Vous croyiez que je me

laisserais manger la laine sur le dos. Mes petits amis, vous avez trouvé votre maître. »

Les deux braves, pâles comme des navets, demeurèrent immobiles pendant tout le temps du voyage. Et le bon missionnaire, riant dans sa barbe, continua tranquillement son bréviaire.

En descendant de voiture, il tendit la main à ses compagnons de banquette, et leur recommanda la prudence, pour l'avenir.

Tous les Curés, je le sais, n'ont pas des poings aussi respectables ; mais tous ils ont ce qui est plus respectable que les poings les plus vigoureux ; leur caractère de ministres de Dieu, et les convenances de leur état, qui ne leur permettent pas de recourir à la correction fraternelle du redoutable missionnaire normand.

Voilà pourquoi ceux qui les insultent sont des lâches.

III

Que les ennemis des Curés sont une collection de sots et d'ignorants

Ce sont, en outre, pour la plupart, des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent, et qui parlent à tort et à travers de la Religion et des prêtres.

Un jour, dans l'intérieur d'une voiture publique, où il ne restait plus qu'une place à prendre, entra, non loin de Paris, un petit commis voyageur, de la même race que les deux précédents. En face de lui se trouvaient deux prêtres, dont l'un plus âgé, au

visage grave et paisible. Au bout de quelques minutes, mon étourdi commence à prendre la parole, et, croyant sans doute l'occasion favorable, entame avec les autres voyageurs la conversation la plus saugrenue et la plus inconvenante contre la Religion. Les deux prêtres gardaient le silence, à son grand dépit.

Il se décide enfin à s'adresser au plus âgé des deux : « Monsieur le Curé, lui dit-il avec cet air spécialement bête et mauvais qu'ont les gens qui se moquent de la Religion ; monsieur le Curé, savez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un évêque ? » Et comme le prêtre ne répondait pas : « Eh bien, moi, continua-t-il, je vais vous le dire : c'est que l'âne porte la croix sur le dos, et l'évêque sur la poitrine ».

« Et moi, répondit alors le prêtre, j'ai à vous demander quelque chose à mon tour. Vous avez tant d'esprit, que vous ne serez point embarrassé. Quelle différence y a-t-il entre un commis voyageur et un âne ? — Ma foi, je n'en sais rien, répliqua le jeune homme un peu interloqué. — Eh bien, moi non plus », répondit tranquillement le prêtre, aux applaudissements de tous les compagnons de voyage.

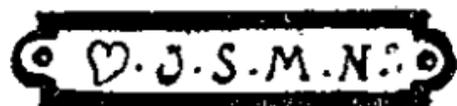
Et puis, reprenant quelques-unes des sottises que le commis avait débitées précédemment, il lui fit trois ou quatre bonnes répliques, si bien cinglées, que le pauvre sot demeura coi, la bouche ouverte. « Vous n'y entendez rien, mon pauvre garçon, poursuivit le vénérable prêtre. Avant de vous mêler de parler Religion, retournez donc au catéchisme.

Un homme qui a le sens commun ne parle que de ce qu'il sait. » Ce prêtre n'était rien moins que le docte Mgr Affre, qui, peu d'années après, devenait archevêque de Paris, et devait mourir si glorieusement sur les barricades du faubourg Saint-Antoine aux journées de juin 1848.

Ceux qui déblatèrent contre la Religion et ses ministres, sont tous, plus ou moins, des ignorants, qui ne comprennent pas le premier mot des questions qu'ils traitent avec tant d'aplomb ; ce sont de pauvres sots, qui font la roue comme les dindons, et ne parviennent comme les dindons qu'à montrer de vilaines plumes noires, une crête rouge, et tout l'ensemble d'une bête parfaitement ridicule.

Que si, parmi les ennemis de la Religion et des prêtres, quelques-uns sont instruits et même savants, cela ne fait absolument rien à la chose : ils peuvent être savants en mathématiques, en physique, en astronomie ; ils peuvent surtout le paraître et payer d'audace au milieu des ouvriers et des simples paysans : en matière de Religion, ils n'en sont pas moins des ignorants de première force d'autant plus ignorants qu'ils prétendent savoir. Or, c'est précisément là ce qu'en bon français l'on appelle un sot.

Le nombre en est incalculable dans notre pauvre France, et il augmente à mesure qu'on lit davantage les journaux démagogiques et impies que chacun sait.





QUESTIONS BRULANTES

**Une
collection
de
jobards
et
d'imbéciles**

N° 75

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-EDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS**

N° 75

I

Que les ennemis des Curés sont pour la plupart des jobards et des imbéciles.

C'est pénible à constater, mais c'est comme cela. On fait avaler à ces pauvres gens tout ce qu'on veut. Les journalistes les plus effrontés, les plus menteurs, les attrapent aussi facilement qu'on attrape les grenouilles.

Avez-vous vu jamais pêcher des grenouilles ? Au bout d'un bâton, on met une ficelle ; au bout de la ficelle, un petit morceau de viande rouge (*rouge*, notez bien cela ; il faut que ce soit *rouge*). On tend le bâton de manière que la viande rouge frise l'eau : aussitôt l'on voit s'avancer le peuple des grenouilles, l'œil intelligent et vif. La première arrivée happe le morceau séducteur. Le pêcheur tire la ficelle, et happe la grenouille. Il relance la même ficelle, avec la même viande, à la même place : avec la même perspicacité, une seconde grenouille happe et est happée ; puis, une troisième ; puis, une quatrième ; puis, toutes les autres, tant qu'il y en a.

Telle est l'image de ce pauvre peuple de jobards, à qui les meneurs des sociétés secrètes et du journalisme *rouge* font avaler leurs mensonges avec une si déplorable facilité. Ils leur disent pis que pendre des prêtres, qui ne font que du bien, qui ne font de mal à personne, qui sont ce qu'il y a de meilleur et de plus respectable au monde ; et ces véritables grenouilles croient, gobent tout cela, avalent tout cela, et, sans savoir ce qu'ils disent, répètent tout

cela dans les cabarets, dans les auberges, dans les ateliers, dans les clubs, et jusqué dans les casernes !

Tout dernièrement, dans un petit bourg de Seine-et-Oise, un brave et excellent Père capucin prêchait une mission. Tout le monde venait l'entendre. Il était si bon, il parlait si bien, il disait de si bonnes et de si belles choses ! Les réunions du soir étaient exclusivement réservées aux hommes, et l'église était pleine comme un œuf.

Il y avait cependant une douzaine de « libres-penseurs » (c'est ainsi que s'appellent les gens dont nous venons de parler), qui se moquaient entre eux des instructions, et trouvaient naturellement qu'ils avaient plus d'esprit que le Père.

On avertit celui-ci, en lui signalant les individus.

Le lendemain soir, le bon Père manœuvra si bien qu'il se trouva juste en face du fameux groupe sur la place, au sortir de la réunion. « Eh bien, mes bons amis, dit-il, en haussant exprès la voix, il paraît que vous ne me trouvez pas fort ? Je ne vous connais pas ; mais du moment que vous vous moquez de la Religion et de moi, je parie tout ce que vous voudrez qu'à moi tout seul j'ai plus d'esprit que vous tous ensemble. Nous en ferons juges ces Messieurs, qui nous entourent. Acceptez-vous ? »

Nos esprits forts hésitaient ; mais la curiosité l'emporta, et l'un deux répondit au nom des autres qu'ils voudraient bien voir. « Eh bien, répliqua joyeusement le missionnaire, attendez-moi tous ici, dans le cimetière, à côté de l'église, et je vous ferai voir sur le mur le soleil comme en plein midi. » Or, il était neuf heures et demie du soir, depuis plus de quatre heures le soleil était couché. Il faisait noir comme dans un four.

« Messieurs, ajouta résolument le Père capucin en s'adressant à la nombreuse assistance, je vous demande de rester là comme témoins. C'est vous qui jugerez si décidément ces messieurs ont plus d'esprit que moi. Je rentre à l'église, et serai à vous dans une demi-heure. »

Des centaines de témoins attendaient sur la place ; pas un des douze n'avait bougé, lorsqu'à l'heure dite le capucin reparut, suivi du Curé, qui riait. La foule se rendit aussitôt au cimetière, après eux.

Alors le capucin appela les fameux douze ; et quand il fut bien assuré qu'ils étaient là : « Messieurs, dit-il à l'assistance, je vous prends à témoin, et je vous adjure de me dire s'il est possible d'être plus bête que ces douze farceurs-là qui s'imaginent bel et bien qu'un pauvre capucin peut leur montrer le soleil à dix heures du soir, en pleine nuit ».

Un rire homérique sortit de toutes les poitrines, et les douze cornichons, riant jaune, profitèrent de l'obscurité pour disparaître.

Et voilà de quelle force ils sont, ces esprits *forts*, ces beaux parleurs, qui se moquent de tout, qui se mettent au-dessus de tout, et qui parlent si fièrement des Curés en général, et de leur Curé en particulier.

Ce sont des cornichons.

II

Que les ennemis des Curés sont un tas de brouillons et de mauvaises têtes.

Il est bien rare qu'un homme sage et raisonnable, un homme d'ordre, aux mœurs honnêtes et tran-

quilles, soit ennemi des prêtres. Il peut être indifférent ; mais ennemi, non.

Au contraire, toutes les mauvaises têtes, tous les démocrates, les révolutionnaires, les communards, sont ennemis de la Religion et des Curés. Plus ils sont révolutionnaires, et plus ils les détestent.

Pourquoi ? demandez-le leur. Ils n'en savent rien. C'est l'instinct du désordre, c'est l'instinct de la révolte, en face de l'autorité. Le prêtre est, en effet, le dépositaire et l'organe de la plus haute autorité qui soit sur la terre : l'autorité de Dieu, l'autorité religieuse, laquelle est le soutien de toutes les autres. C'est pour cela que tous les révolutionnaires détestent les prêtres.

Les prêtres, cependant, ne leur ont fait aucun mal : et eux ils veulent les tuer. Quel mal avait fait, par exemple, aux communards de 1871, le bon, l'excellent P. Olivaint ? Quel mal leur avait fait le charitable curé de la Madeleine, M. Deguerry, qui donnait aux malheureux tout ce qu'il avait ? Que leur avaient fait les autres Pères Jésuites, qu'ils égorgèrent lâchement avec le P. Olivaint ? et les pauvres Pères Dominicains d'Arcueil ? et tous les autres ?

C'était la haine révolutionnaire, haine aveugle et impie, que l'esprit de révolte engendre au fond du cœur contre tout ce qui s'appelle prêtre.

En 1848, après les journées de juin, j'ai vu cela de près. J'étais alors aumônier des prisons militaires de Paris ; et j'eus affaire à une élite de révolutionnaires enivrés d'impiété et de haine : c'étaient les assassins du pauvre général de Bréa.

Cinq d'entre eux étaient condamnés à mort : cette perspective les avait un peu calmés, et ils entendirent plus facilement raison. Néanmoins,

après ma première visite, ils voulurent charitablement m'étrangler.

Une vingtaine d'autres, casematés à part, n'étaient condamnés qu'aux travaux forcés à perpétuité ou à temps. Ceux-ci étaient comme des bêtes féroces ; la vue d'une soutane les faisait rugir. L'aumônier en second s'était chargé d'eux.

La première fois que l'excellent prêtre parut dans leurs casemates, il crut qu'il n'en sortirait pas vivant. Il ne leur apportait cependant que des consolations et du dévouement, sans compter certains petits soulagemens matériels, qui n'étaient pas à dédaigner dans leur triste position.

Pour les apprivoiser un peu, il voulut leur adresser quelques bonnes paroles, et, selon l'usage, il commença en faisant le signe de la croix et en disant : « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » — Nous ne connaissons pas ça ! Nous ne voulons pas de ça ! s'écrièrent plusieurs d'entre eux. — C'est précisément à cause de cela que vous êtes ici », répliqua tranquillement l'aumônier ; et il continua comme si de rien n'était. Mais ce ne fut qu'à la longue, qu'il gagna quelque chose sur ces esprits si prévenus.

Pour moi, ma tâche était rendue plus facile, comme je l'ai dit, par la terrible perspective de l'échafaud. Ils m'avouèrent à plusieurs reprises qu'on les avait grandement trompés. « Ah ! si nous les tenions, ceux qui nous ont endoctrinés ; comme nous les arrangerions ! Ce sont eux qui nous ont perdus, et ils sont en liberté ! »

Mes bons amis, si vous ne voulez pas être confondus avec ce grand parti de révoltés qu'on appelle les révolutionnaires, ne faites pas comme eux, et respectez la Religion et les prêtres.

III

**Que les ennemis des Curés
sont la fine fleur des mauvais sujets.**

Il y a des mauvais sujets qui rougissent en apercevant le prêtre; ceux-là sont plus faibles que corrompus. Mais il y en a d'autres que la seule vue d'un prêtre irrite et exaspère; ceux-là sont les mauvais sujets proprement dits, les libertins corrompus, la fine fleur des mauvais sujets.

Oh! quels ennemis les prêtres ont là! C'est la concupiscence de la chair qui grince des dents en apercevant son plus terrible adversaire; semblable au chien qui entre en fureur dès qu'on fait mine de lui arracher sa proie.

Il y a quelques années, un brave curé d'Alsace faillit être assassiné par un libertin de profession aux embûches duquel il était parvenu à arracher une pauvre victime. — Et ce fait s'est renouvelé maintes fois.

J'en sais un autre qui, pour avoir empêché quelques jeunes filles de remettre les pieds dans un mauvais bal public, exaspéra si bien les mauvais sujets du pays, qu'ils osèrent tenir sur son compte les propos les plus infâmes, assurant avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles des choses plus que déshonorantes, et poussant la vengeance jusqu'à souiller *bravement* pendant la nuit la porte et les murs du presbytère. Plus d'un crut à leurs calomnies, et, pour en effacer la trace, il fallut au pauvre Curé des années de courage et de dévouement.

Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques.

En voulez-vous une preuve? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre : il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Lazzis contre la Religion, blasphèmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi? parce qu'ils ont vu un prêtre.

Pour eux, le prêtre, c'est comme le sixième commandement de Dieu qui passe, et qui leur crie :

Luxurieux point ne seras.

Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la vue seule le leur rappelle malgré eux.

Les blasphèmes des jeunes gens contre les prêtres et en général, contre la Religion, viennent, dix-neuf fois sur vingt, de cette source peu avouable. Ce sont les passions honteuses qui leur montent à la tête, et qui les font déblatérer contre celui qu'ils vénéraient et qu'ils aimaient jadis, lorsqu'ils étaient purs.



Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Les Curés
sont
les ennemis
du
Peuple

N° 76

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 76

I

Les Curés sont les ennemis du peuple.

On vous l'a dit, et vous êtes assez simple pour le croire!

Et qui vous le dit? Les gens dont nous parlions tout à l'heure (1), « les ennemis des Curés », les mauvais sujets, les ivrognes, les gens tarés. Nous avons vu ce que valent leurs dires. Ce sont les voleurs qui accusent les gendarmes.

Qui vous dit cela encore? et qui le leur dit à eux-mêmes? Les journaux? Mais vous ne savez donc pas qui parle dans les neuf-dixièmes des journaux? Des individus sans foi ni loi, sans conviction, sans conscience, qui exploitent la crédulité de leurs lecteurs, qui mentent à tant par mois, qui disent du mal des Prêtres parce qu'ils sont payés pour cela!

Et que vous disent-ils, ces docteurs de contrebande? Qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que la religion est un tas de vieilles superstitions, qu'on n'est en ce monde que pour jouir, et que les Prêtres, qui vous disent le contraire, sont vos ennemis, les ennemis du peuple, les ennemis du genre humain.

Si vous croyez cela, savez-vous ce qui vous arrivera? Vous irez en enfer, vous irez brûler éternellement en enfer; car il y a un enfer, quoi qu'on

(1) Voir les tracts précédents, n°s 74 et 75.

vous dise. Et voilà où vous conduisent tout droit ces fameux « amis du peuple ».

Pourquoi ces misérables-là vous répètent-ils chaque jour, sur tous les tons, que le Prêtre est un ennemi ? Parce que, pour sauver vos âmes, pour vous empêcher d'aller aux enfers, le prêtre est obligé en conscience de vous dire juste le contraire de tout ce qu'ils vous disent. Au lieu de flatter, comme eux, votre orgueil et vos passions, il vous dit de les réprimer. A chaque instant, il est obligé de vous répéter : « Il n'est pas permis de désobéir à Dieu. Il n'est pas permis de voler. Il n'est pas permis de s'enivrer. Il faut être chaste », etc. ; en un mot, tous les commandements de Dieu et de l'Eglise. Or, tout cela n'est jamais agréable à la nature. « Vous le voyez, disent les susdits, les prêtres sont les ennemis du peuple. »

Et cependant, si vous écoutez le Prêtre, c'est votre salut en ce monde et en l'autre, c'est votre vrai bonheur. En ce monde, vous éviterez toutes les misères, toutes les hontes de l'inconduite ; vous serez bons, aimés, estimés de tous les honnêtes gens. Vous aurez encore des peines, sans doute ; tout le monde en a ; mais la Religion vous donnera la force de les porter avec patience et avec mérite. Dans l'autre monde, vous serez éternellement heureux avec le bon Dieu dans le ciel, au lieu de brûler éternellement en enfer comme les méchants.

Et le prêtre qui vous veut, qui vous procure ce bonheur, ce serait votre ennemi ? Quelle folie !

Mais ce n'est pas tout. Vos journaux, j'entends

vos journaux rouges (couleur du sang et du feu), vos journaux, que vous prêchent-ils encore ? La révolte sociale, l'envie contre tout ceux qui sont au-dessus de vous, la révolte de l'ouvrier contre le patron, la révolte du paysan contre le château, le bouleversement de la société, le renversement de tout ; en un mot, la Révolution. Sous des formes plus ou moins gazées, et sous prétexte de politique, de liberté, de progrès, voilà ce qu'ils ne cessent de vous prêcher.

Et si vous les croyez, où vous mèneront-ils ? Aux émeutes, aux sanglantes barricades, à la mort, ou du moins en prison, au bagne, en Calédonie.

Les beaux « amis » que vous avez là !

Et ce sont eux qui vous ameulent contre l'Eglise et contre les prêtres, parce qu'ils sentent très bien que l'Eglise et les prêtres sont toujours et partout les adversaires-nés, des passions révolutionnaires.

Oui certes, l'Eglise et les prêtres vous enseignent juste le contraire. De la part de Dieu, ils vous disent qu'il faut respecter l'autorité, qu'il faut obéir aux pouvoirs légitimes, qu'il ne faut pas se fourrer dans la politique, qu'il ne faut pas croire les journaux, que la souffrance est une conséquence inévitable et une punition du péché, et que les belles utopies des socialistes ne sont que des chimères.

Or, ces grandes vérités-là sont le secret du bonheur public, et par conséquent du bonheur privé. Là où ces vérités sont connues et pratiquées, là règne la paix de l'Etat, la paix de la famille ; l'agriculture, le commerce, l'industrie, que paralysent

toujours les perturbations sociales, se développent sans crainte ; le paysan, l'ouvrier ne chôment point, chacun s'occupant de ses affaires, et tout va bien.

Et voilà encore comment l'Eglise et les Prêtres sont « les ennemis du peuple ».

Un dernier mot : quel intérêt personnel a le prêtre quand il vous dit de réprimer vos mauvaises passions, d'obéir, de souffrir patiemment ce que vous ne pouvez pas éviter ? Quel profit lui en revient-il ? Il n'en retire guère que l'outrage, que la calomnie, que la persécution parfois même, de la part de ceux qu'il veut sauver.

Et les autres, au contraire, les prétendus amis du peuple, ceux qui vous mènent à la boucherie et au bagne, et finalement en enfer, avez-vous remarqué où cela les conduit eux-mêmes ? Sinon toujours, du moins souvent, au Conseil municipal, au Conseil général, voire même au fauteuil (et aux appointements) de député. On en a vu et l'on en voit qui, marchant ainsi sur le dos du pauvre peuple, grimpent encore plus haut, et attrapent patriotiquement une écharpe de préfet, ou un portefeuille de ministre.

Et, pendant ce temps-là, vous, leurs pauvres dupes, vous, lecteurs de leurs journaux, vous, leurs électeurs, vous demeurerez avec vos femmes et vos enfants dans la misère, si toutefois vous n'avez pas eu la tête cassée en chemin.

Donc ce ne sont pas les prêtres qui sont les ennemis du peuple. Les vrais « ennemis du peuple », ce sont « les ennemis des Curés. »

II

Les Prêtres sont des fainéants ; à quoi servent-ils ?

A sauver les âmes ! Certes, voilà un emploi qui en vaut un autre !

L'ouvrier travaille la matière ; le prêtre, lui, travaille l'âme. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du Prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre.

Le Prêtre continue le grand travail du salut du monde ; Jésus-Christ, son Dieu et son modèle, l'a commencé ; les Prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

A son exemple, le Prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous ; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie, appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et n'ont pas d'amis.

Il n'attend rien en échange de son dévouement, le plus souvent il ne reçoit que des insultes, des calomnies abominables et des traitements pénibles. Véritable disciple de son divin Maître, il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie ! Quelle abnégation surhumaine !

Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères : tel

Monseigneur Affre, sur les barricades de Paris ; tels Belzunce et Saint-Charles Borromée, dans les pestes de Marseille et de Milan ; tel, dans le choléra en 1832 et en 1849, tout le clergé de Paris et de tant d'autres villes, qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple ?

Voilà à quoi servent les prêtres. Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent servent à quelque chose de meilleur.

Les ingrats ! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertumes celui qu'ils appellent auprès de leur chevet dans les mauvais jours, celui qui a béni leur enfance, et qui ne cesse de prier pour eux !

Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le Prêtre. Et notre pauvre France déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole que m'adressait un jour dans une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, revenu à Dieu de tout son cœur. Je lui avais donné un petit *Manuel du Chrétien*. « Ah ! mon Père, me dit-il en me montrant ce livret, si j'avais connu ce qui est là-dedans, et si je l'avais pratiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce que j'ai fait, je ne serais pas où je suis... »

Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le Prêtre, si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par une dizaine de révolutions en un siècle, et elle n'en serait pas à se demander encore aujourd'hui : « Vais-je périr ? Puis-je encore être

sauvée ? Oui, elle peut l'être, si elle veut redevenir catholique ! Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de Celui qui sauve le monde !

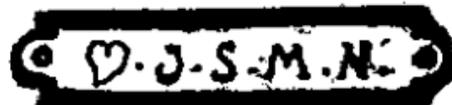
Les Prêtres sont le salut de la France ! Sans la Religion, la société est perdue.

Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au Prêtre. Tout homme qui le repousse, n'a pas l'intelligence de notre siècle, ni de notre patrie.

Loin de nous donc tous nos vieux préjugés ! Loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété de voltairianisme avait flétri le Sacerdoce catholique !

Respectons nos Prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

Tâchons alors de ne pas regarder l'homme, et de ne voir que le Prêtre : en tant que Prêtre, il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint, car il est le continuateur de Jésus-Christ, souverain Prêtre à travers les siècles ; et c'est de lui que le Sauveur a dit : « Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise ».



QUESTIONS BRULANTES

**Les Curés sont des
fainéants,
des gens inutiles
des
propre à rien**

N° 77

N° 77

I

Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles, des propre à rien

Parmi ceux qui le disent, il y en qui le croient, et d'autres qui ne le croient pas. Nous ne parlerons pas de ces derniers ; à quoi bon ? puisqu'ils ne se croient pas eux-mêmes.

Il ne peut être question ici que de ces ouvriers ou de ces paysans, laborieux sans doute, mais peu religieux, qui ne soupçonnent pas qu'il puisse y avoir un autre travail que le travail des mains. Ils voient les prêtres aller et venir ; ils les voient consacrer un temps notable à prier, à lire, à étudier ; ils en concluent que ce sont des fainéants.

A ce compte-là, tout ce qui ne porte point la blouse ou le sabot, tout ce qui ne travaille pas la pierre, le fer, le cuivre, le coton, la soie ou la terre, serait fainéant. Les médecins les plus occupés, les notaires, les magistrats, les professeurs, les employés les plus laborieux, et jusqu'aux officiers, devraient être rangés parmi les fainéants. N'est-ce pas absurde ?

Le travail intellectuel est bien autrement dur que le travail matériel ; il fatigue, il use bien plus vite et bien plus profondément. L'autre jour, j'entendais un docte professeur de sciences raconter que sur six frères qu'ils étaient, tous robustes et solidement taillés, lui seul était devenu maigre

comme un clou et d'une santé débile. Et la cause? Les médecins la lui avaient signalée maintes fois : c'est que seul il avait travaillé de la tête, tandis que les cinq autres, restés ouvriers ou cultivateurs, n'avaient travaillé que des mains.

Or, le prêtre passe sa vie à travailler de la tête. D'abord il lui a fallu pâlir sur les livres, sur le latin, sur le grec, sur les livres de sciences, de philosophie et de théologie, pendant toute sa jeunesse, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cela fait dix, onze, quelquefois douze années d'un rude labeur, presque sans relâche. Cela ne sent guère la fainéantise.

Dans les Séminaires, on se lève à cinq heures du matin, hiver comme été, la vie y est dure et pauvre. On ne s'en doute guère, dans le monde. — Deux jeunes ouvriers, allant au travail de très bonne heure, passaient un matin, à cinq heures, devant le Séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris. On sonnait justement la cloche du lever, et, en un instant, toutes les cellules avaient eu leur lumière allumée. « Tiens, dit l'un d'eux, qu'est-ce que c'est que ça? — C'est le Séminaire, répondit l'autre, une maison de jeunes Curés. — Et ils se lèvent à cette heure-là? Ma foi, je ne l'aurais jamais cru. Qu'est-ce donc qu'on nous chante à l'atelier, que les prêtres sont des fainéants! »

Et ces prétendus fainéants se préparent au sacerdoce en travaillant et en priant depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à neuf heures du soir, n'ayant que deux heures de récréation, ou pour

mieux dire de répit. Aussi sortent-ils de là plus ou moins exténués. Singulière espèce de fainéants, n'est-il pas vrai?

Les voici devenus prêtres : ils continuent à se lever de bonne heure ; ils mènent une vie réglée, sérieuse, remplie par l'accomplissement de leurs multiples devoirs. La prière, la célébration de la messe et des autres offices, les confessions, les catéchismes, les prédications et les études souvent prolongées que nécessite la préparation de ces prédications et de ces catéchismes, la visite des pauvres, parfois celle des riches à qui l'on va recommander les pauvres, sans compter les mille soins matériels que réclament l'église et la sacristie : tel est le travail, l'admirable et presque incessant travail du prêtre, soit à la ville, soit à la campagne.

Il y a des pays où les pauvres prêtres sont tellement écrasés de besogne, que plus d'un finit par y succomber à la fleur de l'âge. Cela se voit plus particulièrement dans les grandes villes, et surtout à Paris où les paroisses sont immenses et les prêtres peu nombreux. Il n'y a pas longtemps mourait un Curé de Paris, connu pour son esprit et sa bonté parfaite, qui était levé régulièrement à quatre heures du matin, jamais couché avant onze heures du soir, toujours au travail, toujours à son affaire, et n'y suffisant pas.

Aujourd'hui même où je vous parle, combien n'y a-t-il pas de ces hommes du bon DIEU, qui, ne calculant jamais avec la peine ni avec la fatigue,

se dépensent du matin au soir, et du soir au matin ! Ce sont souvent des matinées entières, ou des après-midi, passées à confesser ; à certains jours de la semaine, principalement les samedis et les veilles des fêtes, toute la journée y passe, sans compter une partie de la nuit. Et il ne fait pas toujours bon au confessionnal, je vous assure, principalement pendant les grosses chaleurs d'été, et pendant les grands froids d'hiver.

Et les baptêmes ? et les mariages ? et les enterrements ? et le soin des enfants, avec la longue et laborieuse préparation des premières communions ?

« Soit. Mais ce n'est pas partout comme ça. Dans notre pays, où l'on n'est pas dévot, il n'y a guère à confesser ni à prêcher ; et les Curés n'ont pas grand'chose à faire. » Hélas ! ce n'est que trop vrai. Mais est-ce leur faute s'ils ne sont pas aussi occupés qu'ailleurs ? Après tout, ils font ce qu'ils peuvent, et par conséquent ce qu'ils doivent. Or, un homme qui fait ce qu'il doit, ne peut être taxé de fainéant.

Si, dans votre pays, les Curés ne travaillent pas toujours autant qu'ils le pourraient et qu'ils le voudraient, ce n'est pas leur faute, c'est la vôtre. Allez vous confesser, et votre Curé confessera. Confessez-vous souvent, et il confessera souvent et de bon cœur. Allez à l'église : et il vous prêchera. En un mot, soyez chrétien, et vous le trouverez prêtre, de plus en plus prêtre, à mesure que vous serez plus chrétien. Il n'y a pas de Curé qui refuse le travail quand on le lui offre.

C'est un peu fort, de reprocher à un marchand de ne pas vendre, lorsque personne ne vient lui acheter! à un notaire ou à un banquier, de ne pas faire d'affaires, lorsque personne ne se présente dans leur étude! à un officier de ne point conduire bravement ses soldats au feu, lorsque ceux-ci refusent de marcher! C'est là, cependant, ce que vous faites, vis-à-vis de votre Curé.

Et puis, qui vous dit que votre Curé ne se crée pas lui-même des occupations, des occupations sérieuses et conformes à son état, lorsque votre coupable indifférence le laisse chômer? Parce que vous ne le voyez pas confesser ou prêcher, vous dites qu'il ne fait rien. Qu'en savez-vous?

« Mais on voit les curés se promener, aller et venir, se visiter, rire ensemble. Ce n'est pas là du travail. » — Sans doute, puisque c'est du repos. Ces prêtres ont travaillé, voilà pourquoi ils se reposent. Est-ce que vous ne vous reposez pas après avoir travaillé, vous qui criez contre eux?

Le travail de tête, nous le constatons tout à l'heure, nécessite bien plus de repos que le travail manuel; un ouvrier, un cultivateur peut, sans nuire à sa santé, travailler toute la journée, ne s'interrompant que pour les repas. Je défie ceux qui se livrent au travail intellectuel d'en faire autant, du moins plusieurs jours de suite. Ils attraperont une fièvre cérébrale. Si donc les prêtres se promènent, s'ils vont et viennent, comme vous dites, c'est afin de pouvoir reprendre leur travail. Ils rient entre eux : voulez-vous qu'ils pleurent?

Et puis, vous les voyez se promener : car pour se promener et prendre l'air, il faut sortir ; vous ne les voyez point travailler, parce que les prêtres ne travaillent pas dans la rue, ni au milieu des champs. Et là-dessus, vous dites qu'ils ne font que se promener ! Je vous le demande à vous-même, est-ce juste ?

Maintenant qu'il y ait, par-ci par-là, des prêtres, des Curés qui flânent un peu, c'est le tort qu'ils ont, et ils en répondront devant DIEU. C'est comme parmi les ouvriers : par-ci par-là, et même trop souvent, on en voit qui flânent un peu, on en voit qui flânent beaucoup ; ils ont grand tort. Mais direz-vous pour cela que les ouvriers, c'est-à-dire tous les ouvriers, sont des flâneurs ?

Les Curés ne sont donc pas des fainéants ; les Curés ne sont pas des gens inutiles ; les Curés ne sont pas des propres à rien. En répétant ces grossièretés-là, vous vous faites l'écho de ces misérables impies qui n'apprendront qu'en enfer, que prier c'est travailler ; que chanter les louanges de DIEU, c'est travailler. En s'attaquant au prêtre, c'est à DIEU et à sa sainte Religion qu'ils en veulent.

Le prêtre est le grand travailleur de DIEU sur la terre, et son travail est le premier, le plus noble, le plus utile, et, ajoutons-le, le plus pénible de tous.



QUESTIONS BRULANTES

**Les Curés aiment
la bonne chère,
le bon vin
et
les gros dîners**

N° 78

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 78

I

**Les Curés aiment la bonne chère,
le bon vin et les gros dîners**

Ils aiment certainement mieux ce qui est bon que ce qui est mauvais. Où est le mal? Et vous donc?

Vous dites que les Curés aiment la bonne chère. Ici encore, qu'en savez-vous? Est-ce que, par hasard, vous vivez, vous mangez avec eux? Dans ce cas, de quoi vous plaindriez-vous? Et si vous n'en êtes pas, je vous le répète, comment savez-vous ce qui se passe chez eux? Les gens qui disent le plus de ces sottises là sont précisément ceux qui n'ont aucun rapport avec leurs Curés et qui se croiraient déshonorés, vis-à-vis des frères et amis, s'ils pouvaient être soupçonnés de hanter le presbytère.

« Si fait, répondent nos brailards; nous savons ce qui se passe chez les Curés. Ne les voyons-nous pas aller dîner les uns chez les autres, surtout les jours de conférences? On sait qu'ils restent longtemps à table, qu'ils mangent et qu'ils boivent bien. » — Et c'est de là que vous concluez que les prêtres font habituellement bonne chère, qu'ils sont des fricoteurs et des gourmands, qu'ils aiment à gobelotter? Autant vaudrait dire qu'on danse tou-

jours dans votre pays, parce qu'on y danse deux ou trois fois par an; et que, dans telle ou telle famille d'ouvriers ou de cultivateurs, on fait toujours la noce, parce que, quatre ou cinq fois par an, on y fête joyeusement quelques parents et quelques amis.

Il est parfaitement vrai, et c'est tout simple, que les Curés, surtout les Curés de campagne, se visitent volontiers, et parfois dînent les uns chez les autres. Mais, sachez-le bien, ce n'est point là de la gourmandise, c'est de la bonne et fraternelle hospitalité. L'hospitalité a pour ainsi dire disparu de nos mœurs, à mesure que la charité chrétienne s'est refroidie; elle ne se retrouve plus guère que dans le clergé, et il est tout simple qu'elle s'exerce principalement entre confrères.

Les pauvres Curés de campagne, isolés dans leur presbytère, ont, plus que d'autres, besoin de se voir, de se confier mutuellement leurs peines, leurs difficultés, leurs joies; sans ces bonnes visites, si fort calomniées, les paroisses rurales seraient des prisons cellulaires; avec ces visites, nos Curés ont la force de mener la vie dure qu'ils mènent.

Un protestant, nullement hostile aux prêtres catholiques, me disait naguère: « Je ne comprends pas qu'un homme intelligent, comme sont la plupart de vos prêtres, puisse se résoudre à être Curé de campagne. Ces pauvres Curés sont tout seuls; ils n'ont point d'intérieur, puisqu'ils ne sont pas mariés. Où puisent-ils le courage de vivre ainsi? Où ils le puisent? D'abord, et avant tout, dans

l'amour de Jésus-Christ, et dans le dévouement sacerdotal; mais aussi dans ces bonnes et fraternelles relations avec leurs voisins. Encore une fois, où est le mal?

Et, quand un Curé reçoit ainsi un ou deux confrères, n'est-il pas tout naturel qu'il les traite un peu mieux que lui-même quand il est seul? N'en faites-vous pas autant quand vous recevez quelque ami?

Quant à ces « gros dîners », dont on affecte de parler chaque fois qu'il est question de la table des Curés, qui ne sait que ces grandes occasions se représentent une fois à peine tous les ans ou tous les deux ans? C'est, par exemple, le jour de la visite pastorale, où, pour faire honneur à son Évêque, le Curé invite nécessairement les cinq ou six confrères les plus voisins, ainsi que son maire, son adjoint, son président de fabrique, et quelques autres gros bonnets de l'endroit.

C'est encore le jour où la conférence ecclésiastique du canton se tient chez lui, et où il lui faut donner à dîner à ses confrères, toujours plus ou moins nombreux. Mais la visite de l'Évêque se fait tous les trois ou quatre ans, et le tour de la conférence ecclésiastique ne revient à chaque Curé que tous les dix-huit mois ou même tous les deux ans.

Et c'est trop heureux que ces grandes circonstances ne reviennent pas plus souvent; car les pauvres Curés ne pourraient y suffire. Avec la misérable indemnité de neuf cents ou neuf cent

cinquante francs qu'ils ne reçoivent plus de l'État, et avec leur casuel, toujours si restreint, souvent nul, comment pourraient-ils, je vous le demande, donner souvent de « gros dîners », et faire bonne chère le reste du temps? Ils le voudraient, qu'ils ne le pourraient matériellement pas.

Je voyais ces jours-ci un marchand de vins, de Bretagne, qui me parlait précisément de cela. Il me disait : « Je ne sais, en vérité, où l'on prend que les prêtres aiment et achètent les bons vins. Pour moi, qui fournis une bonne partie de la contrée, je n'ai pas de plus mauvaises pratiques que MM. les Curés; ils me prennent toujours ce que j'ai de meilleur marché, et par conséquent de moins bon. S'ils se régalent avec cela, ils ne sont pas difficiles. »

Je le sais, en ces jours de grandes réunions, nos bons Curés mettent, comme on dit, les petits pots dans les grands, et se saignent à blanc pour faire honneur à leurs hôtes. Ils tirent de leur cave trois ou quatre bouteilles de bon vieux vin échappées au déluge et réservées pour la circonstance, à moins qu'elles ne leur soient données à cet effet par quelque bon paroissien. Qui aurait le courage de les en blâmer, sauf peut-être vous?

Maintenant, qu'à ces « gros dîners » on reste un peu longtemps à table, c'est peut-être un tort, vu surtout les mauvaises langues des cabarets voisins; mais, outre qu'il n'y a pas moyen de dîner aussi rondement quand on est douze ou quinze que

quand on est seul, il ne faut pas s'imaginer que tout le temps se passe à boire et à manger : on cause, on parle de mille affaires ; et si les prêtres rient volontiers quand ils sont ensemble, c'est qu'ils sont contents, non de festiner, mais de se trouver les uns avec les autres, et de pouvoir parler à cœur ouvert.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait jamais eu le moindre excès dans ces sortes de réunions : ce serait un miracle. Mais ce qui est incontestable, c'est que les excès sont, Dieu merci ! rares, et très rares ; que ceux qui, de temps en temps, s'y laissent aller, font très mal, et que c'est une abominable calomnie de profiter de ces exceptions pour accuser *tous* les prêtres d'aimer « la bonne chère, le bon vin et les gros dîners ».

C'est le contraire, qui est vrai. Les prêtres font habituellement maigre et très maigre chère. Ils sont sobres, presque tous par habitude, beaucoup par vertu, tous plus ou moins par nécessité. Ils boivent de la piquette, ou du cidre, ou de la petite bière, surtout après ces dîners qu'on leur reproche si injustement. Les pauvres gens, pour peu qu'ils y aient mis un peu d'amour-propre, se trouvent à moitié ruinés pour le reste de la saison. Et vous qui criez tant, vous seriez joliment attrapés si vous deviez vous contenter alors de la maigre pitance de votre Curé.

Ici, comme toujours, c'est le voleur qui poursuit le gendarme : ce sont messieurs les ivrognes, ce sont les piliers de cabaret, qui, au lieu de travailler,

passent leur temps à déblatérer contre la prétendue intempérance des prêtres. Ils mentent. Laissons-les dire.

II

Que les ivrognes, les voleurs et les fripons sont les ennemis-nés des Curés

Assurément, les ennemis des Curés ne sont pas tous des ivrognes, des voleurs et des fripons ; mais, très assurément, tous les ivrognes, tous les voleurs et tous les fripons crient contre les prêtres, et ne les détestent pas moins que les libertins.

C'est tout simple : qu'est-ce que le prêtre, au milieu de la société ? N'est-ce pas l'Envoyé de Dieu, qui a pour mission d'apprendre et de rappeler sans cesse aux autres qu'il y a un Dieu, une éternité, un enfer, un paradis ? Un enfer pour punir tous ceux qui font le mal, un paradis pour récompenser ceux qui font le bien ? Par sa seule vue, comme nous le disions tout à l'heure en parlant des mauvais sujets, le prêtre rappelle aux ivrognes qu'il y a un Dieu qui punit la débauche ; aux voleurs et aux fripons, qu'il n'est pas permis de voler, et que, lors même qu'ils parviendraient à échapper à la justice des hommes, ils ne sauraient échapper à la justice de Dieu.

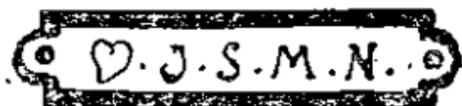
Comment voulez-vous qu'un homme pareil ne fasse pas à tous ces honnêtes gens-là l'effet d'un

cauchemar? Et comme personne n'aime les cauchemars, ils n'aiment pas, ils détestent le prêtre.

Qu'il y a d'épiciers, de marchands, de petits boutiquiers, etc., qui n'ont d'autre motif, pour crier après les prêtres, que cet argument secret, caché au fond de leur caisse :

« J'ai du bien d'autrui; je ne veux pas le rendre; donc, je ne veux pas me confesser; à bas les Curés! »

L'impiété du jeune libertin vient du corps; celle de l'ivrogne, du fond de la bouteille; celle du petit et du gros voleur, du fond de la caisse. Et tout cela se traduit en accusations de toutes couleurs, plus absurdes les unes que les autres, contre les Curés, qui n'en peuvent mais.





QUESTIONS BRULANTES

**Les Curés sont des gens
dangereux
qui fourrent leur nez
dans toutes nos affaires
et qui s'insinuent
dans
les familles**

N° 79

N° 79

I

Les Curés sont des gens dangereux, qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires, et qui s'insinuent dans les familles.

Allons droit au fait; découvrons le pot aux roses. En bon français, toutes ces belles récriminations se traduisent ainsi : « Je n'ose pas me confesser, parce que j'en aurais trop à dire; et cela m'ennuie de voir ma femme se confesser, parce que cela me gêne. Et puis, je n'ai pas besoin de mon Curé pour savoir ce que j'ai à faire. » Une, deux, trois sottises.

Au fond, c'est à la confession, c'est au sacrement de Pénitence que s'en prennent les braves qui auraient trop à dire. A les entendre, c'est la faute du Curé. Pourquoi confesse-t-il? Pourquoi nous poursuit-il partout, avec son confessionnal sur le dos?

Et, en effet, ces gens-là ne peuvent pas voir un prêtre sans penser aussitôt à cette désagréable confession. Pour eux le Curé qui passe, c'est le sacrement de Pénitence qui passe, et qui les regarde comme un créancier regarde son débiteur. C'est un vrai cauchemar.

Mais, mes braves, c'est précisément ce qui prouve le besoin urgent que vous avez de la confession; et il n'y a que le prêtre qui puisse l'entendre. Il doit l'entendre, pour pouvoir vous réconcilier avec le bon Dieu. Confesser, ce n'est pas seulement son droit, c'est son devoir; c'est son affaire. Vous confesser, c'est votre affaire, à vous, parce que c'est

vosre devoir; oui vosre devoir, et par-dessus le marché vosre intérêt; à moins que vous ne préféreriez aller en enfer.

A ce point de vue, « vos affaires », ce sont vos péchés; et si cela ne vous amuse pas que vosre Curé « mette son nez dans vos affaires », c'est-à-dire entende l'aveu de vos péchés, cela ne l'amuse pas non plus, croyez-le bien. Mais il le faut; sans cela, vous êtes perdu.

C'est comme le médecin et le malade. Quand un pauvre homme a un abcès ou un dépôt, ce n'est pas pour s'amuser qu'il a recours au médecin, et ce n'est pas davantage pour s'amuser qu'un médecin lui donne du bistouri, et lui travaille le corps, malgré ses cris. Le prêtre est le médecin des âmes; l'abcès, le dépôt, ce sont les péchés; l'opération, c'est la confession. Qui a jamais dit que les médecins sont « des gens dangereux », parce qu'ils nous tâtent le pouls, nous questionnent, nous font montrer la langue, et ne craignent pas, pour nous guérir, de nous faire mal?

Mais le prêtre ne « fourre pas son nez, comme vous dites si gracieusement, dans toutes vos affaires ». Il ne s'occupe que de ce qui le regarde directement ou du moins indirectement, c'est-à-dire des maladies de vosre conscience, ou de ce qui pourrait ramener ces maladies. Il ne s'occupe pas du reste. A quoi bon?

Il confesse vosre femme, si elle le veut, non certes pour « s'insinuer dans vosre famille », ce dont il n'a nul besoin et nulle envie; mais uniquement pour lui rappeler ses devoirs, pour lui apprendre à vous demeurer fidèle, à être patiente et douce avec vous, à supporter vos défauts, à être une bonne mère de famille, bien dévouée, bien rangée, bien

chrétienne. Voilà ce qu'il dit à votre femme quand elle vient se confesser; voilà ce qu'elle rapporte du confessionnal à la maison. Au lieu de vous plaindre de votre Curé, vous devriez le remercier.

N'ai-je pas connu à Paris un banquier juif qui ne voulait avoir à son service que des domestiques catholiques, et bons catholiques? Aux grandes fêtes, il leur rappelait, au besoin, la confession et la communion, leur donnant toute liberté à cet égard, Pourquoi? était-ce par dévotion, puisqu'il était juif? Quoique juif, il reconnaissait l'influence salutaire de la confession au point de vue de sa caisse. Vous, pourquoi ne la reconnaîtriez-vous pas de même, au point de vue de la paix de votre ménage, et de la bonne conduite de vos enfants?

Non seulement le prêtre, le confesseur n'est pas un danger pour les familles, mais il en est le grand bienfaiteur, au nom du bon Dieu qu'il représente. Combien de ménages désunis n'a-t-il pas rapprochés! Combien de libertins, d'ivrognes et de coureurs qui faisaient la honte et le désespoir de leur femme et de leurs enfants, n'a-t-il pas réussi à transformer en honnêtes gens, en ouvriers laborieux, en bons pères de famille! Combien de fois n'a-t-il pas retenu, sur la pente fatale du désespoir, telle et telle malheureuse femme prête à se jeter à l'eau, ou à s'enfuir du toit conjugal, à cause des mauvais traitements ou de l'inconduite de son mari!

La confession et, par conséquent, le confesseur sont un incomparable bienfait de la Providence, et il faut avoir perdu le sens commun pour ne pas le comprendre.

Il faut également avoir perdu la tête pour s'imaginer que, dans les affaires de la conscience, on n'a

pas besoin de prêtre pour savoir ce que l'on a à faire. En envoyant ses Apôtres, qui furent ses premiers prêtres, pour sauver le monde, le bon Dieu leur a dit : « *Allez, prêchez l'Évangile à toute création. Enseignez tous les peuples, et apprenez-leur à observer mes lois.* » Or, pour tous et pour chacun, les affaires de la conscience consistent à connaître et à observer les lois de Dieu; en d'autres termes, à écouter l'Église, qui nous parle par les prêtres, et qui, par eux, nous dirige et nous soutient dans la voie du salut.

Cette triple sottise, qui court les rues, et qui voudrait nous éloigner de nos prêtres, est donc tout simplement un blasphème contre la confession et, par-dessus le marché, une de ces absurdités qui ne vaudraient pas la peine d'être relevées, s'il n'y avait pas dans notre belle France tant de serins toujours prêts à répéter tous les airs qu'on leur joue.

II

Les Curés sont des hommes d'argent, des gens intéressés qui demandent toujours.

Des hommes d'argent? Dites donc des hommes sans argent; et c'est pour cela qu'ils demandent toujours, non pour eux-mêmes, mais pour l'Église et pour les pauvres. Et c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas intéressés, mais intéressants.

Des hommes d'argent? Est-ce à cause de ces minces redevances qu'on appelle le casuel? Mais rien de plus légitime que ce casuel: il est réglé d'un commun accord entre l'Église et l'État, qui l'accordent à titre de supplément de traitement, de sup-

plément indispensable; le tarif en est réglé d'avance, et le Curé ne peut pas le modifier; d'ailleurs, il se réduit à bien peu de chose, sauf certains frais de luxe, pour les grands mariages et les grands enterrements; mais alors, il est parfaitement loisible de s'en passer.. Et puis, remarquons-le bien, une bonne partie de ce casuel est réservé à la *fabrique*, laquelle est chargée de l'entretien matériel et des réparations de l'église; dans les grandes villes, l'entreprise des pompes funèbres absorbe la plus grande partie de ces dépenses irritantes.

Ajoutons bien vite qu'en beaucoup de paroisses rurales le chiffre du casuel est dérisoire, et qu'enfin *jamais* on n'y oblige les pauvres.

Et c'est pour cela que les prêtres seraient des hommes d'argent? Quelle injustice! « Ils demandent toujours de l'argent », dit-on. Sans doute, puisqu'ils n'en ont pas, et qu'il leur en faut pour soulager les pauvres et pour soutenir les Oeuvres paroissiales. Est-ce avec son misérable traitement qu'un pauvre Curé peut faire efficacement ses charités? Hélas! il a tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Voilà pourquoi il quête, il demande. Donne qui veut, et, chose curieuse! ceux qui ne donnent jamais rien sont toujours les premiers à crier comme si on les écorchait. Au fond, tout cela n'est que de la méchanceté, du parti pris contre le clergé; c'est un manque de foi, et surtout un manque de cœur.

En somme, et malgré des exceptions heureusement bien rares, les Curés sont partout les pères des malheureux, leur principal pour ne pas dire leur unique refuge. Quand un pauvre n'a plus de pain, à quelle porte va-t-il frapper? Instinctivement à celle du prêtre, parce qu'il sait que, là du moins,

il lui sera fait bon accueil. Pauvre lui-même la plupart du temps, le prêtre ne peut pas toujours beaucoup donner; mais peu ou beaucoup, il donne toujours de bon cœur.

Les impies ont beau dire et beau faire, c'est un fait reconnu que la charité est le plus bel apanage du clergé catholique. Que si vous n'êtes pas de cet avis, tant pis pour vous.

III

Les Curés veulent rétablir la dîme

Voilà encore une de ces fameuses rengaines avec lesquelles les sociétés secrètes font voter rouge dans les élections, et dont les meneurs qui en parlent sont les premiers à rire dès que le tour est joué.

Répétons-le pour la centième fois : on appelait autrefois *dîme* (ou dixième), une redevance que les monastères et les seigneurs ecclésiastiques recevaient des fermiers à qui ils louaient leurs propriétés. C'était donc un impôt de dix pour cent, ou, si on l'aime mieux, le prix de la location de la ferme, de la métairie qu'on se chargeait d'exploiter. Sur ces terres-là, on ne payait ni à l'Etat ni à personne aucun autre impôt; et dans les mauvaises années, on payait ce qu'on pouvait, sans jamais craindre les huissiers ni les saisies. Rien n'était doux et paternel comme ce régime, d'autant plus qu'au besoin l'on était assuré de la protection du puissant propriétaire.

Tout cela est changé, et le pauvre monde n'en est pas plus heureux. Au lieu de payer la dîme, c'est-à-dire dix pour cent, à un seigneur bon et mi-

séricordieux par vocation, on paye aujourd'hui vingt, vingt-cinq pour cent, quelquefois même davantage, à un tout-puissant seigneur qui s'appelle « l'Etat », et qui n'entend pas la plaisanterie. Si vous ne payez pas au jour et à l'heure dits, vous êtes saisi, vendu, expulsé, réduit à la misère, avec votre femme et vos enfants. Telle est la loi, tel est le monde moderne.

Il n'en était pas ainsi autrefois, du temps de cette fameuse dîme, qui apparaît si noire aujourd'hui et si horrible; uniquement parce qu'elle avait un caractère religieux.

Quoi qu'il en soit, il est cent fois absurde de prétendre que les Curés songent « à rétablir la dîme ». Ces choses-là sont si bêtes, qu'on ne sait en vérité que répondre. Il n'y a pas un seul Curé de France ou de Navarre à qui une pareille pensée soit jamais entrée dans la tête.

Et puis, quand ils le voudraient, comment le pourraient-ils? Est-ce que ce sont par hasard les Curés qui règlent et qui votent le budget?

Mais à quoi bon insister davantage? Cet épouvantail du rétablissement de la dîme si on ne vote pas rouge, n'est qu'une machine électorale, aussi sottise que coupable. Personne n'y croit, excepté le pauvre peuple des électeurs-cornichons, dont nous parlions tout à l'heure.

Si vous y croyez, vous, mon pauvre ami, je vous plains, vous n'êtes pas fort.

Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Les Curés
sont les ennemis
du Progrès,
de la Liberté
et de
la Société moderne**

N° 80

TOLRA, Libraire - Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 80

I

**Les Curés sont les ennemis du progrès,
de la liberté et de la société moderne.**

Les prêtres sont des gens pacifiques et raisonnables, qui, à l'exemple de Celui dont ils sont les ministres, aiment tout ce qui est bon, et repoussent tout ce qui est mauvais.

Dans ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, la liberté, la société moderne, il y a du bon, et il y a du mauvais; il y a du vrai et du faux. L'Église et les prêtres louent et aiment tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de vrai dans ce progrès, dans cette liberté, dans cette société moderne; et tout ce qu'il y a, et tout ce qu'il peut y avoir là-dedans de faux et de mauvais, de dangereux pour les âmes, d'opposé à la loi de Dieu, ils le blâment, ils le repoussent hautement. Ont-ils tort? N'est-ce pas là une affaire de simple bon sens? N'est-ce pas pour eux un devoir, un devoir rigoureux et sacré?

« Mais on ne s'accorde pas sur ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la société moderne. » — Quels sont ceux qui ne s'accordent pas? Les catholiques ont un moyen bien simple d'y voir clair, et, par conséquent, d'être d'accord : ils ont l'autorité de l'Église, laquelle est précisément chargée d'en-

seigner aux hommes ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, en quelque matière que ce soit. Et comme cette autorité est divine, et, par conséquent, infaillible, en l'écoutant et en suivant ses directions, nous ne pouvons pas nous tromper.

Donc, en cas de contestation, pour discerner la paille du bon grain, recourons à l'Église, laquelle nous parle par le Pape, par nos Évêques, et par nos prêtres. Écoulons ce que nous enseigne notre Curé, au nom de notre Évêque et du Pape; et laissons dire les révolutionnaires de toutes nuances, c'est-à-dire ceux qui, à un degré quelconque, se révoltent contre l'autorité de Dieu.

Ce que l'Église nous enseigne sur le vrai et sur le faux progrès, sur la vraie et sur la fausse liberté, c'est la vérité; et cette vérité, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'aimer et la mettre en pratique.

Les Curés ne sont donc en aucune manière les ennemis de ce qu'il peut y avoir de bien dans notre société et dans nos institutions modernes, pas plus qu'autrefois ils ne l'étaient par rapport aux anciens usages et aux lois d'une société qui n'est plus.

Mais en voilà assez sur un sujet qui touche à la politique, où les journaux et les bavards ont beau jeu à pêcher en eau trouble, et où ils ne mêlent le

nom des Curés que pour soulever contre eux les passions populaires; passions d'autant plus terribles qu'elles sont plus aveugles, et que les ouvriers ainsi ameutés contre le clergé comprennent moins ce dont il est question.

C'est une chose bien coupable que d'abuser ainsi de la crédulité et de l'honnêteté du pauvre peuple, pour le détacher de ses meilleurs amis, qui sont les prêtres.

II

Les prêtres sont des hommes comme les autres.

Oui et non. Oui, en ce sens qu'ils ont, comme les autres, deux pieds, deux bras, deux jambes et une tête, et qu'étant citoyens comme les autres ils ont les mêmes droits, les mêmes privilèges que les autres. Non, en ce sens qu'ils sont les ministres de Dieu; ce que ne sont pas les autres.

En tant qu'il est homme, un père de famille n'est pas autre chose que ce que sont ses enfants : il est homme comme eux, et eux, ils sont hommes comme lui, ni plus ni moins. Mais en tant qu'il est père, il est beaucoup plus que ses enfants, lesquels ne sont pas du tout ce qu'il est. Et ce qu'il est, il l'est de par Dieu, qui est l'auteur de la famille et la source de l'autorité paternelle.

Ainsi en est-il du prêtre. Le même Dieu qui a institué la famille, a institué l'Église et le sacerdoce; il a établi lui-même un sacrement, qui s'appelle le sacrement de l'Ordre, et a voulu que tous ceux qui recevraient ce sacrement participeraient plus ou moins à son autorité sur le monde. Ce sont ces hommes qu'on appelle des prêtres, et, à un degré supérieur, les Évêques, dont le Pape est le chef.

Ces hommes, désormais consacrés à Dieu, ont pour mission, et cette mission leur vient de Dieu même, de le faire connaître aux autres hommes, de leur apprendre à observer ces lois, d'enseigner aux grands et aux petits la véritable Religion, ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter pour être ici-bas de vrais serviteurs de Dieu, et pour jouir éternellement dans le ciel du bonheur de Dieu même.

Ils ont pour mission d'offrir le grand sacrifice de la Religion, qui est la messe, et de présider au culte divin; de pardonner les péchés à ceux qui s'en repentent, et qui les confessent sincèrement; de sauver, de sanctifier leurs frères en toutes circonstances, d'assister à la mort les pauvres mourants, et d'être ainsi comme les pères des chrétiens, leurs sauveurs, leurs consolateurs, et, à la suite de leur divin Maître, des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Est-ce que les autres hommes ont le pouvoir de faire tout cela? Donc les prêtres, qui ont ce pouvoir, ne sont pas « des hommes comme les autres ». Ils sont ce que ne sont pas les autres : les Envoyés de Dieu, les ministres de Jésus-Christ, les pères des âmes.

Écoutez ce que dit du prêtre un de nos célèbres démocrates modernes, mort chrétiennement depuis, mais alors témoin plus qu'impartial.

« Il est, dans chaque paroisse, dit Lamartine, un homme qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; — qu'on appelle comme témoin ou comme conseiller dans tous les actes solennels de la vie; — sans lequel on ne peut ni naître ni mourir; — qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; — qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil; — un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; — que les inconnus même appellent *mon père*; — aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; — un homme qui est le consolateur par état de toutes les peines de l'âme et du corps; — l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; — qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche, pour verser l'aumône secrète; le pauvre, pour la recevoir sans

rougir; — qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes inférieures par sa vie pauvre et souvent par l'humilité de sa naissance, aux classes élevées par l'éducation, la science et la noblesse des sentiments que la Religion inspire et commande; — un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine, et l'empire d'une foi toute faite.

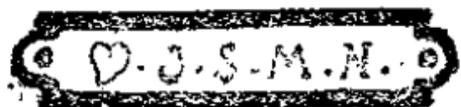
« Cet homme, c'est le *Curé*. »

Oh ! que nous devons donc respecter nos prêtres, leur autorité, leur divin caractère ! Nous leur devons, pour ainsi dire, le religieux respect, et la soumission que nous devons à Jésus-Christ lui-même. Ne leur a-t-il pas dit de sa bouche sacrée, en la personne des Apôtres : « *De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise.* »

Tels sont nos prêtres.

Les impies, les protestants, les francs-maçons, les mauvais sujets qui calomnient et outragent « les Curés », outragent et attaquent Jésus-Christ, qui est en ses prêtres, et qui, par eux, continue à sauver les hommes. Aussi n'est-ce pas seulement une injustice et une grossièreté, comme nous l'avons dit; c'est, de plus, un véritable blasphème.

Ne faisons pas comme ces malheureux-là. Tout au contraire, entourons nos prêtres de toutes sortes d'égards; assistons-les, défendons-les, aimons-les. Un chrétien ne devrait jamais passer devant un prêtre sans le saluer religieusement; ce n'est pas à l'homme, c'est au prêtre, c'est à Jésus-Christ que se rapporte cette marque d'honneur, cet acte de foi.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**Il y a de mauvais
Prêtres !**

**Comment ceux-là
peuvent-ils être
les
Ministres de Dieu ?**



N° 81

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 81



I

Mais il y a de mauvais prêtres! Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de Dieu!

Hélas! oui; il y a eu, il y a, et il y aura toujours par-ci par-là quelques mauvais prêtres. Ce sont les héritiers de Judas.

Dieu merci! il n'y en a pas beaucoup; et au milieu de la masse des bons, des vrais prêtres, ils forment une imperceptible exception.

Quand un prêtre manque à ses devoirs, on le sait bien vite; on le crie sur les toits; toutes les trompettes du département s'en mêlent, et l'on en dit ordinairement dix fois, vingt fois plus qu'il n'y en a. Et pourtant c'est à peine si à de longs et rares intervalles on cite un ou deux de ces malheureux scandales.

C'est précisément là ce qui prouve qu'il y a peu et très peu de mauvais prêtres. Sur une belle étoffe blanche, la moindre tache saute aux yeux: dans les rangs du clergé catholique, si respectable et si pur, un seul prévaricateur offusque, indigne tout le monde. Les Évêques le condamnent et le chas-

sent aussitôt du diocèse ; tout en le plaignant, les confrères indignés le repoussent ; il en est de même de la multitude des fidèles ; et le mépris dont les méchants eux-mêmes poursuivent le coupable, est encore un hommage frappant, bien qu'involontaire, rendu à la vertu de tous les autres.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, en passant, que les bons fidèles ne blâment pas le mauvais prêtre de la même manière que le font les méchants : les bons gémissent encore plus qu'ils ne s'indignent ; les méchants, les mauvais sujets, les journalistes impies, font mine de s'indigner, eux aussi, tandis qu'au fond ils sont enchantés de flâner un scandale. Ce n'est pas l'amour de la vertu outragée qui leur fait crier sus au mauvais prêtre ; encore moins le zèle d'une religion qu'ils n'ont pas : ils voient là une occasion d'accuser tous les prêtres, et d'ameuter contre eux la multitude, en mettant sur le compte de tous ce qui est le fait d'un seul.

Qu'ils me permettent de leur rappeler, ces vertueux indignés, la réponse de Notre-Seigneur aux pharisiens qui lui avaient amené un jour une pauvre femme convaincue d'adultère. Le Fils de Dieu, qui voyait le fond de leurs cœurs, se contenta de leur dire : « *Que celui d'entre vous qui est sans péché* » lui jette la première pierre ». Ils filèrent tous les uns après les autres, sans plus dire un mot.

Si, en face d'un pauvre prêtre tombé dans le mal, on donnait la même règle à nos pharisiens de cabarets et d'ateliers, je crois qu'on n'aurait pas de peine à compter les innocents qui resteraient. Qu'ils se regardent un instant eux-mêmes, et ils s'aperce-

vront peut-être qu'ils en ont fait, qu'ils en font tous les jours dix fois plus que le malheureux qu'ils lapident.

Quand je pense que, parmi les gens les plus ardents à manger du prêtre et à publier sur les toits le moindre scandale ecclésiastique, apparaît aux premiers rangs un journaliste, un journaliste connu, qui entretenait à Paris sept ménages ! Et ceci est absolument sûr ; je le tiens d'un homme grave qui connaissait le vertueux personnage.

Un autre journaliste, également chef d'émeute contre le clergé, nuit et jour à la piste des scandales, se vantait naguère devant un homme de lettres qui me l'a répété, d'avoir, dans presque tous les quartiers de Paris, son pied-à-terre conjugal ; et il poussait le raffinement jusqu'à dicter, tantôt à l'une tantôt à l'autre de ses misérables complices, ses articles anti-cléricaux !

Et tous deux étaient mariés, et pères de famille !
O purs pharisiens du dix-neuvième siècle !

Ceci soit dit non pour excuser le prêtre coupable, même repentant, mais pour constater une fois de plus la criante inconséquence et l'injustice des hommes dont nous parlons ici.

Néanmoins, tant qu'il n'est pas frappé par la sentence de son Évêque, le mauvais prêtre conserve son autorité religieuse, tout indigne qu'il en est. C'est comme un magistrat prévaricateur, qui continue à juger, et à juger légitimement, tant qu'il n'est pas révoqué par l'autorité supérieure. C'est comme un officier, traître à la patrie, qui continue à commander ses soldats jusqu'au jour où il est

privé de son commandement, et puni de sa trahison.

Ce n'est point, en effet, parce qu'il est bon et vertueux, mais parce qu'il est prêtre, parce qu'il est curé, que le prêtre exerce son ministère dans sa paroisse, prêche, confesse, etc.

Et voilà comment il y a malheureusement quelques mauvais prêtres, et comment ils peuvent être les ministres de Dieu, tant qu'ils ne sont pas découverts et frappés d'interdit.

*
*
*

La bêtise et la mauvaise foi combinées des « ennemis des Curés » ont mis en circulation quantité d'autres bourdes, tout aussi fortes que celles dont nous venons de parler ici. Ce sont des niaiseries si sottes, ou des ignorances si inconcevables, ou de si criants mensonges, qu'il n'est pas même nécessaires d'en faire mention. Je vous en laisse le soin, à vous braves et honnêtes gens à qui s'adressent ces quelques mots. Faites-en bonne justice, et ne permettez pas qu'on les soutienne devant vous.

Rappelez-vous qu'en insultant vos prêtres, c'est votre Religion qu'on insulte, votre Religion et votre Dieu. En cela comme en tout, soyez chrétiens; et que Dieu vous bénisse!

II

Que les ennemis des Curés sont la fine fleur des mauvais sujets

Il y a de mauvais sujets qui rougissent en apercevant le prêtre ; ceux-là sont plus faibles que corrompus. Mais il y en a d'autres que la seule vue d'un prêtre irrite et exaspère ; ceux-là sont les mauvais sujets proprements dits, les libertins corrompus, la fine fleur des mauvais sujets.

Oh ! quels ennemis les prêtres ont là ! C'est la concupiscence de la chair qui grince des dents en apercevant son plus terrible adversaire, semblable au chien qui entre en fureur dès qu'on fait mine de lui arracher sa proie.

Il y a quelques années, un brave curé d'Alsace faillit être assassiné par un libertin de profession, aux embûches duquel il était parvenu à arracher une pauvre victime. — Et ce fait s'est renouvelé maintes fois.

J'en sais un autre qui, pour avoir empêché quelques jeunes filles de remettre les pieds dans un mauvais bal public, exaspéra si bien les mauvais sujets du pays, qu'ils osèrent tenir sur son compte les propos les plus infâmes, assurant avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles des choses plus que déshonorantes, et poussant la vengeance jusqu'à souiller *bravement* pendant la nuit la porte et les murs du presbytère. Plus d'un crut à leurs

calomnies, et, pour en effacer la trace, il fallut au pauvre Curé des années de courage et de dévouement.

Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques.

En voulez-vous une preuve? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre : il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Lazzis contre la Religion, blasphèmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi? parce qu'ils ont vu un prêtre.

Pour eux, le prêtre, c'est comme le sixième commandement de Dieu qui passe, et qui leur crie :

— *Luxurieux point ne seras.*

Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la seule vue le leur rappelle malgré eux.

Les blasphèmes des jeunes gens contre les prêtres et en général contre la Religion, viennent dix-neuf fois sur vingt de cette source peu avouable. Ce sont les passions honteuses qui leur montent à la tête, et qui les font déblatérer contre celui qu'ils vénéraient et qu'ils aimaient jadis, — lorsqu'ils étaient purs.



QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

Les Francs-Maçons

Comment

devient-on

Franc-Maçon ?



N° 82

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 82

I

Du nom de Franc-Maçon

En général, les noms expriment les choses. Ici, c'est tout l'opposé : les Francs-Maçons ne sont ni francs ni maçons. Qu'ils ne soient pas *maçons*, il est inutile de le démontrer. Qu'ils ne soient pas *francs*, cela n'est pas moins clair, puisque leur Société repose sur des secrets, sur des initiations mystérieuses qu'ils ne doivent révéler à personne, sous peine de mort.

Vis-à-vis des *profanes*, les Francs-Maçons se donnent l'air d'être tout bonnement « une Société bachique et philanthropique, mangeante, buvante, chantante et bienfaisante » ; nous allons voir s'il n'y a rien là-dessous. Ils ne sont pas plus innocents qu'ils ne sont maçons.

Si par *Franc-Maçon* il faut entendre *libre-Maçon*, le voile de l'association se soulève déjà quelque peu : *libre* de quelle liberté ? *Libre* vis-à-vis de qui ? *Libre* de quoi faire ? Nous le verrons bientôt, et ce sont de terribles mystères.

Ce nom bizarre de *Franc-Maçon* leur vient, paraît-il, d'Ecosse. Après que le pape Clément V et le roi de France Philippe le Bel eurent très justement aboli, au commencement du xiv^e siècle, l'ordre des Templiers (1), plusieurs de ces infâmes se sau-

(1) Les chevaliers du Temple avaient été institués pour défendre la foi dans la Terre-Sainte. Ils se répandirent bientôt dans toute l'Europe. Ils acquirent, par leurs richesses, une immense influence. Un de leurs premiers Grands-Maîtres se laissa séduire par les Turcs, et introduisit dans l'Ordre, avec des mœurs contre nature, des pratiques sacrilèges qui restèrent trop longtemps dans un profond secret. Philippe le Bel découvrit ces horribles mystères, et pressa vivement le Pape Clément V de punir les Templiers et de supprimer leur

vèrent en Écosse, et là, ils se constituèrent en société secrète, vouant une haine implacable, une éternelle vengeance à la Papauté et à la royauté. Pour mieux déguiser leurs complots, ils s'affilièrent à des corporations de maçons, en prirent les insignes et l'argot, et se répandirent plus tard sur toute l'Europe, à la faveur du protestantisme. Leur organisation définitive paraît dater des premières années du XVIII^e siècle (1).

Pour jeter de la poudre aux yeux du vulgaire, ils prétendirent remonter jusqu'au temple de Salomon, jusqu'à la tour de Babel, jusqu'au déluge, voire même jusqu'au paradis terrestre, et bon nombre de leurs adeptes furent assez naïfs pour croire à ces niaiseries.

Qu'est ce donc que la Franc-Maçonnerie? Comment devient-on Franc-Maçon? Que se passe-t-il dans les Loges? Derrière les Loges y a-t-il des arrière-Loges, et qu'y fait-on? La Franc-Maçonnerie est-elle une institution louable, morale, religieuse, ou du moins bienfaisante? N'est-elle pas essentiellement antichrétienne, anticatholique? Est-elle puissante et agissante? Que veut-elle? Est-il permis de s'enrôler sous sa bannière mystérieuse?... Nous allons répondre brièvement à ces graves questions (2). Mais, auparavant, établissons une distinction importante.

Ordre. Le but principal de Philippe le Bel était la confiscation de leurs biens à son profit; celui du Pape fut l'intérêt de la loi, de la justice et des mœurs. Ce point historique est aujourd'hui un fait avéré.

(1) Je ne veux pas dire pour cela que les Francs-Maçons aient hérité des horribles mœurs des Templiers; ce que je constate seulement, c'est la relation de famille qui semble exister entre les uns et les autres.

(2) Une grande partie de nos renseignements ont été puisés dans l'intéressant ouvrage de M. Alex. de Saint-Albin, intitulé: *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*. Nous y renvoyons les lecteurs qui voudraient étudier plus à fond cette importante matière.

II

Qu'il y a Franc-Maçon et Franc-Maçon

Il y a la Franc-Maçonnerie qui se voit plus ou moins, et la Franc-Maçonnerie qui ne se voit pas du tout, et les deux n'en font qu'une : « La Maçonnerie est une, son point de départ est un », disait naguère un certain *Frère Ragon*, l'un des organes les plus accrédités de la secte (1).

A la première appartient l'immense majorité des Francs-Maçons. Sur les huit millions d'adeptes, « il n'y a guère que cinq cent mille membres actifs ». C'est l'aveu formel échappé au journal *Le Monde maçonnique*, en son numéro d'août 1866.

Ces cinq cent mille sont les Maçons en activité de service, les Maçons d'élite; mais ce ne sont pas encore les Maçons des arrière-Loges, les Maçons scélérats, qui savent ce qu'ils font, qui veulent délibérément détruire le christianisme, l'Église et la société, et qui, sous différents noms, composent ce qu'on appelle les sociétés secrètes. Ceux-là sont les chefs de la Révolution, qui veut, comme chacun sait, bouleverser le monde et substituer par toute la terre « les droits de l'homme aux droits et au règne de Dieu ».

Les huit millions d'hommes initiés à la Maçonnerie extérieure sont presque tous des menés, qui, la plupart du temps, ne savent où on les conduit. On se sert d'eux comme d'un dépôt où l'on choisit des recrues, comme de bonnes vaches à lait qu'on

(1) Il a fait un livre qui a été, par l'ordre de la Loge chapitrale, Orient de Nancy, l'objet « d'une réimpression officielle, dite *édition sacrée*, à l'usage des Loges et des Maçons seulement ». Ce Fr. Ragon est un ancien Vénérable. Le Grand-Orient, en approuvant ses écrits, a proclamé qu'ils contiennent la pure doctrine maçonnique. Nous le citerons souvent dans cet opuscule, comme une source authentique que l'ennemi ne peut désavouer.

peut traire à volonté, comme de trompettes qui chantent partout les louanges de la Maçonnerie, développent son influence, lui attirent des sympathies... et de l'argent.

Derrière cette multitude qui boit, qui chante et qui parle de morale, les vrais maçons cachent merveilleusement toutes leurs trames.

Parmi les Francs-Maçons du dehors, il peut y avoir et il y a sans doute des gens honnêtes selon le monde, des cœurs généreux et dévoués qui seraient chrétiens s'ils connaissaient la Religion, mais que l'ignorance égare dans de fausses voies. Ils se laissent prendre à des apparences de fraternité et de bienfaisance, et s'indignent de bonne foi quand l'Église dénonce et flétrit l'Ordre maçonnique.

Mais ce qui domine parmi les Maçons, ce sont les gros et les petits bourgeois sans religion; les Prudhomme, bonnes dupes qu'on mène par le bout du nez, et que flairent si bien tous les chefs de secte; ces gens-là sont tout ébahis quand ils viennent à décourir la profondeur de l'abîme qu'ils ont creusé de leurs propres mains.

Ce sont encore les ambitieux, les avocats sans cause et sans conscience, les esprits faux, les révolutionnaires, les idéologues qui courent après l'inconnu, les philanthropes à la mode du jour; enfin, et surtout, les hommes de plaisir, qui ne demandent pas mieux que de moraliser soi-disant et de sauver le genre humain, en mangeant, en buvant et en chantant. Les militaires abondent dans la Franc-Maçonnerie, et aussi les juifs et les cabaretiers : à Paris seulement, près de deux mille cabaretiers fréquentent *pieusement* les Loges.

Tout en accordant qu'il y a çà et là des gens de bien égarés dans les rangs de la Franc-Maçonnerie, nous serons obligés d'avouer, quand nous aurons pénétré dans leurs mystères, que s'il y en a, il n'y en a guère.

III

Quel est le secret du recrutement habituel de la Franc-Maçonnerie

On peut bien dire que c'est le secret du démon. Écoutez plutôt et jugez.

« L'essentiel, écrivait un des chefs occultes, surnommé « Petit-Tigre », l'essentiel est d'isoler l'homme de sa famille, et de lui en faire perdre les mœurs. Il est assez disposé, par la pente de son caractère, à fuir les soins du ménage, à courir après de faciles plaisirs et des joies défendues. Il aime les longues causeries du café, l'oisiveté des spectacles. Entraînez-le, soutirez-le, donnez-lui une importance quelconque, apprenez-lui discrètement à s'ennuyer de ses travaux journaliers, et, par ce manège, après l'avoir séparé de sa femme et de ses enfants, après lui avoir montré combien sont pénibles tous les devoirs, vous lui inculquez le désir d'une autre existence. L'homme est né rebelle ; attisez ce désir de rébellion jusqu'à l'incendie, mais que l'incendie n'éclate pas. C'est une préparation à la grande œuvre que vous devez commencer.

« Quand vous aurez insinué dans quelques âmes le dégoût de la famille et de la religion (l'un va presque toujours à la suite de l'autre), laissez tomber certains mots qui provoqueront le désir d'être affilié à la Loge la plus voisine. Cette vanité du citadin ou du bourgeois de s'inféoder à la Franc-Maçonnerie a quelque chose de si banal et de si universel, que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. Je m'étonne de ne pas voir le monde entier frapper à la porte de tous les Vénérables, et demander à ces messieurs l'honneur d'être l'un des ouvriers choisis pour la reconstruction du temple de Salomon. Le prestige de l'inconnu exerce sur les hommes une telle puis-

sance, que l'on se prépare avec tremblement aux fantasmagoriques épreuves de l'initiation et du banquet fraternel.

« Se trouver membre d'une Loge, se sentir, en dehors de sa femme et de ses enfants, appelé à garder un secret qu'on ne vous confie jamais, est pour certaines natures une volupté et une ambition (1). »

Qu'en dites-vous? Quelle scélératesse!

Un autre Maçon, le F.: (2) Clavel, expose, bien qu'avec moins de cynisme, le même honnête système de recrutement. Voici ses propres paroles; il faut bénir Dieu de ce que ces impies nous livrent ainsi parfois le secret de leur conspiration: « La Franc-Maçonnerie, dit-on à ceux que l'on veut enrôler, est une institution philanthropique progressive, dont les membres vivent en frères sous le niveau d'une douce égalité... Le Franc-Maçon est citoyen de l'univers: il n'existe aucun lieu où il ne rencontre des frères empressés à le bien accueillir, sans qu'il ait besoin de leur être recommandé autrement que par son titre, de se faire connaître d'eux autrement que par les signes et les mots mystérieux adoptés par la grande famille des initiés.

« Pour déterminer les curieux, on ajoute que la Société conserve religieusement un secret, qui n'est et ne peut être le partage que des seuls Francs-Maçons.

« Pour décider les hommes de plaisir, on fait valoir les fréquents banquets, où la bonne chère et les vins généreux excitent à la joie, et resserrent les liens d'une fraternelle intimité.

(1) Lettre à la Vente piémontaise, 18 janvier 1822.

(2) Ces trois points forment le triangle mystérieux, symbole du niveau égalitaire que la Franc-Maçonnerie entend promener sur toutes les régions du globe pour en faire disparaître toute religion et toute autorité qui n'émanent pas d'elle.

« Quant aux artisans et aux marchands, on leur dit que la Franc-Maçonnerie leur sera fructueuse, en étendant le cercle de leurs relations et de leurs pratiques. — Ainsi l'on a des arguments pour tous les penchants, pour toutes les vocations, pour toutes les intelligences, pour toutes les classes (1). »

Lecteur honnête, encore une fois qu'en dites-vous ?

Pour compléter le tableau, nous pourrions ajouter : Quant aux chrétiens, pour ne pas les effaroucher, on les berne de belles paroles ; on leur dit que la Franc-Maçonnerie n'exclut aucune religion ; qu'il y a même des prêtres qui en font partie, etc. — Une bonne femme, mère de famille, n'est-elle pas venue un jour consulter un saint prêtre de mes amis, et lui demander très sérieusement s'il était vrai « que les PP. Dominicains fussent à la tête des Francs-Maçons, en France ? On tourmente mon mari pour qu'il se fasse recevoir, ajouta-t-elle, et comme je m'y oppose de tout mon pouvoir, on est venu me dire que les PP. Dominicains étaient de cette Société-là, et qu'ils la dirigeaient. Est-ce bien vrai ? »

Tels sont les honnêtes secrets du recrutement de la Franc-Maçonnerie.

(1) *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 1 et 2.





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**La
Religion
de
l'honnête
homme**



N° 83

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, RUE D'ASSAS, ET RUE DE VAUGIRARD, 76, PARIS

N° 83

I

La Religion de l'honnête homme

Il y a, de par le monde, une sorte petite chanson, composée, je crois, pour se moquer des Saints-Simoniens et des Fourieristes-Communistes, qui commence de la sorte :

Faites-vous Saint-Simonienne;
C'est la loi du vrai bonheur!
C'te religion-là, c'est la mienne,
J'donne dedans de tout mon cœur!

Il en est de même de la religion de l'honnête homme, si répandue en notre pauvre France. Il y a une foule de braves gens qui donnent dedans de tout leur cœur. Il n'est donc pas hors de propos de leur faire apercevoir leur méprise, et de leur ouvrir un peu les yeux sur leur religion.

Et d'abord, mon cher honnête homme, qu'est-ce que c'est que votre religion? en quoi consiste-t-elle? qu'ordonne-t-elle? que défend-elle?

Premier embarras de mon honnête homme. Car s'il me répond que sa religion consiste « à bien remplir tous ses devoirs, à faire le bien et à éviter le mal », voici que, de tous côtés, on va lui tomber sur le dos, et lui susciter de mauvaises affaires.

Ce sera d'abord ce jeune homme aux mœurs déréglées, qui déshonore les familles, qui désole sa pieuse mère, qui fait rougir la vieillesse de son père... « Quoi! monsieur l'honnête homme, « s'écriera-t-il, je ne suis donc pas un honnête

« homme ? Qu'importent, je vous prie, à l'honneur,
« quelques folies de jeunesse ? N'avez-vous point eu
« les vôtres ? J'ai certes la prétention d'être aussi
« *honnête homme* que vous. Et si vous n'en conve-
« nez pas, vite, dégainons ; battons-nous ; un de
« nous deux restera sur le pavé. Il faut venger mon
« honneur. »

Puis viendra, non plus avec son épée, mais avec ses énormes poings fermés, cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que quand il est à ses pièces. Cet autre qui fête si régulièrement et si dévotement la *Saint-Lundi*, qu'il revient toujours à la maison en plein état d'ivresse, ayant dépensé au cabaret le gain de sa semaine ; sa femme réclame, il la rosse ; ses enfants ont peur, il les assomme ; et chaque semaine, c'est à recommencer ; puis ce troisième, qui scandalise et indigné tous ses voisins par ses blasphèmes, par ses féroces propos, par sa brutalité : « Tu dis que nous ne sommes pas des honnêtes gens ? crient-ils à mon honnête homme. Répète-le, si tu l'oses ! et numérote tes os, que nous te démolissions en trois temps !!! » (*Style parisien.*)

Puis encore viendra, avec une colère non moins dangereuse, ce gros et robuste patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers, à ses pauvres apprentis, le repos nécessaire du dimanche. « Qui ose dire ici que je ne suis pas un honnête homme ? s'écriera-t-il avec la voix haute du maître. Je n'ai jamais rien volé à personne ; je fais face à mes affaires ; je vends de la bonne marchandise ; ma maison est connue et estimée

« partout!... De quoi se plaint-on? de quoi m'accuse-t-on?... »

Que répondre à ces terribles gens-là, mon cher honnête homme? — Et cependant, si vous les admettez parmi les *fidèles* de votre religion, vous voici donc forcé d'avouer qu'un libertin, qu'un duelliste, qu'un homme colère, ivrogne, débauché, dur, injuste, etc., peut être et est un *honnête homme*, et que nul ne peut lui refuser ce glorieux titre s'il n'a point volé d'argent, ou assassiné!

Quoi! et c'est là votre religion? Une religion qui permet tout, hormis le vol et l'assassinat! — Mais vous n'y pensez pas, c'est une infamie, et non point une religion!

Qu'est-ce donc, je vous le redemande, qu'est-ce donc que la *religion de l'honnête homme*?

Tenez, mon pauvre ami, vous êtes embarrassé, avouez-le. Je vais vous venir en aide; car, voyez-vous bien, je ne vous parle pas ainsi pour vous confondre, mais pour vous éclairer, pour vous montrer où est la vérité, où est le bien.

Par cela seul qu'on vit en dehors de la religion chrétienne, on n'est pas pour cela un scélérat ni un mauvais homme. Bien souvent, il y plus d'ignorance que de méchanceté dans cette absence de religion. Bien souvent, les parents sont plus coupables que les enfants eux-mêmes.

Je vous dirai donc que c'est fort bien d'être un honnête homme, et que je ne doute point que vous ne le soyez; c'est fort bien d'être un bon citoyen, prêt à concourir avec courage à maintenir l'ordre et la tranquillité publique; un bon père de

famille, un bon mari, un bon fils, un bon voisin, un bon camarade ; il faut être tout cela, et ceux qui ne le sont pas ont tort. Mais je vous dirai, avec non moins de vérité, que *cela ne suffit pas*, que ces devoirs ne sont pas la religion, quoiqu'ils soient commandés par la religion ; et que non seulement *il faut* être honnête homme, mais qu'en outre *il faut* être chrétien.

Et pourquoi ? Parce qu'il y a un DIEU vivant, qui est votre Créateur et votre Père, et que ce DIEU tout-puissant ne vous a point jeté au hasard sur la terre, mais vous a créé pour le connaître, le servir et l'aimer, et mériter par là de le posséder lui-même, et d'être heureux avec lui dans la vie éternelle à venir. Parce que, après ce monde qui passe, il y un autre qui demeure, et que DIEU y récompensera ceux qui lui auront été fidèles, et y punira par l'éternel enfer ceux qui auront négligé de le servir et de l'aimer.

Parce que JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, est venu au milieu de nous pour nous apprendre comment il faut vivre pour arriver à cette éternité bienheureuse, et que, déterminant d'une manière nette et précise la règle de nos obligations, il nous a déclaré que quiconque ne suivrait point sa parole serait rejeté de son Père céleste.

Parce que, enfin, ce divin Maître a envoyé aux hommes les Pasteurs de son Église, le Pape, successeur de saint Pierre, et les Évêques catholiques, successeurs des Apôtres, et qu'il nous a déclaré, en les envoyant comme Docteurs et Pasteurs des peuples, qu'il les assisterait sans cesse de son Esprit

dans l'enseignement et l'administration de la seule religion véritable ; que les écouter, c'était l'écouter lui-même, Jésus, le Fils de Dieu, et que leur désobéir c'était lui désobéir à lui-même!... Et ainsi, pour être dans la religion du seul vrai Dieu, pour accomplir notre destinée en ce monde, pour être dans l'ordre, dans la vérité et dans le bien, il faut absolument croire et pratiquer la religion chrétienne, telle que l'enseignent au monde le Pape et les Évêques de l'Église catholique.

Voilà pourquoi, honnête homme mon cher ami, il ne suffit pas d'être honnête homme, quoiqu'il faille très fort être honnête homme.

Voilà pourquoi la *religion de l'honnête homme* est un vain mot et un *non-sens*, qui n'a été inventé par des hommes qui ne vous valaient pas, que pour pallier aux yeux du monde, et à leurs propres yeux peut-être, des désordres, des vices, des faiblesses, dont la pratique de la religion catholique est le seul remède.

II

Le Respect humain

« Je n'ose pas remplir mes devoirs religieux, je le voudrais bien, mais je ne l'ose pas. » — Vous n'osez pas sauver votre âme, et vous osez vous damner; vous n'osez pas aller au ciel, et vous osez aller en enfer? Voilà un singulier courage, et une volonté bien raisonnée! Homme faible et de peu

de foi ! que vous avez peu de cœur, et combien vous devez rougir de vous-même ! Ne doit-on pas en effet rougir de tout ce qui est déshonorant, et qu'y a-t-il, je vous le demande à vous-même, de plus déshonorant que la lâcheté ?

La lâcheté du respect humain en matière de religion, est la pire de toutes les lâchetés. C'est le renoncement volontaire à ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans l'homme : la conscience. C'est l'abandon du premier de nos droits, et du plus important de tous nos devoirs : celui d'être bon, d'être chrétien, d'accomplir en ce monde notre destinée, et de sauver notre âme pour l'Éternité ! En pareille matière, la lâcheté est plus qu'une faiblesse, elle est une folie et un crime.

Vous n'osez pas faire vos prières, éviter les mauvaises compagnies et les mauvais lieux, aller à l'église fréquenter le prêtre, servir DIEU ? Et qu'y a-t-il, je vous prie, pour un honnête homme, de plus honorable que tout cela ? La prière, le service du Seigneur, l'observation de sa foi, n'est-ce pas là ce qui nous distingue des êtres sans raison ? L'animal dépourvu de raison n'a point de destinées éternelles, et est dans l'ordre quand il ne s'occupe en ce monde que de ses intérêts du moment. Mais vous, vous êtes sur la terre pour aller au ciel ; vous n'êtes dans le temps que pour l'éternité. Le ciel, l'éternité, voilà votre grande affaire, l'affaire qui doit dominer toutes les autres, et sans laquelle tout est perdu pour vous. Or, en n'osant pas servir le bon DIEU durant votre vie, vous renoncez

par là même à l'éternité et au ciel; vous sacrifiez DIEU, votre salut, votre âme, votre bonheur en même temps que votre devoir et votre conscience, à une misérable peur, indigne mille fois d'un chrétien et d'un honnête homme!

« On se moquera de moi », dites-vous? Eh bien, le grand malheur! En mourrez-vous? Moquez-vous de ces absurdes moqueries! Si l'on se moquait de vous parce que vous déjeunez et dînez tous les jours, parce que vous vous chauffez quand vous avez froid, parce que vous vous lavez quand vous êtes sale, parce que vous marchez sur vos deux jambes et non pas à quatre pattes, parce que vous aimez votre mère, parce que vous n'êtes pas un fripon, etc., changeriez-vous, dites-moi, de manière d'agir, pour plaire aux gens ridicules qui vous désapprouveraient? Vous hausseriez les épaules, sans vous donner seulement la peine de leur répondre. Eh bien, il y a quelque chose de plus raisonnable encore, de meilleur, de plus légitime, de plus nécessaire : c'est l'obéissance à DIEU, votre Créateur, c'est la pratique de sa religion, c'est l'observation de ses commandements. Ne pas oser être chrétien, c'est ne pas oser être raisonnable; c'est ne pas oser être bon, consciencieux et homme d'honneur.

Allez donc vous confesser, allez à la Sainte Table, poltron que vous êtes! Et craignez DIEU plus que les hommes!



Mgr DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Le
Prêtre catholique
et
les Ministres
protestants

N° 84

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 84

I

Le Prêtre catholique et les Ministres protestants

On se fait ordinairement, du moins en France, l'idée la plus fautive des pasteurs protestants. On les regarde comme des espèces de prêtres, revêtus d'un caractère spécial et sacré qui les distingue des autres protestants et leur donne sur ceux-ci de l'autorité en matière de religion. Grâce à ce préjugé, connu et exploité par les ministres, on oppose le protestantisme avec ses pasteurs, à l'Eglise avec ses prêtres. Or, cette idée pêche par la base, et il est bon d'y porter la lumière.

Qu'est-ce en effet qu'un prêtre ?

Un prêtre est un homme consacré exclusivement à Dieu par le sacrement de l'Ordre qu'il reçoit par l'imposition des mains de l'Évêque, et qui lui donne au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un caractère inviolable et saint, le pouvoir et le devoir d'enseigner aux hommes la religion, de célébrer le Sacrifice eucharistique, de remettre les péchés et de sanctifier ainsi le pauvre fidèle. Par le sacrement de l'Ordre le prêtre reçoit une participation à la puissance de Jésus-Christ sur les âmes. Il est fait prêtre pour toujours et il reste prêtre, lors même qu'il voudrait ne plus l'être, de telle sorte que son pouvoir et la sainteté de son ministère sont abso-

lument indépendants de ses qualités personnelles.

Voyons maintenant ce que c'est qu'un ministre protestant.

Définition difficile, car le ministre protestant, aussi bien que le protestantisme, est un vrai Protée qui échappe toujours à qui croit le tenir; ce qui est vrai de lui à Paris n'est plus vrai à Londres; si vous le définissez nettement à Londres, votre définition ne faut plus rien à Berlin, et ainsi de suite.

Cependant, au milieu de cette variété prodigieuse d'espèces, demeure le genre qui, vu dans son ensemble, a été défini de la sorte par le comte de Maistre: « Un pasteur protestant est un monsieur habillé de noir, qui débite en chaire, le dimanche, des propos honnêtes ».

Pour moi, je dirai avec plus de sévérité: Un ministre hérétique est un homme qui se donne la coupable mission d'attaquer, au nom de l'Évangile, l'Église de Jésus-Christ, et de répandre ou d'entretenir l'erreur au milieu des hommes.

Je dis qu'il se donne cette mission, car Dieu ne la lui donne pas. Dieu a envoyé aux hommes les pasteurs de son Église et il est avec eux jusqu'à la fin des siècles; voilà la mission divine, la seule vraie mission pastorale et évangélique. Les impositions de mains, les nominations de consistoires, les traitements du gouvernement, ne peuvent conférer un caractère religieux, ne peuvent donner une mission divine; rien ne remplace le Saint-Esprit non plus que le sacrement de l'Ordre.

Je dis, en outre, que le ministre hérétique est coupable et très coupable; car il attaque l'œuvre de

Jésus-Christ, il attaque la vraie foi, et il tombe sous l'anathème prononcé par saint Paul contre tout homme qui prêche une doctrine opposée à celle de l'Eglise. Qu'il le veuille ou non, qu'il soit ou non de bonne foi, le ministre protestant fait l'œuvre du démon, en enlevant aux chrétiens la foi qui est le fondement du salut.

Les vertus que peuvent avoir les pasteurs hérétiques ne changent rien à la question; c'est leur ministère qui est pervers, et non leur personne. S'ils ont des qualités et des talents, accordons-leur une estime personnelle, soit; mais leur œuvre anticatholique n'en reste pas moins une détestable impiété digne de la répulsion de toute âme chrétienne. Les esprits superficiels confondent ordinairement ces deux choses; la forme leur fait oublier le fond; l'homme leur fait oublier l'hérétique.

Savez-vous ce qui fait en réalité la force des pasteurs protestants? Ce ne sont ni leurs paroles, ni leurs doctrines, ni leurs vertus, c'est cet instinct catholique profondément vrai, que les protestants ont conservé malgré eux, d'une autorité visible, vivante, enseignante, en matière de religion. Ici comme toujours, le protestant vit de ce qu'il prend au catholicisme. Ce qui est déplorable, c'est de voir de pauvres âmes, souvent bonnes et honnêtes, livrées à la direction d'hommes sans croyances fixes, changeant à tout vent de doctrine, et qui très souvent ne croient plus même en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est faire injure au sacerdoce catholique que de lui assimiler les pasteurs des sectes protestantes;

de même que le protestantisme n'est pas une religion quoi qu'on en dise, de même ses ministres n'ont pas l'autorité des *prêtres*, quoiqu'ils fassent tout ce qu'ils peuvent pour en avoir l'air (1).

II

En quel sens le Prêtre est médiateur entre Dieu et les hommes

Fort souvent les ministres protestants, à la suite de Rousseau et de Voltaire, reprochent aux prêtres catholiques de se placer entre Dieu et l'homme et d'intercepter les communications du Créateur avec sa créature. Ce reproche serait fondé si les prêtres se plaçaient là sans mission aucune, comme le font effectivement MM. les pasteurs. Les prêtres n'usurpent pas, mais ils exercent un droit et un devoir, en obéissant à Celui qui les a envoyés pour prêcher la religion véritable, pour combattre les erreurs, pour sauver et sanctifier les âmes, pour absoudre les pécheurs, pour dispenser aux fidèles les mystères de Dieu.

(1) Je crois inutile d'établir ici la comparaison entre nos missionnaires et ce que l'on appelle les missionnaires protestants. Tout le monde connaît la nullité religieuse de ces prétendues missions, qui se préoccupent beaucoup plus du commerce anglais, du coton et de l'opium, que de la gloire de Dieu. Leur principal résultat, au point de vue de la foi, est de contrarier le zèle de nos apôtres-martyrs.

Les prêtres, ministres de l'Église, n'interceptent pas plus les communications de Jésus-Christ avec les âmes, que l'humanité adorable du Sauveur n'interceptait, aux jours de l'Incarnation, les communications de la Divinité avec le monde. Tout au contraire, par son humanité Dieu parlait aux hommes, les enseignait, les bénissait, et cette humanité était le moyen divinement institué pour établir la religion, c'est-à-dire le lien qui unit l'homme à Dieu.

Or, le mystère de l'Église étant sur la terre la continuation et l'extension du mystère de l'Incarnation, il n'est pas étonnant que Jésus-Christ, remonté aux cieux et invisible en sa gloire, se serve encore de l'humanité pour accomplir son œuvre.

C'est par ses prêtres qu'il exerce sa puissance ; il est tout dans ses prêtres, qui ne sont rien que par lui. C'est par le Pape qu'il gouverne et enseigne infailliblement son Église, c'est par les Evêques et par les prêtres qu'il est le Pasteur des âmes ; et quand les protestants accusent l'Église d'usurper les droits de Dieu, ils montrent une complète inintelligence du mystère du salut.

III

De la science et des controverses des Ministres protestants

Les ministres protestants semblent au premier abord assez instruits en religion ; mais une épreuve

un peu suivie dévoile le peu de solidité de ce savoir : c'est presque toujours un savoir vraiment protestant, c'est-à-dire négatif ; c'est une érudition belliqueuse et uniquement belliqueuse, qui a pour objet non pas l'amour sanctifiant de la vérité, mais la haine fort peu sanctifiante de tout ce qui est catholique.

Dans les disputes et controverses, on les voit arriver avec un luxe incroyable de livres, de citations, de textes, de faits, de dates ; et la plupart des auditeurs, éblouis par ce feu d'artifice, sont tentés de prendre ces messieurs pour de vrais savants.

Il n'en est rien. Quelques-uns, je le sais, font exception et sont des hommes vraiment distingués et travailleurs. Tels sont en particulier certains Allemands et plusieurs membres de ce que l'on appelle en Angleterre *la haute Eglise*, que leurs études rapprochent chaque jour davantage de la foi catholique. Tout en rendant hommage aux hommes doctes et amis de la vérité, il faut reconnaître qu'ils sont en petit nombre, principalement dans les rangs des ministres protestants de France. L'érudition de ces derniers se compose, en général, d'un certain nombre de passage des Pères, altérés ou bien détournés de leur vrai sens ; de faits plus ou moins authentiques et qui paraissent contredire quelques dogmes ou quelques pratiques de l'Eglise ; enfin d'une grêle de textes incompris, de la Bible. Inutile de dire que vingt fois et cent fois, ces objections, toujours les mêmes depuis Luther, ont été victorieusement réfutées par nos grands

controversistes, tels que Bellarmin, le docte Suarez, saint François de Sales, Fénelon, Bossuet, etc. Faute de mieux, on y revient toujours, et l'on y trouve toujours un nouveau goût.

On conçoit qu'à moins d'avoir fait des études spéciales, et à moins d'être doué d'une mémoire extraordinaire, un catholique instruit et même un prêtre peuvent facilement, dans une discussion, être arrêtés par une de ces citations à effet. Le moindre examen, la moindre recherche leur donnerait bien vite la solution de la difficulté, mais dans la discussion on ne leur laisse pas le temps d'aller aux sources et on représente leur embarras momentané comme une défaite.

Cette observation fait comprendre pourquoi l'Eglise, tout assurée qu'elle est de la vérité divine de sa doctrine et de l'inanité des assertions hérétiques, ordonne à ses enfants d'aborder avec une grande réserve les controverses avec les ministres protestants et nous défend d'assister aux prêches, ainsi que de lire sans une autorisation spéciale les livres hérétiques. Ce n'est pas crainte, c'est prudence : prudence est mère de sûreté.

Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Tolérance
protestante
et
intolérance
catholique**



N° 85

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 85

I

La tolérance protestante.

Parmi les préjugés qui courent le monde, il en est un assez répandu, non seulement dans les rangs du protestantisme, mais aussi chez certains demi-catholiques. « Si la Réforme a fait du mal, dit-on, si elle a fait couler beaucoup de sang et démoralisé des pays entiers, du moins a-t-elle apporté au monde un bien inappréciable : *la tolérance religieuse.* »

Or, il n'est rien de plus faux et de moins fondé que ce préjugé historique. Partout où il est le maître, le protestantisme est intolérant et persécuteur. Sans doute, il ne l'est pas partout au même degré ; mais d'où cela vient-il ? de ce qu'il n'a pas partout le même degré de puissance. Pour persécuter, il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir. Le protestantisme, heureusement, ne peut pas toujours ce qu'il veut ; mais toujours, qu'on lui rende cette justice, en fait d'intolérance, il fait ce qu'il peut.

Partout où la Réforme s'est introduite, elle l'a fait violemment, et ses premiers fruits en Allemagne, à Genève, en Angleterre, en Suède, ont été invariablement la guerre civile, les proscriptions et les meurtres. C'est tout simple : la Réforme est une révolution, et tout révolutionnaire est tyrannique de sa nature.

Une fois établi, le patriotisme s'est maintenu par les mêmes violences. Chacun sait ce qu'est le protestantisme anglais vis-à-vis des catholiques, quelles sanglantes lois il a portées et exécutées, et avec quel despotisme féroce il écrase en ce moment encore la fidèle et malheureuse Irlande.

Un célèbre historien anglais *protestant*, William

Cobbet, a été forcé par sa conscience de rendre, contre son Eglise nationale, cet écrasant témoignage : « Cette Eglise, dit-il, la plus intelligente qui ait existé, se montra au monde armée de couteaux, de haches et d'instruments de supplices ; ses premiers pas furent marqués du sang de ses innombrables victimes, tandis que ses bras ployaient sous le poids de leurs dépouilles. » Il rapporte des actes officiels du Parlement, constatant que, par suite des bûchers et des échafauds dressés contre les catholiques, la population de l'Angleterre fut *décimée* en moins de six ans. Peine de mort était prononcée et impitoyablement exécutée contre tout prêtre catholique qui entraît dans le royaume, ou qui était convaincu d'avoir célébré la Messe ; peine de mort contre quiconque osait donner asile à un prêtre ; peine de mort contre quiconque refusait de reconnaître que la reine Elisabeth était le chef de l'Eglise de Jésus-Christ. Une forte amende était prononcée contre tout citoyen qui n'assistait pas aux offices protestants, et « la liste des personnes mises à mort pour le seul crime de catholicisme, pendant le règne d'Elisabeth, formerait, ajoute l'historien protestant, une liste dix fois plus longue que celle de notre armée et de notre marine réunies.

« L'Eglise d'Angleterre n'a point changé ; elle a gardé le même caractère depuis le jour de son établissement jusqu'à présent ; en Irlande, ses atrocités ont surpassé celles de Mahomet, et il faudrait un volume pour rapporter ses actes d'intolérance (1). »

C'est de la même manière que le calviniste a tenté de s'introduire en France. Pendant plus d'un siècle, l'histoire de notre patrie ne retentit que de révoltes, de séditions et de pillages commis par les huguenots partout où pénétrait leur doctrine. Toute cette période n'est qu'un tissu de désordres, de perfidies,

(1) Lettre de sir William Cobbet à lord Tenderden, chef de la justice d'Angleterre, qui avait, en plein Parlement, vanté la tolérance du protestantisme anglais.

de cruautés ! Et il n'y a point lieu de s'en étonner, puisque Calvin prêchait hautement qu'il fallait jeter à bas les rois et les princes qui ne voulaient pas embrasser le protestantisme, *et leur cracher au visage plutôt que de leur obéir*. Sous les ordres de Coligny, les calvinistes révolutionnaires formèrent le projet d'enlever dans son palais le roi de France encore enfant ; ayant manqué leur coup ils s'emparèrent d'Orléans, dévastèrent les bords de la Loire, la Normandie, l'Ile-de-France, et particulièrement le Languedoc, où ils commirent les cruautés et les profanations les plus odieuses. A Montauban, à Castres, à Béziers, à Nîmes, à Montpellier, ces grands prôneurs de la tolérance et de la liberté de conscience interdirent, sous les peines les plus rigoureuses, tout exercice du culte catholique. Tout le monde connaît ce fameux baron des Adrets, chef calviniste, qui, ayant pris Montbrison, se donna l'innocent plaisir de faire sauter du haut d'une tour ce qui restait de la garnison faite prisonnière. Or, tel est à peu près le traitement que les protestants firent subir à toutes les villes qui tombèrent en leur pouvoir : églises profanées, vols de vases sacrés, prêtres et religieux chassés ou tués, atrocités les plus barbares jointes aux sacrilèges les plus abominables. Ce sont là des faits historiques que personne ne conteste, pas même les protestants, qui laissent quelquefois imprudemment échapper des vœux pour le retour de ces temps heureux du protestantisme français.

On ne saurait lire, sans frissonner d'horreur, les atrocités commises par les Hollandais pour étendre le protestantisme dans les Pays-Bas, et particulièrement les tortures et les supplices auxquels eut recours le *zèle religieux* des envoyés du prince d'Orange, Lamark et Sonoi. Ce dernier était passé maître dans l'art de tourmenter les corps pour perdre les âmes. Voici la décision qu'une plume protestante et hollandaise nous a laissée des moyens employés par

ce tigre pour martyriser les catholiques fidèles à leur religion : « Les procédés ordinaires de la torture la plus cruelle, écrit Kerroux, ne furent que les moindres tourments qu'on fit endurer à ces innocents. Leurs membres disloqués, leurs corps mis en lambeaux par les coups de verges, étaient ensuite enveloppés dans des linges trempés d'eau-de-vie auxquels on mettait le feu, et on les laissait dans cet état jusqu'à ce que leur chair noircie et ridée laissât voir à nu les nerfs sur toutes les parties du corps. Souvent on employait jusqu'à une demi-livre de soufre pour leur brûler les aisselles et les plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on les laissait plusieurs nuits de suite étendus sur la terre sans couverture, et, à force de coups on chassait loin d'eux le sommeil. Pour toute nourriture, on leur donnait des harengs et autres aliments de cette espèce, propres à allumer dans leurs entrailles une soif dévorante, sans leur accorder seulement un verre d'eau, quelque supplice qu'on leur fit endurer. On appliquait des frelons sur leur nombril. Il n'était par rare que Sanoï envoyât au service de cet épouvantable tribunal un certain nombre de rats qu'on plaçait sur la poitrine et sur le ventre de ces infortunés, sous un instrument de pierre ou de bois façonné pour cet usage et recouvert de combustibles. On mettait ensuite le feu à ces combustibles, et on forçait ainsi ces animaux à ronger les chairs de la victime et à se faire un passage jusqu'au cœur et aux entrailles. Puis on cautérisait ces plaies avec des charbons allumés, ou bien on faisait couler du lard fondu sur ces membres ensanglantés... D'autres horreurs plus dégoûtantes encore furent inventées et mises à exécution avec un sang-froid dont on pourrait à peine trouver des exemples parmi les cannibales ; mais la décence nous interdit de continuer (1). »

(1) *Abrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux, t. II, p. 310.

Ce que la tolérance protestante a fait en Angleterre, ce qu'elle a voulu faire en France et en Hollande, elle le fait encore aujourd'hui en Suède. Là aussi, la Réforme s'est établie par la violence et par le sang, et les lois religieuses de ce pays ont conservé toute la barbarie que comporte l'esprit de notre siècle. En cette année même où j'écris, six familles viennent d'être condamnées à l'exil et dépouillées de tous leurs biens, uniquement pour avoir embrassé la foi catholique. En Norvège, en Danemark, en Prusse, à Genève, partout où il domine, le protestantisme se montre l'ennemi acharné et l'aveugle destructeur des catholiques. Ayant là ses coudées franches, il dédaigne tous ses ménagements hypocrites qui lui donnent si souvent chez nous l'apparence de la modération; il dit hautement ce qu'il veut et ce qu'il espère.

Au Synode protestant de Brême, un pasteur d'Elberfeld, M. Sander, s'écriait, en parlant du Pape et des religieux de la Compagnie de Jésus : « Des autorités protestantes ne doivent pas souffrir qu'ils *existent*, encore moins doivent-elles supporter qu'ils soient libres ».

A Genève, les protestants, jaloux des progrès du catholicisme, ont formé, d'un commun accord, une ligue ou association dans laquelle ils prennent l'engagement : de ne rien acheter des catholiques ; — de ne les employer à aucun travail, et de chercher ainsi à les réduire à la plus complète indigence ; — de faire en sorte que les protestants obtiennent seuls les charges et les emplois.

Et tout cela se fait par des hommes qui réclament avec indignation la liberté et l'égalité des cultes dans les pays où ils forment une imperceptible minorité, par des hommes qui ne parlent que de liberté de conscience, de charité chrétienne, de religion de paix et d'amour; par des hommes qui ne croient plus en Jésus-Christ, et chez qui on est libre d'être incrédule, panthéiste, athée, mais non point catholique!

II

L'Intolérance catholique.

Nous avons vu ce qu'il faut penser de la prétendue tolérance des protestants ; voyons maintenant ce qu'il en est de l'accusation banale d'intolérance que certaines gens portent contre l'Eglise catholique. Cette accusation renferme une vérité et un mensonge.

L'Eglise est intolérante en matière de doctrine. Cela est vrai ; non seulement nous l'avouons, mais nous nous en faisons gloire. La vérité est intolérante de sa nature. En religion comme en mathématiques, ce qui est vrai est vrai, et ce qui est faux est faux. Impossible de faire le moindre compromis entre la vérité et l'erreur ; impossible à la vérité de faire la moindre concession. Cette concession, quelque minime qu'on la suppose, serait la destruction immédiate de la vérité. Deux et deux font quatre ; cela est, c'est ce qu'on appelle une *vérité*. Donc, quiconque dira autrement dira une fausseté ; que ce soit en plus ou en moins, l'erreur sera toujours errer : que l'on se trompe d'un millièmè ou d'un millionnièmè, on sera toujours hors de la vérité tant qu'on ne dira pas que deux et deux font quatre.

L'Eglise apporte et conserve dans le monde, des vérités aussi certaines que des vérités mathématiques, et qui ont des conséquences autrement importantes. Elle enseigne et défend ces vérités avec autant d'intolérance que la science mathématique en met à défendre les siennes. Quoi de plus légitime ? L'Eglise catholique seule, au milieu des différentes sociétés chrétiennes, proclame qu'elle possède la vérité absolue hors de laquelle il n'y a point de vrai christianisme ; seule elle peut être, seule elle doit être intolérante. Seule elle peut et doit dire, comme elle le fait depuis dix-huit siècles dans ses

Conciles : « Si quelqu'un pense, enseigne, contrairement à ma doctrine qui est la Vérité, qu'il soit anathème ! »

Mais Notre-Seigneur, qui a confié à l'Eglise le dépôt de la vérité, lui a laissé aussi son esprit de charité et de patience. Intolérante pour les doctrines, l'Eglise est miséricordieuse pour les personnes, et jamais elle n'a employé les moyens légitimes de rigueur qu'après avoir tenté toutes les voies de douceur et de persuasion.

Elle n'a jamais frappé qu'à la dernière extrémité, et elle n'a jamais frappé que les incorrigibles. Alors elle a dû le faire pour garantir de la contagion les âmes des fidèles, pour mettre fin à des scandales, et enfin pour remplir le grand devoir de la justice qui n'est pas moins divin que le devoir de la miséricorde.

Dans sa patience aussi bien que dans sa rigueur, dans sa tolérance envers les personnes aussi bien que dans son intolérance à l'égard des doctrines, l'Eglise catholique imite fidèlement son chef et son Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la Vérité même, la Miséricorde et la Justice.

Quant aux mensonges des historiens anticatholiques sur les prétendues barbaries de l'Eglise au moyen âge, ils tombent de plus en plus en discrédit de nos jours, devant les travaux consciencieux d'une nouvelle génération d'historiens plus impartiaux que leurs devanciers. « Pour pouvoir vivre, le protestantisme avait été obligé de se faire une histoire à lui », disait le célèbre historien Aug. Thierry, peu suspect, comme on sait, en faveur de l'Eglise.

Mgr DESEGUR

QUESTIONS BRULANTES

La
Religion d'argent

L'Inquisition

La
Saint-Barthélemy

N° 86

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 86

I

La religion d'argent

I. *La religion d'argent*, tel est le nom que certains ministres protestants donnent à la religion catholique. De concert avec les impies, ils accusent nos prêtres de vendre les choses saintes et d'exploiter, au profit de leur bourse, la crédulité du peuple. Cette calomnie est habile. Sur dix hommes, il en est neuf qui sont fort sensibles à tout ce qui, de près ou de loin, touche aux écus; et accuser les prêtres d'aimer l'argent et de vouloir en soutirer au pauvre peuple, c'est le vrai moyen de paralyser leur ministère. Les protestants le savent: aussi reviennent-ils sans cesse à cette calomnie qu'ils répètent avec une mauvaise foi des mieux calculées. Cette accusation cependant est plus déplacée dans leur bouche que dans toute autre.

On ignore généralement, en effet, que l'emploi de pasteur est fort lucratif (1). Le gouvernement donne 1.500 francs au pasteur du moindre village, et un traitement bien plus considérable à ceux des grandes villes. Outre ce traitement, ils ont un *casuel* qui, pour n'être pas tarifé, n'en est pas moins exigé par l'usage. Or, ce casuel n'est pas peu de chose: en Alsace, par exemple, jamais un bourgeois ne marierait son fils ou sa fille sans donner une somme fort ronde au pasteur; aux baptêmes, à la soi-disant première communion et à d'autres époques de l'année, on est tenu par les conventions de faire au pasteur de beaux cadeaux en argent ou en nature, et les étrennes du jour de l'an ne

(1) Je tiens de la propre bouche d'un ministre, qu'à Paris la moindre place de pasteur vaut 13.500 francs.

sont pas du tout à dédaigner. Puis, sans parler des *leçons de religion* ou catéchisme qui sont une source abondante de revenus pour beaucoup de ministres, il est bon de dire que chez les protestants les enterrements ne sont rien moins que gratuits. A Paris et dans les endroits catholiques, les ministres jouent le désintéressement et affichent à la porte de leurs temples : *Ici l'on ne paie point les chaises*, tandis qu'en Alsace et dans les contrées protestantes, chaque famille a sa place déterminée qu'elle paye fort cher pour l'occuper tout au plus une fois par semaine.

Il faut ajouter à tout cela les subventions incessantes des Sociétés bibliques, évangéliques et autres, qui soutiennent leurs apôtres. En 1856, une réunion de propagande protestante, tenue en Allemagne, se vantait d'avoir consacré à ses agents en France une somme d'environ huit millions.

Enfin, gardons-nous d'oublier qu'en pays protestant les jeunes pasteurs font généralement de fort beaux mariages. Leurs administrés sont quelquefois les premiers à s'en plaindre. Dernièrement, dans un endroit du canton de Zurich, les jeunes gens encore célibataires déclarèrent qu'à l'avenir ils ne souffriraient pas qu'on reçût des ministres qui ne fussent pas mariés, « car, disaient-ils, ils nous enlèvent tous les bons partis du pays ». Dans d'autres localités, au contraire, il est arrivé que le Conseil presbytéral, se composant en majorité de pères de famille ayant des filles à marier, refusât obstinément d'accepter la nomination d'un pasteur déjà pourvu de femme, et dont par conséquent le cœur et la main n'étaient plus disponibles.

Or, de cet argent qui de tous les côtés afflue dans la poche des ministres, il n'y a rien ou presque rien à déduire pour les frais du culte.

Le temple, une fois bâti (et ce n'est pas le pasteur, bien entendu, qui paie la bâtisse), ne demande d'autre entretien que le balayage de chaque semaine ;

il n'y a ni ornements sacrés, ni luminaire, ni pompe religieuse. La robe noire de M. le pasteur ne sert que les dimanches ; elle doit durer longtemps, à ce sobre métier, et quand elle commence à passer elle peut utilement servir à une foule d'usages domestiques.

II. Le curé catholique recevait du Gouvernement avant la Séparation un peu plus de la moitié du traitement du moindre de ces pasteurs protestants qui crient si fort contre la religion d'argent : 850 fr. au lieu de 1.500 accordés aux pasteurs les moins rétribués. Aujourd'hui le curé catholique... mendie !

Si le pasteur protestant n'a pas de dépenses à faire pour son culte, il n'en est pas de même pour le curé catholique. Il y a dans les cérémonies du culte chrétien tout un côté matériel qui coûte fort cher, même dans les plus humbles églises. Dans la moindre chapelle de village, il faut pour la célébration des offices divins du pain et du vin, des flambeaux, des cierges, des ornements sacerdotaux de diverses couleurs, des vases sacrés, des linges de différentes sortes, enfin une foule d'objets indispensables et dont ne se doutent pas les gens qui demeurent étrangers à ces détails pratiques. De plus, il faut payer les employés de l'église ; ce sont ordinairement des ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Outre ces dépenses spéciales, le curé est, en raison de son ministère, le premier et le principal soutien de tous les pauvres et de toutes les œuvres charitables de la paroisse ; lors même que son cœur ne l'y pousserait pas, il y serait obligé par les convenances, et même par le devoir. Enfin, il faut qu'il vive, qu'il s'entretienne, lui et la personne qui le sert.

Pour peu qu'on soit sincère, il n'est personne qui s'étonnera de voir nos prêtres prélever sur les fidèles une sorte de taxe à l'occasion de certaines fonctions de leur ministère, afin de suppléer à une aussi grande disproportion entre le traitement et les dé-

penses obligatoires. C'est là ce qu'on appelle le *casuel*; il est facile d'en comprendre l'indispensable nécessité. Avant la Révolution, le casuel était presque nul; on ne payait pas les chaises dans les églises, et le peu que le prêtre demandait aux fidèles n'avait d'autre but que de constater le *droit* qu'a le prêtre de vivre de l'autel, et de recevoir des chrétiens l'assistance temporelle en échange des biens spirituels que leur apporte son ministère (1). Les révolutionnaires y ont mis bon ordre; ils ont tout pris à l'Eglise dans notre pays; ne pouvant la tuer, ils l'ont dépouillée, espérant la faire mourir de faim. Elle ne meurt pas, mais c'est grâce à l'incessante libéralité des fidèles auxquels le prêtre se voit obligé désormais de s'adresser. Voilà pourquoi les prêtres, malgré leur répugnance, réclament tels ou tels menus droits qui pèsent au peuple, mais dont le produit est à peine suffisant pour couvrir toutes les dépenses.

Est-ce là une *religion d'argent* ?

Cependant il est une *religion d'argent*, et je vais vous dire quels sont ceux qui la pratiquent. Ce sont les hommes qui ramassent chaque année dans leurs *Sociétés* publiques ou secrètes des millions et des millions; qui, la bourse à la main, entrent dans la mansarde de nos ouvriers, dans la chaumière de nos paysans, et, abusant de la misère et du malheur, vont acheter des âmes à prix *d'argent* !

A eux la honte de pratiquer ce dont ils nous accusent !

(1) *Épître de saint Paul aux Corinthiens*, ch. x, 11 et suiv. : « Si nous vous apportons les biens spirituels, « n'est-il pas juste que nous vivions de vos biens temporels?... Ne savez-vous pas que les ministres du sanctuaire vivent de ce qui est offert au sanctuaire, et que « ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel ? »

II

L'Inquisition. La Saint-Barthélemy.

Il est certains faits historiques que les protestants ne perdent jamais une occasion de jeter à la face des catholiques pour les convaincre d'intolérance : ce sont l'*Inquisition*, la *Saint-Barthélemy*, et les *Dragonnades des Cévennes*.

On a fait là-dessus des romans et des drames, mais les faiseurs de feuilletons et les faiseurs de comédies ne se croient pas tenus de respecter l'histoire, et ce n'est pas à eux que s'adressent généralement les gens qui ont du sens commun, et qui cherchent la vérité.

I. Qu'est-ce donc que cette *Inquisition*, dont on fait encore de nos jours un épouvantail si terrible ? Les romans populaires la représentent comme un affreux tribunal, élevé dans tous les pays catholiques, qui torture de pauvres victimes dans de sombres cachots, et qui finit par les mettre à mort sur des bûchers perpétuellement allumés.

L'historien protestant Rancke et le très protestant M. Guizot reconnaissent avec probité que l'*Inquisition* espagnole a été avant tout une institution politique, destinée à sauvegarder l'unité de l'Espagne. Les rois d'Espagne voyaient dans l'hérésie le plus dangereux ennemi de la paix de leur royaume, et ils la déclarèrent, à ce titre, crime de *lèse-patrie*. Ne pouvant juger par eux-mêmes ni par leurs tribunaux civils des questions de foi, ils établirent un tribunal ecclésiastique chargé d'interroger les prévenus, et de juger de leur orthodoxie. Les Inquisiteurs de la foi faisaient connaître au prince le résultat de leur enquête, et celui-ci faisait alors ce que bon lui semblait.

On peut apprécier diversement l'institution du Tribunal de l'*Inquisition* en Espagne, et il est plus

que permis de blâmer les abus et les cruautés dont les passions politiques et le caractère espagnol souillèrent parfois ce tribunal; mais il est difficile de voir dans le rôle redoutable qu'y joua le clergé autre chose que l'exercice le plus légitime et le plus naturel de l'autorité religieuse. L'examen des questions de la foi n'est-il pas de droit divin du ressort de l'Eglise? Et quel homme de bonne foi confondra cette fonction exclusivement religieuse avec l'office de bourreau?

On voit d'ailleurs que les Papes ont toujours cherché à modérer la rigueur de l'Inquisition espagnole, quoiqu'elle ne relevât d'eux en aucune manière, étant, comme nous l'avons vu, une institution politique, du royaume d'Espagne.

II. « Mais la Saint-Barthélemy, dira-t-on, ce massacre épouvantable ordonné par l'Eglise catholique et où périrent tant de protestants? »

La Saint-Barthélemy, bien plus encore que l'Inquisition d'Espagne, est un fait politique. Les protestants s'insurgeaient contre l'autorité légitime, ils avaient tenté de s'emparer du roi, ils formaient dans la nation une nation à part, nation turbulente et révolutionnaire. Le jeune roi Charles IX et l'orgueilleuse Catherine de Médicis, sa mère, étaient menacés dans leur liberté et dans leur vie par la Conjuraison d'Amboise; ils se voyaient obligés de fuir devant la conjuration de Meaux. Les chefs du parti protestant devenaient de plus en plus insolents. Poussés à bout par ces violences, la reine voulut se débarrasser des rebelles, et fit servir à sa vengeance l'exaltation religieuse surexcitée en France par les fureurs des huguenots. La religion fut donc le *prétexte*, mais non la vraie cause du massacre de la Saint-Barthélemy. Tous les gens instruits le savent maintenant; pourquoi les écrivains protestants n'ont-ils pas la bonne foi de l'avouer?

« Mais à Rome, ajoute-t-on, le Pape a fait chanter un *Te Deum* à l'occasion de cet odieux massa-

cre. » — Effectivement ; mais le Pape Grégoire XIII fut trompé par de faux renseignements. Ayant reçu de la Cour de France une dépêche annonçant que le roi et sa famille venaient d'échapper à une nouvelle conjuration des huguenots et que les auteurs et complices avaient été punis, le Pape alla publiquement remercier Dieu de cet événement. Il ignorait alors les excès déplorables de cette triste nuit, excès que la passion et l'esprit de parti ont du reste étrangement exagérés, puisque dans toute la France, et malgré le désir de grossir le chiffre des victimes, le *Martyrologe protestant*, imprimé à cette époque, ne peut trouver plus de 786 noms pour la France entière ! Parce que ces hommes, insurgés contre leur souverain, furent égorgés comme calvinistes, est-ce une raison d'imputer leur mort à l'Eglise catholique ? Tout l'odieux de la Saint-Barthélemy pèse donc, et pèse uniquement, sur le caractère machiavélique de la politique de Charles IX et de sa mère.

A ce sujet, et sans vouloir excuser en aucune manière ce qui est inexcusable, qu'il me soit permis de faire une remarque importante. Les institutions et les hommes portent toujours le cachet de leur temps. Or, dans les derniers siècles, les mœurs publiques étaient âpres et rudes, et tout se ressentait de cette rudesse, les hommes et les choses, le bien et le mal. En outre, le sentiment religieux dominait tous les autres. La violence de l'agression protestante vint donc se heurter contre une vivacité de foi dont nous n'avons plus même l'idée ; et c'est à cela qu'il faut attribuer, en grande partie, le caractère extrême de beaucoup de faits historiques de cette époque.

Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Protestantisme
et
Protestants

Catholicisme
et
Catholiques

N° 87

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 87

I

Protée

Protée était un personnage de la Fable, qui prenait toutes les formes, et se dérobaient ainsi à toutes les recherches, à toutes les attaques.

Protée est le vrai type de ce qu'on appelle le protestantisme. On ne sait comment faire pour le définir, et on sait encore moins par où le prendre. Il est différent à Paris et à Londres, à Genève et à Berlin, à Berne et à New-York. Bien plus, il diffère de lui-même dans chaque quartier de la même ville, dans chaque temple, dans la tête de chaque pasteur, j'oserai dire dans la tête de chaque protestant. Ce qu'il enseigne, ce qu'il dit, ce qu'il croit ici, est diamétralement opposé à ce qu'il dit, à ce qu'il croit, à ce qu'il enseigne ailleurs; et cependant c'est toujours le protestantisme!

Qu'est-ce donc que le protestantisme?

Est-ce une religion? — Non, ce sont des sectes.

Est-ce une Eglise, ou même une agglomération d'Eglises? — Non, ce sont des individus.

Est-ce une institution? — Non, c'est une révolte.

Est-ce un enseignement? — Non, c'est une négation.

Le protestantisme *proteste*; et son œuvre se borne à cela. Son nom même est purement négatif, et c'est là ce qui explique comment depuis trois cents ans ce nom n'a pas varié, bien qu'il couvre des variations sans nombre. Le protestantisme n'étant qu'une renonciation à l'antique foi chrétienne, moins il

croira plus il *protestera*, et plus il sera lui-même. Son nom devient tous les jours plus vrai, et lui-même doit subsister jusqu'au moment où il périra, comme l'ulcère périt avec le dernier atome de chair vivante qu'il a dévoré.

Toutefois, il est dit dans la Fable qu'on est venu à bout de saisir Protée; essayons d'en faire autant, et de surprendre le protestantisme sous les mille formes qu'il revêt; essayons de le démasquer et de prémunir ainsi les chrétiens auxquels il tend ses pièges.

II

Protestantisme et Protestants

Protestantisme et protestants, est-ce la même chose?

— En aucune sorte.

Les protestants sont des hommes que DIEU aime comme il aime tous les hommes : et le protestantisme est une révolte contre la vérité, révolte que DIEU déteste et maudit sur la terre, comme il déteste et maudit dans le Ciel la révolte de ses anges rebelles. Il faut aimer les protestants, et détester le protestantisme; comme il faut aimer le pécheur, et détester le péché.

Le protestantisme est mauvais de sa nature; le protestant est souvent un fort brave homme, toujours infiniment meilleur que son protestantisme. Le plus souvent, il n'est protestant que de nom, et ce qui lui manque, en fait de religion, doit être bien plutôt imputé à son éducation et au milieu protestant dans lequel il vit, qu'à un sentiment personnel et coupable.

Dans ces causeries, ce n'est point le protestant mais le protestantisme, que j'attaque et que je dé-

nonce comme un grand ennemi des âmes. Avant tout, je plains les pauvres protestants, dont beaucoup, je le sais, sont dans la plus parfaite bonne foi. DIEU leur fera miséricorde, si, dans cette grande ruine qu'on appelle le protestantisme, ils aiment, ils cherchent de leur mieux les vestiges de la vérité.

Le protestantisme est une doctrine trompeuse : guerre à l'erreur !

Le protestant est un homme pour lequel Notre-Seigneur a souffert et est mort comme pour tous les hommes ; c'est un frère que nous devons tous aimer.

III

Catholicisme et Catholiques

Si *protestantisme* et *protestants* ne sont pas une seule et même chose, il en est de même de *catholicisme* et *catholiques*.

Le protestantisme est toujours plus mauvais que les protestants. Cela est absolument vrai, et très facile à concevoir. Le pécheur vaut toujours mieux que son péché, l'homme qui se trompe vaut toujours mieux que son erreur ; le péché et l'erreur sont, en effet, absolument et totalement mauvais, tandis que l'homme qui pèche et qui se trompe conserve toujours quelque chose de bon, quelques débris de vérité et de pureté de cœur.

Le catholicisme, au contraire, est toujours meilleur que les catholiques ; le catholique, quelque saint, quelque parfait qu'on le suppose, conserve toujours les imperfections de la faiblesse humaine, et les traces du péché originel. L'Eglise catholique, qui le guide dans la voie de DIEU, lui présente la vérité, pure de tout mélange et absolument bonne ;

elle lui propose la sainteté parfaite, et se trouve toujours, par conséquent, supérieure à son disciple.

Bien souvent, dans les reproches que les ministres protestants font à l'Eglise, ils confondent les catholiques avec le catholicisme; ils confondent le disciple, toujours imparfait, avec la doctrine parfaite en soi. De là des récriminations injustes, de là souvent une irritation fâcheuse; de là enfin de chimériques, mais puissants obstacles, qui empêchent le retour à la vérité.

IV

Catholiques et catholiques — Protestants et protestants

« Il y a fagots et fagots », dit le bûcheron de la comédie. Disons ici de même, et distinguons encore.

Il y a catholiques et catholiques : vrais catholiques, et catholiques de contrebande; catholiques sérieux, qui connaissent leur religion, la pratiquent de tout leur cœur, s'appliquent à la prière, à la pénitence, aux œuvres de charité, à l'union intime avec Notre-Seigneur; et catholiques, au contraire, qui ne le sont que de nom, qui vivent dans l'indifférence religieuse, qui ne prient point, qui ne fréquentent pas les sacrements, et négligent le service de Dieu. Il faut bien se garder de confondre les uns avec les autres, et surtout se garder de prendre le mauvais catholique comme type des catholiques en général.

Il y a de même protestants et protestants : protestants ardents, âpres à la guerre contre l'Eglise,

animés de l'esprit de secte et de propagande; et protestants, au contraire, qui restent protestants parce qu'ils sont nés tels, qui se soucient fort peu de ce que prêchent leurs ministres, et ne savent même pas à laquelle des mille sectes protestantes ils appartiennent. Ne confondons pas ces deux classes de protestants. Les premiers sont des sectaires, des ennemis actifs, dont le zèle aveugle revêt tous les déguisements pour atteindre son but désastreux, et qu'il faut démasquer et combattre; les autres sont tout simplement des dormeurs, qui ne sont ni amis ni ennemis de la vérité, et qu'il s'agit seulement de réveiller et d'éclairer.

A la première classe appartiennent presque tous ceux pour qui le protestantisme est un état quand il n'est pas un métier, auxquels il faut joindre un petit nombre de protestants et surtout de protestantes exaltés, qui paient argement leurs agents, et font de leurs succès une affaire de parti.

A la seconde classe appartiennent, sauf de rares exceptions, une foule d'industriels, de commerçants de bourgeois indifférents, qui sont protestants parce que leurs parents l'ont été. Ils n'ont d'autre religion que celle de l'honnête homme, et se rapprochent en cela des mauvais catholiques.

Cette double distinction est fort importante à établir.

V

Comment il se fait qu'il y a des protestants fort bons et fort religieux

De même que nous avons dans le catholicisme des frères dont il faut rougir, et qui, appartenant

au corps de l'Eglise, sont étrangers à son esprit, de même nous avons, hors du catholicisme, des frères séparés, des protestants qui, tout en étant détachés extérieurement du corps de l'Eglise, mènent une vie chrétienne, et pratiquent d'une manière vraiment édifiante les préceptes de l'Evangile.

Appartenant à l'esprit de l'Eglise, tout ce que ces belles âmes ont de foi et de vertu n'est ni plus ni moins que du catholicisme; ce sont des catholiques qui s'ignorent, et l'Eglise les reconnaît hautement pour ses enfants.

Ils sont bons chrétiens, non point *parce qu'ils sont protestants*, mais *quoiqu'ils soient protestants*.

Le protestantisme n'étant qu'une négation, n'a pu rien leur donner; son action s'est bornée à les priver d'une partie des secours religieux qu'ils auraient reçus s'ils étaient nés catholiques.

Combien ces protestants droits et vertueux seraient meilleurs encore, s'ils avaient une certitude absolue quant à la foi, un culte complet et vivant, les consolations si sanctifiantes des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'amour de la sainte Vierge et tant d'autres trésors que l'Eglise catholique présente aux fidèles !

Avec l'aide de ces puissants secours, ils deviendraient des saints; privés de ces secours, ils ne peuvent atteindre bien haut, et leur piété, toute réelle qu'elle puisse être, ne dépasse jamais un niveau vulgaire.

Quel abîme entre nos Saints, qui ne sont autre chose que de *bons catholiques*, entre un saint Vincent de Paul, par exemple, un saint François de Sales, un saint François-Xavier, une sainte Thérèse, et ces hommes honnêtes et honorables dont on essaie

parfois d'apporter la vie comme preuve de la vérité du protestantisme !

« Les catholiques ont des saints, dit le pasteur protestant Lavater (1), je ne puis le nier ; et nous n'en avons point, du moins qui ressemblent à ceux des catholiques. »

(1) LAVATER, *Lettre au comte de Stolberg.*



Mgr. DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Protestant
ou
Catholique,
c'est à peu près la
même chose



N° 88

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 88

I

De l'abîme qui sépare le protestantisme de l'Eglise

Lorsque les agents de la propagande protestante ont affaire avec quelque âme naïve et ignorante, il leur arrive quelquefois de commencer leurs tentatives par cet exorde insinuant « : PROTESTANT OU CATHOLIQUE, C'EST A PEU PRÈS LA MÊME CHOSE ». Et bien des catholiques répètent ce blasphème, sans se douter que c'est là une grave insulte contre la sainte Eglise, leur mère.

Le protestantisme avec ses mille sectes, *à peu près* la même chose que la religion catholique ! Mais y pense-t-on ? Mieux vaudrait dire que la fausse monnaie est *à peu près* de même valeur que la bonne.

Là où l'Eglise affirme, les protestants nient ; là où l'Eglise enseigne, les protestants se révoltent. Dans l'Eglise catholique règne l'unité la plus complète, la plus fondamentale d'enseignement et de croyance, de culte et de religion. — Chez les protestants, chacun croit comme il veut, et vit comme il croit ; c'est l'anarchie religieuse, c'est l'opposé de l'unité. Ils ne sont unis que sur un seul point : la haine du catholicisme.

Le catholique a pour règle de sa foi l'enseigne-

ment net, infaillible de l'Eglise. — Le protestant rejette l'Eglise, méprise son autorité et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le catholique vénère dans le Pape le Vicaire de Jésus-Christ, le chef des fidèles, le pasteur suprême, le docteur infaillible de la Loi. — Le protestant ne voit en lui, que l'Antéchrist, le vicaire de Satan et l'ennemi principal de l'Evangile.

Le catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ qui y est réellement présent. — Le protestant n'y voit qu'un symbole vide, un fragment de pain.

Le catholique vénère, invoque, aime la sainte Vierge Marie, mère de Dieu. — Le protestant a pour elle un éloignement invincible, qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à la haine.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Eglise, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Les protestants ne reconnaissent pas ces sacrements : c'est à peine si quelques sectes conservent encore la vraie notion du Baptême.

Et ainsi de tous les dogmes : oui, de tous, même des plus essentiels, des plus intimes de la religion, des dogmes sans lesquels on cesse d'être chrétien. Plus nous allons, plus le protestantisme proteste contre la foi qu'il a abandonnée. A Genève, à Strasbourg, à Paris, dans toutes les Facultés de théologie protestantes françaises, allemandes, américaines, etc., on entend des pasteurs nier la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nier le mystère de la sainte Trinité, le péché originel, et détruire le christianisme par sa base.

Voilà comment les sectes protestantes s'accordent à *peu près* avec la Sainte Eglise Catholique. Elles en sont séparées plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins logiques, et qu'elles appliquent mieux le principe protestant du libre examen; celles qui paraissent le plus rapprochées de l'Eglise, en sont néanmoins séparées par un abîme.

Le protestantisme est à la religion, ce que non est à oui. Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

II

Le Catholicisme et le protestantisme peuvent-ils être vrais tous les deux?

Évidemment non.

La religion étant la connaissance et le service du seul vrai Dieu, elle est nécessairement *une*, comme Dieu lui-même. Il n'y a qu'un Dieu, qu'une vérité, qu'un Christ, qu'une foi, qu'une religion véritable.

Ceux qui disent qu'on trouve la vraie religion du Christ dans le protestantisme comme dans le catholicisme, et *vice versa*, sont, ou bien des incrédules qui se soucient fort peu de la vérité, ou bien des ignorants, des étourdis qui parlent sans réfléchir.

Si deux religions absolument opposées, telles que la religion catholique d'un côté et les sectes protestantes de l'autre, pouvaient être également véritables, il faudrait dire que le oui et le non sont également vrais, et que deux hommes qui se contredisent sur un même point peuvent avoir également raison tous deux.

Je viens de montrer surabondamment l'opposi-

tion fondamentale de l'Eglise catholique et des diverses fractions du protestantisme. Prenons un exemple entre mille. L'Eglise enseigne que dans le sacrement de l'Eucharistie Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent ; or, presque toutes les sectes protestantes nient cette vérité, et taxent d'idolâtrie la croyance de l'Eglise. Il faut bien que l'une de ces deux affirmations soit fausse ! Or, une religion qui se trompe, ne serait-ce que sur un seul point, ne peut être la vraie religion. Donc, il est matériellement impossible que le catholicisme et le protestantisme soient vrais tous les deux.

III

Aller au plus sûr

La mère de Mélanchthon, un des plus fameux disciples de Luther, avait été entraînée par son fils, et l'avait suivi dans la prétendue réforme luthérienne. Sur le point de mourir, elle fit appeler le réformateur, et, dans ce moment suprême, elle l'interrogea solennellement : « Mon fils, lui dit-elle, c'est par votre conseil que j'ai abandonné l'Eglise catholique, pour embrasser la religion nouvelle. Je vais paraître devant Dieu, et je vous adjure par le Dieu vivant, de me dire, sans me rien cacher, dans quelle foi je dois mourir ? » Mélanchthon baissa la tête, et garda un moment le silence : l'amour du fils luttait en son cœur contre l'orgueil du sectaire. « Ma mère, répondit-il enfin, la doctrine protestante est plus facile, la doctrine catholique est plus sûre (1) ! »

(1) Voir AUDIN, *Vie de Luther*, t. III, p. 288.

Si la religion catholique est plus sûre, il faut donc la prendre, et surtout il ne la faut point quitter pour aller au moins sûr.

C'est ce raisonnement de simple bon sens qui engagea le roi Henri IV (1) à se faire catholique. Une conférence sur la religion avait lieu à Saint-Denis, en présence du roi et de toute sa Cour.

Les controversistes étaient, d'une part, plusieurs théologiens catholiques, et, d'autre part, les ministres Duverdier, Morlas, Salette, et quelques autres.

« Le roi, dit l'historien Péréfixe (2), voyait qu'un des ministres n'osait pas nier qu'on pût se sauver dans la religion catholique ; Sa Majesté prit la parole, et dit : « Quoi ! vous tombez d'accord qu'on puisse se sauver dans l'Eglise romaine ? » Le ministre répondit « qu'il n'en doutait pas, pourvu qu'on vécût bien ». — « Et vous, messieurs, dit le roi aux docteurs catholiques, pensez-vous que je puisse faire mon salut en restant protestant ? » — « Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Eglise véritable, vous êtes obligé d'y rentrer, et qu'il n'y a pas de salut pour votre âme dans le protestantisme. »

« Sur quoi le roi repartit fort judicieusement en se tournant vers les ministres : « La prudence veut donc que je sois de la religion des catholiques et non point de la vôtre, parce qu'étant de la leur,

(1) Les historiens protestants se plaisent à accuser ce grand roi au caractère si noble, si généreux, si chevaleresque, d'avoir vendu lâchement son âme au profit de son ambition. On souffre de voir des Français insulter par esprit de parti une mémoire aussi chère à la France.

(2) PÉREFIXE, *Histoire d'Henri IV*, p. 200.

je me sauve selon eux et selon vous, et étant de la vôtre je me sauve bien selon vous mais non pas selon eux : or, la prudence demande que je suive le plus assuré. »

Et il abjura son erreur.

IV

Si l'hérésie est un grand péché

L'hérésie est un des plus grands crimes dont un enfant de Dieu puisse se rendre coupable. C'est l'apostasie de l'Eglise.

La *foi* est le fondement de tout l'édifice religieux. Elle est la condition première de la vie chrétienne. Aussi Notre-Seigneur résume-t-il toute la religion dans la foi, en répétant à chaque page de son Évangile que, pour être sauvé, il faut *croire* en lui, *croire* à sa parole, *croire* à la parole de son Eglise. « *Celui qui croira sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné* (1). »

L'hérésie est le péché contre la foi ; c'est la révolte volontaire et obstinée contre l'enseignement divin de l'Eglise de Jésus-Christ. L'hérésie bouleverse l'ordre établi de Dieu, et sépare l'homme de la grande famille catholique qui est, sur la terre et dans le Ciel, la famille de Dieu.

A cause de cela, l'hérésie est de sa nature un péché beaucoup plus grave, un mal beaucoup plus profond et pernicieux que la débauche et tous les désordres des sens. Ces péchés, certes, sont bien

(1) « Qui crediderit salvus erit ; qui vero non crediderit condemnabitur. » (S. MARC, ch. XVI.)

mauvais, et séparent beaucoup de Jésus-Christ, mais ils n'apportent pas dans l'âme un désordre aussi fondamental et aussi dangereux que l'hérésie.

Qu'on juge par là de la responsabilité religieuse et de l'énorme culpabilité de ces prétendus pasteurs évangéliques, qui sèment l'hérésie autour d'eux ! Ils font plus de mal à la société, que les apôtres même du libertinage.



QUESTIONS BRULANTES

Pourquoi
se fait-on
protestant ?

Pourquoi
se fait-on
catholique ?

N° 89

N° 89

I

**Pourquoi l'on se fait protestant et pourquoi
l'on se fait catholique**

I. — Sauf de bien rares exceptions qui s'expliquent *toujours* par une ignorance profonde de la religion catholique que l'on quitte et du protestantisme auquel on se livre, j'affirme que jamais un catholique ne s'est fait protestant par des motifs chrétiens et avouables.

J'ai connu plusieurs soi-disant catholiques qui voulaient se faire protestants. L'un d'eux était un jeune homme aimable et intelligent, mais amoureux fou de la fille d'un pasteur : de là un ardent désir de se faire protestant, et une conviction on ne peut plus *désintéressée*, de l'excellence du protestantisme. Un autre était un prêtre qui avait abandonné tous ses devoirs et qui vivait dans le désordre. Son Evêque avait été obligé de lui interdire toute fonction ecclésiastique... ; il est maintenant pasteur protestant. Une troisième prosélyte, jeune institutrice allemande, qui se trouvait humiliée de demeurer dans une famille étrangère, et à qui les protestants offraient une position confortable à condition qu'elle renierait sa religion, m'écrivait à moi-même en m'annonçant qu'elle acceptait cette offre : « *Coûte que coûte, je veux avoir un chez-moi* ».

Ce ne sont là que des échantillons de ce qui se passe tous les jours. Le caractère de ces prétendues conversions est tellement connu, que les protestants loyaux en gémissent les premiers. Un de leurs écrivains a dit : « Le protestantisme est l'égout du

catholicisme » ; et un autre (1) ajoutait : « Quand le pape sarcle son jardin, il jette ses mauvaises herbes par-dessus nos murs ».

« Tandis que l'Eglise catholique, dit un journal protestant suisse, s'agrége continuellement les protestants les plus instruits, les plus éclairés et les plus distingués par leur moralité, notre Eglise réformée est réduite à ne recruter que des moines lascifs et concubinaires. » En effet, depuis Luther et Calvin, Zwingle, OEccolampade, Bucer, etc., qui furent tous des ecclésiastiques interdits pour leurs vices, des prêtres, ou des religieux défroqués, les mauvais prêtres, marchant sur leurs traces, se jettent instinctivement dans les bras du protestantisme, et y trouvent sympathie et protection. Ils étaient l'opprobre et la lie de l'Eglise catholique, ils deviennent sans transition ministres du *pur* Evangile. On les écoute, on les honore, on les applaudit ; plus que cela, on fait parade de leur apostasie, et ce que rejette avec dégoût la Sainte Eglise, les sectes protestantes s'en glorifient comme d'un trophée de victoire. On a vu l'Angleterre porter en triomphe le moine apostat Achilli, chassé de son couvent et même de son pays pour son infâme libertinage ; d'autres misérables, ses pareils, ont trouvé bon accueil et emplois lucratifs chez les protestants de Genève et de Paris. Que la Réforme garde ces conquêtes, nous les lui cédon de grand cœur !

Il y a peu de temps, une dame prussienne, qui s'était faite catholique huit ou dix années auparavant, et qu'un ecclésiastique de mes amis exhortait à ne pas céder, comme elle semblait le vouloir faire, aux sollicitations et aux offres séduisantes de sa famille, avait la triste franchise de lui répondre : « *Je me suis faite catholique pour l'amour de Dieu ; je vais me faire protestante pour l'amour de moi-même !* » Ceci résume parfaitement la question.

(1) Le protestant DEAN SWIFT. — Ce mot est passé en proverbe en Angleterre.

On est pauvre, et on veut se tirer d'affaire ; on a des passions, et on ne veut pas les réprimer ; on est orgueilleux, et on ne veut pas se soumettre ; on est ignorant, et on se laisse séduire... Voilà pourquoi on se fait protestant.

II. — Il en est tout autrement des protestants qui se font catholiques.

J'accorde qu'il peut arriver parfois que des motifs humains aient poussé un protestant à entrer dans l'Eglise ; mais ce n'est là et ce ne peut être qu'une imperceptible exception. Les protestants qui se font catholiques sont, comme nous l'avons vu, et de l'aveu des protestants eux-mêmes, ce qu'il y a de plus honorable, de plus savant, de plus vertueux dans le sein du protestantisme. De nos jours, plus que jamais, ce fait est palpable.

En Angleterre, depuis quinze ou vingt ans, un nombre considérable de ministres anglicans ont abjuré leur hérésie : c'était la fleur des universités d'Angleterre, les maîtres de la science, et il suffit de citer ici Newman, Manning, Faber, Wilberforce, pour fermer la bouche à toute dénégation. Tous les jours les feuilles anglaises enregistrent avec dépit de nouvelles conversions dans le clergé protestant, dans la noblesse, la magistrature ou l'armée.

Un des faits les plus remarquables en ce genre est la conversion de l'illustre lord Spencer, seigneur anglais de la plus haute noblesse, qui, devenu catholique, est entré dans l'Ordre si humble et si austère des Passionistes, où il est connu sous le nom de P. Ignace. Encore hérétique, il engageait les protestants de toutes les classes à prier pour la conversion de l'Angleterre, au moins conditionnellement, c'est-à-dire pour que, si l'Eglise catholique était celle de Jésus-Christ, le Seigneur daignât faire rentrer l'Angleterre dans cette Eglise. Devenu catholique et prêtre, il a continué d'être le zélé promoteur de cette croisade de prières, qui a déjà valu tant de grâces à son pays.

L'Allemagne a fourni les exemples les plus

illustres de conversions à la foi catholique, particulièrement dans les familles souveraines et princières. Dès l'an 1817, le duc de Saxe-Gotha, proche parent du roi d'Angleterre, rentra dans le sein de l'Eglise, et devint, par sa vive piété, l'édification des catholiques comme des protestants. En 1822, eut lieu la conversion du prince Henri-Edouard de Schoenbourg; en 1826, celle du comte d'Ingenheim, frère du roi de Prusse; du duc Frédéric de Mecklembourg, de la comtesse de Solms-Baireuth, de la princesse Charlotte de Mecklembourg, épouse du prince royal de Danemark, etc., etc. A ces conversions de personnes princières, il ne faut pas oublier d'ajouter celle du frère du roi actuel de Wurtemberg, accomplie à Paris en 1851.

Chacun a entendu parler du fameux comte de Stolberg, l'un des hommes les plus éminents du commencement de ce siècle. Converti à la religion catholique par une étude sérieuse de l'Écriture, des Pères et des controversistes, il sacrifia à la vérité les espérances de la plus brillante carrière, et Dieu lui donna la consolation de voir son exemple suivi par sa famille tout entière.

A la suite de M. de Stolberg, un grand nombre d'écrivains, de philosophes, de jurisconsultes allemands de premier ordre, se réconcilièrent avec l'Eglise vers cette même époque. La conversion du fameux littérateur Weerner fut une des plus éclatantes. Elevé à Berlin aux plus hautes charges, il abandonna tout pour se faire catholique, puis prêtre. Il mourut Religieux Rédemptoriste. On raconte de lui que, se trouvant à dîner en compagnie de quelques hauts personnages protestants, l'un d'eux, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir abandonné la prétendue réforme, lui dit, devant tout le monde, qu'il n'avait jamais pu estimer un homme qui avait changé de religion. « Moi non plus, répliqua Werner; et c'est précisément pour cela que j'ai toujours méprisé Luther. »

L'exemple de Werner fut imité par d'autres

savants de la même nation, tels que Frédéric Schlegel, le baron d'Eckstein, le conseiller aulique Adam Muller, etc., etc.

En Suisse, parmi les protestants les plus distingués qui sont revenus au catholicisme, il faut citer au premier rang Charles-Louis de Haller, patrice de Berne et membre du Conseil souverain. Il eut l'honneur, comme la plupart de ceux que je viens de nommer, d'être persécuté, privé de tout titre et de tout emploi, en même temps qu'exilé par les protestants, dont la *tolérance* est la même partout où ils sont les maîtres.

Cette conversion fut suivie en Suisse par celles du pasteur Esslinger, de Zurich, de M. Pierre de Joux, pasteur de Genève, et de celle, particulièrement illustre, du célèbre pasteur-président du consistoire de Schaffhouse, Frédéric Hurter. Il fit profession de la foi catholique à Rome en 1844, et eut pour parrain le grand peintre Overbeck, converti lui-même depuis plusieurs années, et devenu à Rome le modèle des plus admirables vertus.

La France n'a pas manqué de fournir son contingent en fait de conversions de protestants et même de ministres. Une des plus remarquables a été celle de M. Laval, pasteur à Condé-sur-Noireau; elle fut suivie de celle de M. Paul Latour, président du consistoire du Mas-d'Azil.

Deux ans après, en 1846, eut lieu à Lyon la conversion de M. A. Bermaz. Il avait professé pendant quatre ans les doctrines des sectaires protestants connus sous le nom de *mômiers*, et s'occupait très activement de les propager dans le diocèse de Lyon. Il abjura ses erreurs et fit connaître, dans un écrit publié à Lyon, les motifs de son retour au vrai christianisme.

De nos jours, que de protestants en France, et surtout que de pasteurs, se jetteraient avec bonheur dans les bras de la Sainte Eglise, s'ils n'étaient arrêtés par les liens si puissants de la famille et des intérêts temporels ! Les consistoires protestants

savent bien ce qu'ils font en mariant les jeunes pasteurs dès leur sortie des écoles. Le plus grand obstacle à la conversion d'un ministre protestant, c'est sa femme et ses enfants ; je pourrais citer plus d'un exemple à l'appui.

L'Amérique ne reste pas en dehors de ce mouvement qui porte vers le catholicisme les intelligences élevées, droites et religieuses.

Pour abréger, je me contenterai de citer la conversion récente de l'évêque protestant de la Caroline du Nord, le docteur Yves, homme vénéré de tous ceux de sa secte, pour sa science et ses vertus. Il chercha la vérité avec un cœur droit, et, lorsqu'il l'eut trouvée, il abandonna tout pour la suivre. L'évêque protestant se démit de son riche évêché, et résolut d'aller à Rome se jeter aux pieds du Souverain Pontife. Le 26 décembre 1852, il fit profession de la foi catholique dans la chapelle particulière du Pape. Se prosternant devant le Saint Père, il lui présenta l'anneau et les sceaux, insignes du poste élevé qu'il occupait précédemment parmi les hérétiques, avec la croix qu'il portait aux occasions solennelles, s'écriant, les yeux tout baignés de larmes : « *Holy Father, here were the signes of my rebellion!* Saint Père, voici les signes de ma rébellion. » — « Ils seront à l'avenir les signes de votre soumission, répondit le Vicaire de Jésus-Christ, et, comme tels, vous irez les déposer sur le tombeau de Saint Pierre. »

En face de ces hommes si grands par leurs vertus, leur position, leur amour de la vérité, que le protestantisme nous montre ses conquêtes ! Nous ne lui demanderons pas des noms illustres, des hommes qui, par l'éclat du talent et la noblesse du caractère, puissent faire équilibre à ceux que nous venons de citer ; évidemment il n'en a point, car il les crierait sur les toits. Qu'il nous montre, du moins, quelques personnes honnêtes et vertueuses, quelques catholiques *instruits* et *pratiquants*, qui soient sortis de nos rangs, pressés par le besoin de

mieux croire, et qui aient édifié leurs nouveaux coreligionnaires par le spectacle d'une vie exemplairement chrétienne!

On le défie d'en produire *une seule*.

Les apostats qui passent au protestantisme sont presque toujours des individus à qui un changement de religion fait espérer un changement de fortune, ou des cœurs aigris qui veulent se venger par un scandale.

Les chrétiens qui sortent des sectes protestantes pour rentrer dans l'Eglise de Jésus-Christ, viennent y chercher et y trouvent, en effet, la foi solide, claire et précise, la consolation, la paix, la sainteté et l'amour.

Je finirai par un fait de notoriété publique, dont la considération a ébranlé déjà bien des consciences protestantes. Il n'y a guère de prêtres catholiques, pour peu que leur ministère soit étendu, qui n'aient été appelés souvent pour recevoir dans l'Eglise des protestants mourants, tandis qu'il serait impossible de citer l'exemple d'un seul catholique sérieux se faisant protestant au moment de paraître au tribunal de Dieu.

L'ignorance, les mauvaises passions, l'oubli de la justice divine poussent les âmes au protestantisme.

La droiture de la conscience, la science véritable, l'amour du vrai et la crainte de Dieu ramènent les âmes à l'Eglise catholique. — Concluez.



Mg DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Le
Protestantisme
est-il vraiment
une
Religion ?

N° 90

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 90

I

Le protestantisme est-il vraiment une religion

Je vais peut-être étonner quelque bonne âme en répondant : — Non.

Qu'est-ce qu'une religion ? C'est un lien de doctrine et de culte, qui réunit un certain nombre d'hommes dans la même croyance religieuse et dans une manière uniforme de servir Dieu. Telles sont, par exemple, parmi les fausses religions, le judaïsme, le mahométisme, le bouddhisme, etc.

Or, le protestantisme a pour principe fondamental que chaque homme est libre de croire tout ce qu'il veut en matière de religion, et de servir Dieu à sa guise. Il détruit donc l'idée même de religion, c'est-à-dire de *lien*, d'*union*, d'*unité*. Je le sais, les protestants ne tirent pas toujours les conséquences extrêmes et rigoureuses de ce principe. Dans les pays catholiques, et surtout dans notre France, ils gardent autant que possible les apparences de l'union entre leurs différentes sectes ; mais en Allemagne, par exemple, en Suisse, en Amérique, là où ils ont leurs coudées franches, ils se font gloire de compter autant de croyances que d'individus. Seul, entre toutes les institutions religieuses fabriquées de main d'homme, le protestantisme a ce caractère inouï de détruire ce qui fait l'essence, je ne dis pas de la vraie religion, mais de toute religion en général. Les fausses religions, à l'imitation de la véritable, ont un ensemble de doctrines et de culte hors duquel on ne leur appartient plus ; mais ce que MM. les ministres essayent de faire passer pour une religion n'est qu'une anarchie sans règle et sans frein, qui ne fait que nier,

détruire, *protester*, et qui se condamne elle-même en affichant le nom anti-religieux de protestantisme. « Leur religion consiste à attaquer celle des autres », disait Jean-Jacques Rousseau en parlant des calvinistes de Genève.

Mais, dites-vous, je connais tel ou tel protestant qui croit en Jésus-Christ et en quelques autres vérités, d'une manière qui paraît fort nette et fort précise. Ceux-là, du moins, ont une religion ? — Non pas ; ils ont des convictions, ce qu'on appelle en Angleterre des *persuasions* ; c'est très bon et très louable, et il faut en bénir Dieu. Mais ces convictions personnelles, ces persuasions privées, ce n'est pas le protestantisme qui les leur donne ; ils peuvent les abandonner demain, sans cesser le moins du monde d'être protestants. Combien de pasteurs se glorifient du titre de protestants, qui ne croient à aucun des dogmes conservés par Luther et par Calvin, et qui se moquent de la Bible et de la divinité de Jésus-Christ, tout en parlant bien haut du christianisme et du pur Evangile.

Le pasteur Vinet, au milieu de mille autres aveux de ce genre, déclare naïvement, dans un de ses ouvrages, que le protestantisme n'est pas une religion, mais *le lien d'une religion* (1).

On connaît la réponse du célèbre protestant et incrédule Bayle à un grand personnage qui l'interrogeait sur sa croyance : « Vous êtes protestant, monsieur Bayle ; mais à quelle secte appartenez-vous ? Etes-vous luthérien, calviniste, zwinglien, anabaptiste ?... — Je ne suis rien de tout cela, répartit impudemment ce protestant trop logique. Je suis protestant, c'est-à-dire que je *proteste* contre toute espèce de religion ».

Le protestantisme, malgré ses réclamations, n'est pas et ne peut pas être une religion. Encore moins est-il la vraie religion.

(1) VINET. *Essai sur la manifestation des convictions religieuses.*

II

Le protestantisme croit-il en Jésus-Christ

Il est encore, Dieu merci, des protestants honnêtes et religieux qui croient en Jésus-Christ. Est-ce parce qu'ils sont protestants, qu'ils croient ainsi ? Point du tout. On est protestant, très bon protestant, pasteur protestant, sans être obligé le moins du monde de croire en la divinité du Sauveur. M. le pasteur Coquerel, de Paris, vient de mettre au jour un gros livre tout exprès pour le démontrer (1). On s'était imaginé depuis dix-neuf cents ans, que, pour être chrétien, il fallait croire que le Christ est incarné ; erreur grossière, d'après M. Coquerel. Que Jésus soit Dieu, qu'il soit un être surnaturel quelconque, ou qu'il soit un homme comme le premier venu : pourquoi y regarder de si près ? On est fort bon chrétien sans faire toutes ces distinctions

Le savant rédacteur de la *Revue de théologie protestante*, publiée à Strasbourg, M. T. Colani, se garde bien de réclamer contre son confrère de Paris, et enseigne à ses élèves, les futurs ministres de l'Évangile, qu'on se passe fort bien de Jésus-Christ pour être chrétien : « Si Jésus-Christ et sa sainteté nous étaient enlevés, ajoute-t-il pieusement (*Revue de théologie*, vol. VII, p. 242), un deuil immense traverserait la terre ; mais la foi resterait, la foi au Père, la vie en Dieu ». Aussi M. de Gasparin, cet ardent défenseur du protestantisme français, en est-il réduit à se féliciter (2), comme d'un triomphe inespéré, de ce que, sur sept cents ministres, il s'en est trouvé deux cents qui croient en la divinité du Christ.

Dans les chaires les plus illustres de la Réforme, on entend proclamer que « le Sauveur n'a été qu'un

(1) *La Christologie*.

(2) GASPARIN, *Intérêts généraux du protestantisme*, Avertissement. p. VII.

« Socrate juif, auteur de la meilleure philosophie
« pratique ». Les plus célèbres ministres font de
lui « un simple rabbin que plusieurs prirent pour le
« Messie, si bien qu'il finit par en être convaincu
« lui-même, quoiqu'il n'enseignât pas autre chose
« qu'un *mosaïsme épuré*; qui fut condamné à mort
« et attaché à une croix, qui fut enlevé *ayant l'air*
« *d'un mort*, et revint à la vie le troisième jour, et
« qui enfin, après avoir revu ses disciples à plu-
« sieurs reprises, les quitta sans qu'ils le revissent
« jamais ». Ce n'est pas dans Voltaire ni dans Rous-
seau que se trouve cette odieuse parodie du Sym-
bole des Apôtres, c'est dans la *Théologie chrétienne*
de Wegscheider (1), publiée à sept ou huit éditions,
et devenue le manuel des étudiants qui aspirent au
pastorat. Faut-il s'étonner de ce que, le 31 décembre
1854, un des ministres de Strasbourg, formé d'après
ces principes, M. Leblois, proclamait du haut de la
chaire que le culte de Jésus-Christ est une *supersti-
tion*, blâmant vertement les sectes protestantes qui
ont retenu ce *reste de papisme*, et affirmant qu'il
faut mettre un terme à cette *idolâtrie aussi contraire
à la raison qu'à l'Écriture* ?

Il y a quelques années, le roi de Prusse, chef
et docteur de l'Église prussienne, ayant manifesté
quelques inquiétudes sur l'orthodoxie des pasteurs
et professeurs de sa Faculté de théologie de Berlin,
le doyen protesta avec indignation au nom de tous
ses collègues, et déclara solennellement que tous,
sans exception, ils croyaient... *que Jésus a vraiment
existé*. C'est là un effort de foi dont il faut féliciter
MM. les pasteurs de Berlin; ils ont des collègues en
Allemagne qui n'en seraient pas capables, et qui
protestent non seulement contre la divinité du
Christ, mais encore contre la réalité de sa personne
et de son existence. Telle est, du moins, la consé-
quence logique et insensée des écrits du célèbre

(1) WEGSCHEIDER, *Theol. christ. dogm.*, § 121.

Strauss, professeur de théologie protestante à Zurich, qui a entraîné à sa suite une partie de l'Allemagne. Tous ces messieurs se disent chrétiens, et à l'exemple de Luther, Calvin et compagnie, leurs devanciers moins hardis, se posent comme des réformateurs du christianisme.

Dans Genève, il y a longtemps que la *Vénérable Compagnie des pasteurs* (C'est ainsi qu'elle s'intitule elle-même) a défendu formellement aux prédicateurs (Règlement du 3 mai 1817) de parler en chaire de la divinité du Christ. Le petit nombre des arriérés qui persistèrent dans cette croyance incompatible avec le libre examen, furent obligés de faire bande à part, et sont encore aujourd'hui tournés en ridicule par l'Eglise nationale, sous le nom de *Mômiers*.

Il faudrait ici, si je n'étais obligé d'être bref, passer en revue les divers pays protestants, et montrer par des faits publics et généraux comment la réforme de Luther abandonne et renie partout le dogme sacré et essentiel de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dogme sans lequel le Christianisme disparaît tout entier. Ce que je viens de dire n'est-il pas plus que suffisant pour que nous nous écriions avec l'infortuné M. de Gasparin : *La majorité des protestants n'est pas chrétienne !*

Le dogme de la divinité de Jésus-Christ, comme tout l'enseignement chrétien, ne nous vient que par l'Eglise, dépositaire vivant et infaillible de l'autorité de Dieu (1). Les protestants ont rejeté cette autorité ; ils n'ont plus de guide certain dans la voie des croyances, et, pour cette raison, depuis quatre cents ans, leurs dogmes s'en vont l'un après l'autre. Ils

(1) Je ne veux pas dire que la Sainte Ecriture ne nous présente pas très clairement la divinité du Sauveur, je dis seulement que, les Ecritures elles-mêmes tirant toute leur autorité divine de l'enseignement infaillible de l'Eglise, tout homme qui rejette l'Eglise perd par là même le fondement de sa foi en Jésus-Christ.

finiront, s'ils sont logiques, par formuler leur Symbole comme le fit un jour un protestant connu : « Je ne crois plus à rien ».

Après avoir nié l'Eglise, le protestantisme nie Jésus-Christ ; après avoir nié Jésus-Christ, il niera Dieu lui-même, et son œuvre sera faite !

Cette œuvre diabolique est consommée déjà dans une grande partie de l'Allemagne. Il existe une Association puissante et répandue sous le nom d'*Amis protestants*, et qui a pour chefs les trois pasteurs Uhlich, Wislicénius et Sachse. A ces trois hommes s'est adjoint un grand nombre de pasteurs d'Allemagne ; et les pasteurs officiels de Berlin, avec qui fraternisent nos pasteurs de France, ont à plusieurs reprises donné des témoignages de sympathie à ces *Amis protestants*. Or, voici la profession de foi du pasteur Uhlich et de son catéchisme public :

« Notre croyance est de n'en avoir pas.

« L'être qu'on appelle Dieu est un être factice.

« Le véritable objet de notre adoration, c'est nous-mêmes. »

Et cet athéisme effronté est le protestantisme qui domine dans l'Allemagne du Nord, surtout en Prusse ; c'est la conséquence logique du protestantisme proprement dit ; il n'a de raison d'être qu'à la condition de donner à la pensée humaine une complète liberté, ou plutôt une complète licence.

Il est cela, ou il n'est rien.



Mgr DE SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

La
Religion
commode

N° 91

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

La religion commode

Il est plus commode, dit-on, d'être protestant que catholique, — c'est vrai; il est aussi plus commode de céder à ses passions que de les contenir. Seulement, en fait de religion, il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus commode, mais quelle est celle qui est vraie et qui conduit à Dieu.

Un pasteur était parvenu à gagner à sa secte une bonne femme qui s'était laissé prendre aux affirmations du prétendu ministre de l'Évangile. Elle fréquentait assidûment le temple, allait faire tous les dimanches son petit somme pendant le prêche, soignait fort bien la grosse Bible qu'on lui avait donnée et qu'elle se gardait bien d'ouvrir de peur de la gâter; en un mot, elle était devenue une excellente protestante. Elle poussait même la ferveur jusqu'à se faire inscrire sur le registre de la fameuse Société du Sou protestant, et de deux ou trois Sociétés bibliques.

Plusieurs années se passèrent dans cette piété facile, et la bonne femme s'applaudissait chaque jour davantage de vivre si doucement, selon ce que M. le pasteur appelait le *pur Évangile*, débarrassée de la désagréable obligation d'aller se confesser aux grandes fêtes, de communier pour tout de bon, de faire maigre le vendredi, et d'obéir à son curé. Au milieu de ces joies *évangéliques* que le pasteur et une pieuse diaconesse entretenaient avec zèle au moyen de petits cadeaux, de petites brochures, la pauvre créature fut un beau jour visitée par la maladie. Un lecteur fut aussitôt député pour lui lire

des psaumes et des passages auxquels elle ne comprenait pas grand'chose, — non plus, il faut le dire, que le zélé *lecteur* lui-même. Le mal empira bientôt, et le médecin laissa échapper quelques paroles qui firent comprendre à la malade que son état était rien moins que rassurant. A la vue de la mort, à la pensée du jugement de Dieu, la pauvre femme s'émut et rentra en elle-même. Elle s'aperçut, à cette lumière qui ne trompe pas, qu'elle s'était égarée et qu'elle avait quitté la vraie foi. Elle pria une de ses voisines d'aller sans retard chercher le curé de la paroisse, bon et digne prêtre qu'elle avait connu jadis et que sa désertion avait vivement affligé. Le curé la trouva toute en larmes, la consola de son mieux et, tout en lui montrant l'énormité de sa faute, il lui rappela l'infinie miséricorde du bon Dieu. Après avoir reçu la confession de ses péchés, il la réconcilia avec Notre-Seigneur. Il lui donna le sacrement consolateur des mourants, l'Extrême-Onction, dont on lui avait appris à se moquer, mais dont elle comprenait alors toute l'importance et toute l'efficacité; enfin il lui porta le saint Viatique, ce très saint et très adorable mystère, où Jésus lui-même se voile pour descendre jusqu'à nous et nous fortifier au terme de notre voyage. En paix avec Dieu et avec elle-même, la pauvre femme était heureuse et voyait désormais sans crainte s'approcher le moment de son entrée dans l'éternité.

Le soir de ce même jour, le pasteur protestant se présente chez elle; il venait d'apprendre la visite du curé, et ne pouvait croire à ce qu'il appelait « une honteuse défection, un scandale pour le pur Évangile, un retour aux superstitions de Babylone ». En réalité, ce qui le vexait le plus, c'est qu'on allait en parler dans le voisinage, et qu'on en tirerait, sans doute, des conclusions désagréables pour le *pur Évangile*... et pour l'amour-propre de M. le pasteur. Il apostropha donc assez vivement la pauvre malade, lui rappelant avec quel courage elle

avait rejeté naguère « toutes ces simagrées, ces erreurs, auxquelles elle n'aurait jamais dû retourner ». « Ah ! monsieur, répondait la bonne femme, tout cela c'était bon quand je me portais bien ; *votre religion, c'est bien commode pour vivre, mais c'est le diable pour mourir !* »

Elle ne se doutait pas, la brave femme, qu'elle venait, par cette simple parole, de faire toucher du doigt la fausseté de la religion protestante.

Pour qu'une religion soit la vraie religion, la religion qui conduit au ciel, il ne suffit pas, en effet, qu'elle soit commode et qu'elle mette de côté tout ce qui gêne dans le service de Dieu. Le protestantisme est commode pour vivre : c'est une raison pour qu'il soit terrible d'y mourir. Le protestantisme est commode : donc il est faux, donc il n'est pas la religion de celui qui a dit : « Combien étroite est la porte, combien est pénible la voie qui mène à la vie éternelle ! Efforcez-vous de prendre cette voie pénible et d'entrer par cette porte étroite ».

Le protestantisme, ce prétendu christianisme sans obéissance à la foi, sans obéissance à l'autorité de l'Eglise, sans confession, sans Eucharistie, sans sacrifice, sans pénitences, sans pratiques obligatoires, n'est-il pas condamné par l'Evangile dont sans cesse il usurpe le nom ? N'est-il pas condamné par Jésus-Christ lui-même, quand ce divin Maître ajoute ces paroles redoutables : « Combien est commode et large la voie qui conduit à la perdition ! »

II

La pierre de touche

Il est un moyen bien facile de découvrir la véritable Eglise, entre toutes celles qui prétendent à ce titre.

Notre-Seigneur a clairement déclaré que ses dis-

ciples seraient haïs des méchants comme il en a été haï lui-même le premier. « Le disciple n'est point au-dessus du maître ; si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier ».

Or, depuis les temps apostoliques, l'histoire nous atteste que c'est contre l'Eglise catholique que se sont constamment réunis les efforts et les haines des impies. Les juifs, les païens, les Turcs, les méchants de tous les siècles, et jusque dans ces derniers temps, les révolutionnaires, tous ont choisi et choisissent encore pour but de leurs attaques l'Eglise catholique, et l'Eglise catholique seule. Les brigands de la Révolution française se sont rués contre elle, ils ont emprisonné et massacré ses Evêques et ses Prêtres, ils ont laissé fort tranquilles les rabbins juifs et les ministres protestants. Lisez les écrits incendiaires de nos révolutionnaires modernes ; l'Eglise catholique seule excite leurs fureurs ; et non seulement ils ne s'élèvent pas contre le protestantisme, mais ils le prônent comme favorable à leurs vues antichrétiennes.

L'union de tous les impies contre la seule Eglise catholique, suffirait déjà pour réaliser la prophétie de Notre-Seigneur. Les sectes hérétiques, et en particulier toutes les sectes protestantes, se sont chargées de compléter la preuve. Séparées pour tout le reste, divisées de croyances et d'intérêts, s'anathématisant les unes les autres, elles entrent dans un merveilleux accord dès qu'il s'agit d'injurier et d'attaquer l'antique Eglise de Saint Pierre. Devant cette commune ennemie, elles ne font plus qu'un et blasphèment à l'unisson.

Hérode et Pilate, ennemis mortels jusqu'alors, s'unirent pour crucifier Jésus. L'hérésie et l'impiété, séparées encore à bien des titres, s'unissent de même pour outrager, flageller et détruire la sainte Eglise du Christ. Mais si l'Eglise catholique, apostolique et romaine doit, à l'exemple du Sauveur, souffrir sa passion et compléter ainsi celle de son divin Chef, elle a comme lui les promesses de la vie éter-

nelle: toujours haïe, toujours blasphémée, elle vit et vivra toujours, car Jésus est avec elle jusqu'à la fin du monde, et c'est à elle seule qu'il a dit: « Les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur toi ».

III

Comme quoi la propagande protestante n'est ni légitime ni logique.

Lorsque l'Eglise catholique, dans la personne de ses Evêques et de ses prêtres, signale aux chrétiens la propagande protestante comme une agression injuste et odieuse, on voit les journaux hérétiques, et avec eux les organes du rationalisme et de la Révolution, se plaindre amèrement de ce procédé, accusant l'Eglise d'avoir deux poids et deux mesures et d'interdire tyranniquement aux autres ce qu'elle ne cesse de pratiquer depuis son origine. Ces récriminations méritent une réponse; elle est simple et facile.

Les sectes protestantes reconnaissent toutes qu'on peut faire son salut dans l'Eglise catholique. L'Eglise catholique, au contraire, a toujours hautement professé qu'elle est la seule vraie religion, et qu'il faut lui appartenir pour être enfant de Dieu.

Les protestants sont en contradiction avec leurs principes lorsqu'ils cherchent à arracher des âmes à l'Eglise catholique; l'Eglise catholique se mettrait en contradiction flagrante avec les siens, si elle n'employait toute sa puissance et toute son ardeur à ramener à Jésus-Christ ceux que de funestes erreurs ont séparés de son troupeau.

Quand l'Eglise catholique s'efforce d'éclairer un protestant et de le ramener à la vraie foi, elle lui

laisse toutes les vérités qu'il possède déjà, et lui fournit celles qui lui manquent. C'est un pauvre homme à moitié vêtu qu'elle achève de vêtir ; le peu qu'il a déjà, joint à ce qu'elle lui donne, forme un chrétien complet.

Le contraire arrive quand la propagande protestante travaille à séduire un catholique ; elle ne fait autre chose que de lui enlever une partie de ses croyances, sans rien lui donner en retour. Elle le laisse à demi nu, comme ces malheureux passants que les voleurs dépouillent de leurs habits et de leurs manteaux sous le spécieux prétexte de les débarrasser de superfluités gênantes, et sans leur jeter seulement quelque guenille pour les garantir du froid.

C'est, du reste, une chose avouée par les protestants, qu'en fait de vérités religieuses, ils n'ont rien à donner aux catholiques, que ces derniers ne possèdent déjà ; bien plus, ils confessent que tout ce qu'ils retiennent de christianisme, ils l'empruntent à l'Eglise. Écoutons Luther, le fougueux patriarche de la Réforme, donner son avis en ce point. Au Colloque de Marbourg (1), Zwingle lui objectait que la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement, était un dogme du papisme.

« Mais alors, dit Luther, niez aussi toute la Bible, car c'est du Pape que nous la tenons. Nous sommes bien obligés d'avouer, tout protestants que nous sommes, que dans le papisme il est des vérités de salut, oui, toutes les vérités du salut, et que c'est de lui que nous les tenons, car c'est dans le papisme que nous trouvons *la vraie Ecriture sainte, le vrai Baptême, le vrai Sacrement de l'autel, les vrais clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme, les vrais articles de foi. J'ajoute, en outre,*

(1) Dispute célèbre entre Luther et Zwingle. Luther y défendait contre ses adversaires le dogme de la sainte Eucharistie.

que dans le papisme se trouve le vrai christianisme! (1) »

De cet aveu que l'Eglise catholique a le *vrai christianisme*, il faut conclure nécessairement que les sectes protestantes ne l'ont point, puisque l'Eglise affirme ce que les sectes nient. Mais il faut conclure, en outre, et cela saute aux yeux, que la propagande est pour l'Eglise catholique un droit et un devoir, tandis qu'elle est, de la part des protestants, un non-sens et une injustice.

(1) Je crois utile de donner le texte original de cet aveu si frappant (Œuvres de Luther, édition protestante d'Iéna, p. 408 et 409) : « Hoc enim facto negare oporteret totam quoque Scripturam sacram et prædicandi officium : Hoc enim totum a papa habemus. Nos autem fatemur sub Papatu plurimum esse boni Christianismi, imo omne bonum christianismum, atque etiam illinc ad nos devenisse. Quippe fatemur in Papatu veram esse Scripturam sacram, verum Baptisma, verum Sacramentum altaris, veras claves ad remissionem peccatorum, verum prædicandi officium, verum catechismum ut sunt : Oratio dominica, articuli fidei, decem præcepta... Dico insuper in Papatu verum Christianismum esse ».





QUESTIONS BRULANTES

**L'Eglise
catholique
défend-elle
la lecture
de la Bible ?**

N° 92

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 92

I

L'Église catholique défend-elle la lecture de la Bible?

L'Église, qui a reçu des mains de Dieu le trésor des Saintes Ecritures, n'a pas de plus grand désir que de voir ses enfants se nourrir de la divine parole, et en méditer les oracles. Néanmoins elle entoure cette lecture excellente de certaines précautions que la foi et l'expérience prescrivent également à sa prudence maternelle.

Elle se souvient que Satan s'est servi de l'Écriture Sainte pour tenter le Christ au désert, et que les Scribes et les Pharisiens ne combattaient Jésus et ses Apôtres qu'au nom de la parole de Dieu. Elle se rappelle que son premier Pontife, le prince des Apôtres, parlant des Ecritures inspirées, enseignait « qu'il s'y rencontre des passages difficiles à comprendre, que des hommes sans doctrine et à l'esprit changeant dépravent, ainsi que le reste des Ecritures, pour leur propre ruine (1) ». Et c'est l'Écriture elle-même qui oblige l'Église à donner avec prudence l'aliment divin à ses enfants. L'expérience se joint à la foi, en cette matière si grave; et l'exemple de tous les hérétiques et en particulier des hérétiques

(1) « ...In quibus sunt quædam difficilia intellectu quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas, ad sua ipsorum perditionem. » (2^e Ep. de S. Pierre, ch. III, v. 16.)

modernes, lui a fait voir que cette lecture de la Bible pourrait, dans de certaines conditions, et spécialement dans les traductions en langue vulgaire, être fort dangereuse. Elle a donc tracé des règles très simples et très sages destinées, non pas à empêcher cette lecture sanctifiante, mais à en écarter les dangers.

La première de ces règles est de recevoir des pasteurs légitimes de l'Eglise, et d'eux seuls, le texte et l'interprétation de l'Écriture, de peur, comme l'ajoute l'Apôtre saint Pierre, que, « ballottés par « l'erreur des faux docteurs, les chrétiens ne dé- « choient de cette solidité de doctrine qui est leur « bien propre : *ne insipientium errore traducti excidatis a propria firmitate* ».

Puis l'Eglise ordonne que l'on se serve de certaines traductions de l'Écriture Sainte examinées avec soin et approuvées par l'autorité ecclésiastique ; et, de la sorte, les fidèles sont assurés que ce qu'ils lisent est bien la parole de Dieu, et non pas la parole humaine de quelque traducteur ignorant ou perfide. L'Eglise veut en outre que l'on consulte cette même autorité qui seule peut juger si l'on est dans les dispositions convenables d'esprit et de cœur pour tirer profit de cette sainte lecture. Le simple énoncé de ces règles pratiques suffit pour en faire comprendre la profonde sagesse. Elles ne sont pas seulement sages, elles sont nécessaires.

L'Eglise montre par là combien elle a plus de souci de la sainte parole de Dieu, que ces téméraires novateurs qui, sous prétexte de la mettre à la portée de tous, l'ont jetée dans la boue et l'ont indignement profanée. L'Eglise catholique seule respecte la Bible, parce que seule elle en comprend la sainteté et le véritable usage.

Ajoutons ici, ce que plusieurs ignorent, qu'on lit beaucoup plus l'Écriture Sainte dans l'Église catholique, que chez les protestants, du moins chez ceux de France. A la Messe, on lit *chaque jour* des fragments de l'Ancien Testament ou des Epîtres des Apôtres, et les passages les plus saillants du Saint Evangile. Beaucoup de catholiques portent habituellement sur eux le Nouveau Testament ou du moins les quatre Evangiles, et cette pieuse pratique est de règle dans les séminaires. Il est peu de prêtres qui, chaque jour, ne consacrent un certain temps à la lecture et à la méditation de l'Écriture Sainte. Je ne sais si MM. les pasteurs lisent beaucoup l'Écriture, mais je puis affirmer que leurs ouailles ne la lisent guère. Dans beaucoup de familles protestantes, les parents en défendent, et certes avec raison, la lecture à leurs enfants, à cause des nombreux passages qui ne peuvent être mis prudemment sous les yeux d'un jeune homme ou d'une jeune fille.

L'Écriture est avant tout le livre sacerdotal, le livre des prêtres; les prêtres qui sont chargés d'enseigner et de sanctifier les autres fidèles, la reçoivent comme leur dépôt le plus précieux après l'Eucharistie. Ils l'expliquent au peuple et en nourrissent les âmes, tout en s'en nourrissant eux-mêmes les premiers. Ils ont mission de la faire aimer et respecter de tous, de la donner à chacun selon les besoins spirituels; et de conserver ainsi à la parole de Dieu son caractère essentiel qui est d'être *lumière et vie*.

Les saints prêtres et les vrais chrétiens ont pour le livre des Ecritures des respects et un amour qui ne se peuvent dire. Saint Charles Borromée, le grand archevêque de Milan, le grand réformateur du clergé d'Italie au xvi^e siècle, ne lisait la Bible

qu'à genoux, la tête nue; et on l'a vu demeurer quatre heures de suite absorbé dans ce divin travail. Saint Philippe de Néri baignait de ses larmes les pages sacrées qu'il savait par cœur. Il en était de même de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul. M. Olier, le réformateur de la discipline ecclésiastique en France, entourait le livre de la Bible d'une vénération merveilleuse. Il l'avait fait magnifiquement relier en argent massif, il ne le posait jamais à côté de ses autres livres. Avant de l'ouvrir il se revêtait de son surplis, et, comme saint Charles, ne la lisait qu'à genoux, malgré ses infirmités. La pieuse Compagnie de Saint-Sulpice, qui dirige une grande partie de nos séminaires de France, inspire ces mêmes sentiments de religion aux jeune ecclésiastiques qu'elle a mission de former, et qui s'empressent de suivre une direction aussi catholique.

Jésus est la manne cachée des Ecritures. Bienheureux est celui qui l'y cherche et l'y trouve. Bienheureuse est l'âme fidèle qui, à la lumière de la sainte Eglise et de la vrai foi, et dans un esprit de piété, d'amour et de sanctification, scrute l'admirable parole de Dieu et en fait avec le Sacrement de l'autel l'aliment substantiel d'une vraie et solide piété !

II

Pourquoi les Sociétés bibliques sont condamnées par l'Église.

Un catholique fort pieux, qui trouve dans la méditation de la sainte Ecriture un puissant aliment pour sa vie religieuse, me demandait si les

Sociétés bibliques, en répandant à foison les exemplaires de la Bible, ne faisaient pas en somme une chose utile aux âmes et n'étaient pas, sans le savoir, les auxiliaires de l'Eglise catholique. Il s'étonnait que le Pape Grégoire XVI les eût flétries solennellement et les eût appelées *des pestes*.

« Le Pape, dit à ce sujet le docteur Léo, protestant allemand, d'un esprit élevé, le Pape a appelé les Sociétés bibliques *des pestes*, et, pour ma part, si j'étais Pape et Italien, j'en ferais bien autant. Ayons donc la bonne foi d'examiner un peu ce que les émissaires des Sociétés protestantes anglaises font dans les pays catholiques avec un manque d'égards et de pudeur qui ne connaît pas de bornes comment tous les moyens leur sont bons pour répandre la Bible; comment ils la répandent sans le moindre jugement entre les mains des hommes les moins aptes à la comprendre; comment ils sèment des doctrines qui font entrer la confusion dans les esprits, qui blessent la moralité, ébranlent l'autorité sociale et l'ordre ecclésiastique, et qui n'ont en résumé qu'une action révolutionnaire. Les Sociétés bibliques, dans ces derniers temps, ont servi d'instrument aux auteurs des machinations exécrables qui ont bouleversé l'Italie. Le zèle protestant de l'Angleterre fraie en outre un chemin à la politique et au commerce anglais, qui s'introduisent en Italie, la Bible à la main. La Bible est la peau de brebis sous laquelle se cache le loup. »

Voilà la question jugée par un protestant. La Bible protestante n'est qu'une peau hypocrite dont s'affublent à la fois l'incrédulité et la Révolution.

III

**Jusqu'ou peut mener le principe protestant
qui donne la Bible comme règle de la foi.**

Si la Bible, interprétée selon la prétendue inspiration de chaque lecteur, était la règle de la foi, chacun serait obligé en conscience à croire et à faire ce qu'il découvrirait dans sa Bible.

Or, d'après ce principe, qui est, on ne peut le nier, le grand principe du protestantisme les protestants ne peuvent qu'approuver les abominables et impures folies de tant de sectes prétendues évangéliques, qui, depuis les *anabaptistes* jusqu'aux *mormons*, osent appuyer leurs infamies sur des textes incompris de l'Écriture. Bien plus, ils sont obligés de reconnaître pour leurs frères légitimes, pour de bons et logiques protestants ces mormons, ces anabaptistes, ces ignobles sectaires qui sont l'opprobre de l'humanité.

Que d'impudicités ne se sont point autorisées de cette parole du Seigneur : « *Croissez et multipliez* » ! Les anabaptistes de Munster, et après eux bien d'autres, en conclurent la légimité de la polygamie. C'est sur je ne sais quel passage de l'Évangile que Luther, Bucer et Mélanchthon s'appuyèrent pour permettre à Philippe, landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes à la fois.

Toujours au nom de l'Écriture, de la parole de Dieu, Luther poussa les paysans de l'Allemagne à se révolter contre les princes, puis, effrayé de son propre ouvrage, excita les princes à massacrer les

paysans. Jean de Leyde découvrit en lisant la Bible, qu'il devait épouser onze femmes à la fois; Hermann y vit qu'il était le Messie envoyé de Dieu; Nicolas, que tout ce qui a rapport à la foi n'est pas nécessaire, et qu'il faut vivre dans le péché, afin que la grâce abonde; Sympson prétend y lire qu'il faut marcher tout nu dans les rues, pour montrer aux riches qu'ils doivent être dépouillés de tout; Richard Hill trouve dans la Bible que l'adultère et l'homicide sont des œuvres qui opèrent le bien, et il ajoute que si ces crimes sont unis à l'inceste, ils rendent plus saints sur la terre, et plus joyeux dans le Ciel.

De l'aveu même des protestants honnêtes, il n'est point de crime et d'abomination qui n'ait trouvé sa prétendue justification dans un texte de l'Écriture interprété en dehors de l'autorité tutélaire de l'Église.

Que faut-il penser d'un principe qui a de pareilles conséquences?





QUESTIONS BRULANTES

**Aux
pères et mères
qui veulent
être heureux
dans
leur vieillesse**

N° 93

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 93

**Aux pères et mères qui veulent
être heureux dans leur vieillesse**

Pères et mères, vous êtes les dieux visibles de vos enfants. Ils ne voient rien de plus grand que vous ; ils ne voient rien si souvent que vous ; ils n'aiment rien autant que vous. Ils entendent bien parler de Dieu, du Pape, du chef de l'Etat mais ils ne les voient pas ; au lieu qu'ils vous ont tous les jours devant les yeux, comme les modèles vivants de leurs actions. Vous êtes tout pour eux : la vie qu'ils tiennent de vous, ils ne la conservent que par vos soins, et vous êtes toute leur espérance pour l'avenir.

L'enfant est *singe* de sa nature ; il imite, il répète tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. Cela est surtout vrai à l'égard de son père et de sa mère. Il se fait gloire de les imiter en tout. De là découle pour les pères et mères, une obligation rigoureuse d'être excellents eux-mêmes, afin que leurs enfants suivent une bonne voie.

Le cœur d'un enfant est une cire molle, prête à recevoir toutes les impressions bonnes ou mauvaises : c'est une toile sur laquelle rien n'est imprimé encore, capable de recevoir toutes les couleurs que l'on y déposera. C'est aux parents que Dieu a confié le soin d'imprimer en ces jeunes cœurs, tout neufs encore, des sentiments purs et profonds de vertu, impressions premières qui ne s'effacent jamais complètement. S'ils ont soin d'inculquer de bonne heure à leurs enfants le sentiment du devoir, l'amour et la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'excellence de la religion, ils posent la base du bonheur de ces pauvres petites créatures dont la providence de Dieu leur a confié le soin. S'ils ne le font pas, leurs enfants deviendront comme une terre qui n'est ni labourée ni ense-

mencée, qui n'aurait pas mieux demandé que d'être fertile, mais qui, faute de labour et de soin, ne produit que des épines et des ronces.

Et combien la providence de Dieu se montre admirable en cela ! L'enfant devient ainsi, à son tour et sans le savoir, la cause du salut de ses parents. Obligés, en effet, de lui prêcher le bien, non seulement par les paroles mais encore par les exemples, ils se trouvent souvent entraînés à faire, en vue de leur enfant, un bien qu'ils auraient négligé sans cela, et à éviter mille fautes qui pourraient mettre en danger son innocence.

Durant une persécution violente qui s'éleva contre la religion dans l'empire du Japon, deux chrétiens, un père et une mère de famille, s'attendaient chaque jour au martyre et s'y disposaient par des prières ferventes. Ils n'avaient qu'un enfant à peine âgé de cinq ans. La jeunesse de leur fils, qu'ils seraient sans doute obligés de laisser sur la terre seul et sans soutien, était le plus vil objet de leur peine. Parlant un jour de ce triste sujet, ils se disaient l'un à l'autre : « Avec la grâce de Dieu, nous aurons la force de souffrir et même de mourir pour notre foi ; mais ce pauvre petit, que deviendra-t-il ? Ignorant encore des choses de Dieu, de la sainteté de la religion de Jésus-Christ, n'y renoncera-t-il point à la première menace, à la première demande ? Durant leur entretien, l'enfant faisait semblant de s'amuser et de ne pas les écouter. Il jouait avec un fer, et remuait les charbons de la cheminée. Quand le fer fut rouge, il le retira, et, se retournant vers ses parents sans leur rien dire, il se l'appliqua sur la main et l'y laissa. La mère effrayée poussa un cri, et lui demanda ce qu'il faisait : « Ce que je fais ? leur dit l'enfant avec fermeté, je veux vous montrer qu'avec le secours du bon Dieu je pourrai souffrir aussi bien que vous, plutôt que de renoncer à la religion que vous pratiquez ». Le père et la mère, dans l'admiration, l'embrassent tendrement, fondant en larmes de

joie, et rendant grâces à Dieu de leur avoir donné un tel fils. Ayant été saisis peu de jours après par les persécuteurs, ils eurent, en effet, le bonheur de persévérer tous les trois dans leur martyre.

Heureuse récompense des soins, de la bonne éducation que les parents avaient donnés à ce saint enfant, et du fruit salutaire qu'il avait retiré de ces soins !

La veuve d'un mandarin de la Chine, convertie par les soins de nos missionnaires, avait une fille unique dans un âge encore tendre. Elle la conduisit un jour dans son oratoire, devant un crucifix, et, ayant achevé sa prière, elle se retourna vers son enfant, agenouillée à ses côtés, et lui dit : « Dieu seul sait combien je t'aime, ma chère fille, tu es mon unique bien sur la terre, et le seul gage que ton père en mourant m'ait laissé de sa tendresse ; cependant, si je croyais que tu dusses jamais abandonner Jésus-Christ, ou perdre ton innocence, je prierais le Seigneur de te prendre à lui de te retirer aussitôt de ce monde. Bien loin de te pleurer, je me parerais de mes habits de fête, et j'estimerais ta mort une grande grâce de la bonté de Dieu. » Ces paroles rappellent celles que la reine Blanche répétait à Saint Louis, son fils, pendant son enfance :

« J'aimerais mieux te voir mourir sous mes yeux, que de te voir commettre un seul péché ». Toutes les mères chrétiennes devraient sans cesse les répéter à leurs enfants.

Ce sont les pères et les mères qui perdent et qui sauvent leurs enfants. En les perdant, ils se perdent eux-mêmes ; en les sauvant, ils se sauvent.

Nous le répétons, *tel père, tel fils* ; et plus encore, *telle mère, tel enfant*. Si vous aimez vos enfants, pères et mères, si ce n'est point pour vous-mêmes, au moins pour l'amour d'eux, soyez bons chrétiens, observez exactement les lois de Dieu et celles de son Eglise ; évitez le péché ; réprimez vos passions ; veillez avec soin sur vos paroles ; faites chaque jour vos prières avec exactitude et respect ; ne

jurez jamais ; ne vous disputez point ; gardez-vous de la colère ; respectez les choses de Dieu, ses ministres et ses temples ; et vivez de telle sorte que votre enfant n'ait besoin pour bien faire, maintenant, que de regarder comment vous faites vous-mêmes ; plus tard, qu'il n'ait besoin de se souvenir.

LA PREMIÈRE ÉDUCATION

Lorsque les petits oursons viennent au monde, ils ressemblent, dit-on, à une masse informe, on ne distingue ni leur tête ni leurs yeux ; le père et la mère, poussés par un instinct que le bon Dieu leur donne, se mettent à lécher leur enfant avec leur langue : ils façonnent pour ainsi dire, ce corps imparfait, et grâce à leurs soins et à leur patience, peu à peu la tête de l'ourson se dégage, ses yeux, apparaissent, ses pattes se détachent ; en un mot, il commence à prendre sa figure naturelle.

Sauf comparaison, nous proposerons cet exemple à tous les pères et mères. Lorsque Dieu leur donne un enfant, il leur donne en même temps la mission de le façonner à la vertu, de le former au bien et d'en faire un enfant honnête et chrétien. Chez les ours, c'est la langue qui fait ce travail de formation ; chez les hommes c'est aussi la langue qui doit être l'instrument de ce grand travail, non en léchant, mais en parlant. Que ne peuvent en effet les paroles, les conseils d'un père et d'une mère ! l'esprit de leur enfant est, entre leurs mains, prêt à recevoir toutes les impressions ; si ces impressions sont bonnes, sont chrétiennes, le cœur de ce petit enfant se formera selon la volonté de Dieu ; il sera pur, aimant, compatissant, droit et religieux ; si, au contraire, la première direction est faussée, un germe de mal sera déposé dans son âme, et ce pauvre enfant s'élèvera avec des défauts qui le déformeront et plus tard le perdront.

Pères et mères, soyez bien attentifs à ce premier travail, à cette première influence sur l'esprit de vos enfants ; jamais les impressions d'enfance ne

s'effacent complètement. L'éducation commence dès le berceau, sur les genoux de la mère.

Apprenez avant tout à votre enfant à connaître, à aimer et à servir le bon Dieu : apprenez-lui à bégayer le nom de Jésus et le saint nom de Marie ; conduisez sa petite main innocente pour lui faire tracer sur lui le signe de la croix, avant même qu'il en puisse comprendre la sainteté ; apprenez-lui de bonne heure ses prières, et dans les petites histoires que vous lui racontez pour former son esprit, ramenez sans cesse les traits de l'histoire du Sauveur et de la vie des Saints. Une petite fille de quatre ou cinq ans était un jour sur les genoux de son père, qu'elle caressait tendrement : « Tu m'aimes donc bien ? » lui demanda celui-ci. « Oh oui ! répondit l'enfant, mais après le bon Dieu. »

Ne *gâtez* jamais vos enfants par une tendresse aveugle et inintelligente. Cette parole est bien profonde : — *gâter* un enfant. Gâter un travail, c'est le déformer, c'est le rendre inutile, c'est le perdre ; — ainsi sont les parents faibles et peu consciencieux qui gâtent leurs enfants, c'est-à-dire qui ne les habituent pas à respecter et à aimer le devoir, qui cèdent à tous leurs caprices, qui les soignent outre mesure, leur laissent prendre des habitudes d'impertinence, de mauvais caractère, d'humeur bizarre, de gourmandise, de curiosité ; en un mot les caressent quand ils devraient les punir, et en font d'insupportables petits personnages.

Dans notre siècle, à la campagne comme à la ville, chez le paysan comme chez le riche seigneur, l'*usage* presque général, c'est que les enfants soient les maîtres au logis, et voient leurs père et mère à leurs genoux. C'est le monde renversé : des enfants gâtés ne seront jamais que des hommes médiocres, s'ils ne sont pas des hommes pervers ; quelle importance, donc, n'a pas la première éducation !

Avis aux parents qui aiment leurs enfants et qui veulent travailler sérieusement à leur bonheur !

Les devoirs d'un père et d'une mère vis-à-vis de

leur enfant, grandissent à mesure que l'enfant grandit en raison. C'est aux parents qu'il appartient surtout de donner à leur enfant des notions justes et chrétiennes, et de former ainsi son esprit et son cœur. Une bonne mère est, sinon le premier *confesseur*, du moins la première *confidente* de la conscience naissante de son fils et de sa fille; et, lorsque les années rendent insuflisant ce ministère d'affection, c'est à elle encore qu'il appartient d'initier l'enfant à une *confiance* plus grave, et de le préparer à s'approcher utilement et religieusement du confesseur.

Des parents vraiment chrétiens doivent veiller attentivement sur les premiers pas de leur enfant dans la vie; ils ne doivent pas le laisser s'aventurer seul, sans guide et sans appui, au milieu des dangers sans nombre qu'il rencontre à chaque pas; ils doivent choisir eux-mêmes et avec le plus grand soin les compagnons de jeu de leur enfant, écarter de lui les camarades suspects, mal élevés, trop libres dans leurs paroles ou dans leurs allures, et en général ceux dont les parents n'ont pas une moralité parfaite. Combien de pauvres enfants connaissent le vice et perdent l'innocence, faute de cette surveillance préservatrice! Sur dix enfants corrompus, il y en a neuf qui ont été perdus par de mauvais camarades.

A douze ou treize ans, lorsque la première communion est faite, les parents doivent redoubler de soins pour faire persévérer leur enfant dans la bonne voie de sa jeunesse. Il arrive en effet aux années les plus dangereuses peut-être, et les plus difficiles de la vie. Cet âge est semblable au *cap des tempêtes* célèbre par tant de naufrages; seuls les vaisseaux bien montés et bien gouvernés échappent au péril. Cet âge redoutable de l'adolescence, si charmant quand il reste pur, si désastreux lorsqu'il ne l'est plus, s'étend de treize à dix-sept ans et doit fixer toute la sollicitude d'un bon père et d'une bonne mère. S'il faut placer l'enfant en apprentis-

sage, ou bien le confier à des mains étrangères, on doit *avant tout* sauvegarder les intérêts sacrés de son âme, le placer dans un bon milieu, où la pratique du bien, non seulement ne lui soit pas impossible, mais au contraire lui reste douce et facile : ainsi, point d'états incompatibles avec l'observation du dimanche ; point d'états, point d'écoles, point de collèges où le jeune homme ne puisse facilement, s'il le veut, remplir ses devoirs religieux, se confesser, communier, assister aux offices, et assurer ainsi sa persévérance chrétienne. Les parents, qu'ils en soient bien convaincus, seront récompensés largement des soins qu'ils prendront dans ce sens ; leurs enfants, en restant chrétiens, resteront bons et dociles ; ils éviteront les vices qui bien souvent déshonorent les familles, et changent en larmes amères l'espérance des premières années. Combien de fois les douleurs cruelles qui accablent les pères et mères dans leur vieillesse ne sont-elles pas une peine méritée ! ils recueillent ce qu'ils ont semé par leur insouciance, par leur peu de foi et par le peu de bons exemples dont ils ont entouré l'adolescence de leur fils ou de leur fille ! Quelle belle et douce vieillesse, au contraire, que celle d'un père et d'une mère qui se sont appliqués toute leur vie à faire de leurs enfants des chrétiens véritables ! Eux aussi recueillent ce qu'ils ont semé : des fruits de paix, de joie et d'affection, dont la mort elle-même ne pourra les priver, et qui les suivront jusque dans le sein de Dieu.



Mgr de SÉGUR

QUESTIONS BRULANTES

Mgr de SÉGUR

Y a-t-il vraiment
un
Enfer ?

N° 94

TOLRA, Libraire-Editeur
28, Rue d'Assas, PARIS

N° 94

Y a-t-il vraiment un Enfer?

C'était en 1887. Deux jeunes sous-lieutenants récemment sortis de Saint-Cyr, visitaient les monuments et les curiosités de Paris. Ils entrèrent dans l'église de l'Assomption, près des Tuileries, et se mirent à regarder les tableaux, les peintures et les autres détails artistiques de cette belle rotonde. Ils ne songeaient point à prier.

Auprès d'un confessionnal, l'un d'eux aperçut un jeune prêtre en surplis, qui adorait le Saint-Sacrement. « Regarde donc ce curé, dit-il à son camarade; on dirait qu'il attend quelqu'un. — C'est peut-être toi, répondit l'autre en riant. — Moi! Et pourquoi faire? — Qui sait? Peut-être pour te confesser. — Pour me confesser! Eh bien, veux-tu parier que je vais y aller? — Toi! aller te confesser! Bah! » Et il se mit à rire, en haussant les épaules.

« Que veux-tu parier? reprit le jeune officier, d'un air moqueur et décidé. Parions un bon dîner, avec une bouteille de champagne frappé. — Va

pour le dîner et le champagne. Je te défie d'aller te mettre dans la boîte. »

A peine avait-il achevé, que l'autre, allant droit au jeune prêtre, lui disait un mot à l'oreille; et celui-ci se levait, entrait au confessionnal, pendant que le pénitent improvisé jetait sur son camarade un regard vainqueur, et s'agenouillait comme pour se confesser.

« A-t-il du toupet! » murmura l'autre; et il s'assit pour voir ce qui allait se passer.

Il attendit cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. « Qu'est-ce qu'il fait? se demandait-il avec une curiosité légèrement impatiente. Qu'est-ce qu'il peut dire depuis tout ce temps-là? »

Enfin, le confessionnal s'ouvrit; l'abbé en sortit, le visage animé et grave; et, après avoir salué le jeune militaire, il entra dans la sacristie. L'officier s'était levé de son côté, rouge comme un coq, se tirant la moustache d'un air quelque peu attrapé, et faisant signe à son ami de le suivre pour sortir de l'église.

« Ah ça, dit celui-ci, qu'est-ce qui t'est donc arrivé? Sais-tu que tu es resté près de vingt minutes avec cet abbé. Ma parole! j'ai cru un instant que tu te confessais tout de bon. Tu as tout de même gagné ton dîner. Veux-tu pour ce soir? — Non, répondit l'autre de mauvaise humeur; non, pas aujourd'hui. Nous verrons un autre jour. J'ai affaire; il faut que je te quitte. » Et serrant la main

de son compagnon, il s'éloigna brusquement, d'un air tout crispé.

Que s'était-il passé, en effet, entre le sous-lieutenant et le confesseur? Le voici :

A peine le prêtre eut-il ouvert le guichet du confessionnal, qu'il s'aperçut, au ton du jeune homme, qu'il s'agissait là d'une mystification. Celui-ci avait poussé l'impertinence jusqu'à lui dire, en finissant, je ne sais quelle phrase : « La religion! la confession! je m'en moque! »

Cet abbé était un homme d'esprit. « Tenez, mon cher monsieur, lui dit-il en l'interrompant avec douceur, je vois que ce que vous faites là n'est pas sérieux. Laissons de côté la confession, et, si vous le voulez bien, causons un petit instant. J'aime beaucoup les militaires. Et puis, vous m'avez l'air d'un bon et aimable garçon. Quel est, dites-moi, votre grade? »

L'officier commençait à sentir qu'il avait fait une sottise. Heureux de trouver un moyen de s'en tirer, il répondit assez poliment : « Je ne suis que sous-lieutenant. Je sors de Saint-Cyr. — Sous-lieutenant? Et resterez-vous longtemps sous-lieutenant? — Je ne sais pas trop; deux ans, trois ans, quatre ans peut être. — Et après? — Après? Je passerai lieutenant. — Et après? — Après? Je serai capitaine. — Capitaine? A quel âge peut-on être capitaine? — Si j'ai de la chance, dit l'autre en souriant, je puis être capitaine à vingt-huit ou

vingt-neuf ans. — Et après? — Oh! après, c'est difficile; on reste longtemps capitaine. Puis on passe chef de bataillon; puis, lieutenant-colonel; puis, colonel. — Eh bien, vous voici colonel, à quarante ou quarante-deux ans. Et après cela? — Après? Je deviendrai général de brigade, et puis général de division. — Et après? — Après? Il n'y a plus que le bâton de maréchal. Mais mes prétentions ne vont pas jusque-là. — Soit; mais est-ce que vous ne vous mariez pas? — Si fait, si fait; quand je serai officier supérieur. — Eh bien, vous voici marié, officier supérieur, général, général de division, peut-être même maréchal de France, qui sait? Et après, Monsieur? ajouta le prêtre avec autorité. — Après? après? répliqua l'officier un peu interloqué. Oh! ma foi, je ne sais pas ce qu'il y aura après. »

« Voyez comme c'est singulier, dit alors l'abbé d'un ton de plus en plus grave. Vous savez tout ce qui se passera jusque-là, et vous ne savez pas ce qu'il y aura après. Eh bien, moi je le sais; et je vais vous le dire. Après, Monsieur, après, vous mourrez. Après votre mort, vous paraîtrez devant Dieu, et vous serez jugé. Et si vous continuez à faire comme vous faites, vous serez damné; vous irez brûler éternellement en enfer. Voilà ce qui se passera après! »

Et comme le jeune étourdi, ennuyé de cette fin, paraissait vouloir s'esquiver : « Un instant, Mon-

sieur ! ajouta l'abbé. J'ai encore un mot à vous dire. Vous avez de l'honneur, n'est-il pas vrai ? Eh bien, moi aussi j'en ai. Vous venez de me manquer gravement ; et vous me devez une réparation. Je vous la demande, et je l'exige, au nom de l'honneur. Elle sera d'ailleurs très simple. Vous allez me donner votre parole que, pendant huit jours, chaque soir avant de vous coucher, vous vous mettrez à genoux, et vous direz tout haut : « Un « jour, je mourrai ; mais je m'en moque. Après ma « mort, je serai jugé ; mais je m'en moque. Après « mon jugement, je serai damné ; mais je m'en « moque. J'irai brûler éternellement en enfer ; mais « je m'en moque. » Voilà tout. Mais vous allez me donner votre parole d'honneur de n'y pas manquer, n'est-ce pas ? »

De plus en plus ennuyé, voulant à tout prix sortir de ce faux pas, le sous-lieutenant avait tout promis, et le bon abbé l'avait congédié avec douceur, ajoutant : « Je n'ai pas besoin, mon cher ami, de vous dire que je vous pardonne de tout mon cœur. Si jamais vous aviez besoin de moi, vous me trouveriez toujours ici, à mon poste. Seulement, n'oubliez pas la parole donnée. » Là-dessus, ils s'étaient quittés comme nous l'avons vu.

Le jeune officier dîna tout seul. Il était manifestement vexé. Le soir, au moment de se coucher, il hésita un peu ; mais sa parole était donnée, et il s'exécuta.

« Je mourrai ; je serai jugé ; j'irai peut-être en

enfer... » Il n'eut pas le courage d'ajouter : Je m'en moque. »

Quelques jours se passèrent ainsi. Sa « pénitence » lui revenait sans cesse à l'esprit, et semblait lui tinter aux oreilles. Au fond, comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des jeunes gens, il était plus étourdi que mauvais. La huitaine ne s'était pas écoulée, qu'il retournait, seul cette fois. à l'église de l'Assomption, se confessait pour tout de bon, et sortait du confessionnal le visage tout baigné de larmes, et la joie dans le cœur.

Il est resté depuis, m'a-t-on assuré, un digne et fervent chrétien.

C'est la pensée sérieuse de l'enfer, qui, avec la grâce de Dieu, avait opéré la métamorphose. Or, ce qu'elle a fait sur l'esprit de ce jeune officier, pourquoi ne le ferait-elle pas sur le vôtre, ami lecteur ? Il y faut donc réfléchir une bonne fois.

Il y faut réfléchir ; c'est une question personnelle, s'il en fût, et, avouez-le, profondément redoutable. Elle se dresse devant chacun de nous ; et, bon gré mal gré, il y faut une solution positive.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, examiner ensemble, brièvement mais bien carrément, deux choses : 1° s'il y a vraiment un enfer ; et 2° ce que c'est que l'enfer.

Je fais appel ici uniquement à votre bonne foi et à votre foi.

(Voir la suite aux tracts n° 95, 96, 97, 98, 99, 100.)

Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

**Les Peuples
en tous temps
ont-ils cru
à l'existence
de l'Enfer ?**

N° 95

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6^e)

N° 95

S'il y a vraiment un enfer

**IL Y A UN ENFER : C'EST LA CROYANCE DE TOUS LES PEUPLES
DANS TOUS LES TEMPS**

Ce que tous les peuples ont toujours cru, dans tous les temps, constitue ce qu'on appelle une vérité de sens commun, ou, si vous l'aimez mieux, de sentiment commun, universel. Quiconque se refuserait à admettre une de ces grandes vérités universelles n'aurait pas, comme on dit très justement, le sens commun. Il faut être fou, en effet, pour s'imaginer qu'on peut avoir raison contre tout le monde.

Or, dans tous les temps, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, tous les peuples ont cru à un enfer. Sous un nom ou sous un autre, sous des formes plus ou moins altérées, ils ont reçu, conservé et proclamé la croyance à des châtiments redoutables, à des châtiments sans fin, où le feu apparaît toujours, pour la punition des méchants, après la mort.

C'est là un fait certain, et il a été si lumineusement établi par nos grands philosophes chrétiens, qu'il serait superflu pour ainsi dire de se donner la peine de le prouver.

Dès l'origine, on trouve l'existence d'un enfer éternel de feu, clairement consignée dans les plus anciens livres connus, ceux de Moïse. Je ne les cite ici, notez-le bien, qu'au point de vue purement historique. Le nom même de l'enfer s'y trouve en toutes lettres.

Ainsi, au seizième chapitre du livre des Nombres, nous voyons les trois lévites Coré, Dathan et Abiron, qui avaient blasphémé Dieu et s'étaient révoltés contre Moïse, « engloutis vivants en enfer », et le texte répète : « Et ils descendirent vivants en enfer : *descenderuntque vivi in infernum* ; et le feu : *ignis*, que le Seigneur en fit sortir, dévora deux cent cinquante autres rebelles ».

Or, Moïse écrivait cela plus de seize cents ans avant la naissance de Notre-Seigneur, c'est-à-dire il y a près de trois mille cinq cents ans.

Au Deutéronome, le Seigneur dit, par la bouche de Moïse : « Le feu a été allumé dans ma colère, et ses ardeurs pénétreront jusqu'aux profondeurs de l'enfer : *et ardebit usque ad inferni novissima* ».

Dans le livre de Job, également écrit par Moïse, au témoignage des plus grands savants, les impies, dont la vie regorge de biens, et qui disent à Dieu : « Nous n'avons pas besoin de vous, nous ne voulons pas de votre loi ; à quoi bon vous servir et vous prier ! », ces impies-là « tombent tout à coup en enfer : *in puncto ad inferna descendunt*.

Job appelle l'enfer : « la région des ténèbres, la ré-

gion plongée dans les ombres de la mort, la région du malheur et des ténèbres, où il n'y a plus aucun ordre, mais où règne l'horreur éternelle : *sed sempiternus horror inhabitat* ». Certes, voilà des témoignages plus que respectables, et qui remontent aux origines historiques les plus reculées.

Mille ans avant l'ère chrétienne, alors qu'il n'était point encore question ni d'histoire grecque, ni d'histoire romaine, David et Salomon parlent fréquemment de l'enfer comme d'une grande vérité, tellement connue et reconnue de tous, qu'il n'est pas même besoin de la démontrer. Dans le Livre des psaumes, David dit entre autres en parlant des pécheurs : « Qu'ils soient jetés dans l'enfer : *convertantur peccatores in infernum* ». Que les impies soient confondus et précipités en enfer : « *et deducantur in infernum* ». Et ailleurs il parle des douleurs de l'enfer : « *dolores inferni* ».

Salomon n'est pas moins formel. En rapportant les propos des impies qui veulent séduire et perdre le juste, il dit : « Dévorons-le tout vivant, comme fait l'enfer : *sicut infernus*. » Et dans ce fameux passage du Livre de la Sagesse, où il dépeint si admirablement le désespoir des damnés, il ajoute : « Voilà ce que disent dans l'enfer : *in inferno*, ceux qui ont péché ; car l'espérance de l'impie s'évanouit comme la fumée qu'emporte le vent ».

Dans un autre de ses livres, appelé l'Ecclésiaste, il dit encore : « La multitude des pécheurs est

comme un paquet d'étoupe; et leur fin dernière, c'est la flamme de feu : *flamma ignis*; ce sont les enfers, et les ténèbres, et les peines: *et in fine illorum inferi, et tenebræ, et pænæ.* »

Deux siècles après, plus de huit cents ans avant Jésus-Christ, le grand prophète Isaïe disait à son tour : « Comment es-tu tombé du haut des cieux, ô Lucifer? Toi qui disais en ton cœur : « Je monterai jusqu'au ciel, je serai semblable au Très-Haut », te voici précipité en enfer, au fond de l'abîme : *ad infernum detraheris, in profundum laci.* » Par cet abîme, par ce mystérieux « étang », nous verrons plus loin qu'il faut entendre cette épouvantable masse liquide de feu qu'enveloppe et que cache la terre, et que l'Eglise elle-même nous indique comme le lieu proprement dit de l'enfer. Salomon et David parlent, eux aussi, de ce brûlant abîme.

Dans un autre passage de ses prophéties, Isaïe parle du feu, du feu éternel de l'enfer. « Les pécheurs, dit-il, sont frappés d'épouvante. Lequel d'entre vous pourra habiter dans le feu dévorant : *cum igne devorante*, dans les flammes éternelles : *cum ardoribus sempiternis* ? »

Le prophète Daniel, qui vivait deux cents ans après Isaïe, dit, en parlant de la résurrection dernière et du Jugement : « Et la multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui ne finira jamais ».

Même témoignage de la part des autres prophètes, jusqu'au précurseur du Messie, saint Jean-Baptiste, qui, lui aussi, parle au peuple de Jérusalem du feu éternel de l'enfer, comme d'une vérité connue de tous, et dont personne n'a jamais douté. « Voici le Christ qui approche, s'écrie-t-il. Il vannerà son grain : il recueillera le froment (les élus) dans ses greniers, quant à la paille (les pécheurs) il la brûlera dans le feu qui ne s'éteint point : *in igne inextinguibili.* »

L'antiquité païenne, grecque et latine, nous parle également de l'enfer et de ses terribles châtimens qui n'auront point de fin. Sous des formes plus ou moins exactes, suivant que les peuples s'éloignaient plus ou moins des traditions primitives et des enseignemens des Patriarches et des Prophètes, on y retrouve toujours la croyance à un enfer, à un enfer de feu et de ténèbres.

Tel est le Tartare des Grecs et des Latins. « Les impies qui ont méprisé les lois saintes, sont précipités dans le Tartare, pour n'en sortir jamais, et pour y souffrir des tourmens horribles et éternels », dit Socrate, cité par Platon son disciple.

Et Platon dit encore : « On doit ajouter foi aux traditions anciennes et sacrées qui enseignent qu'après cette vie l'âme sera jugée et punie sévèrement, si elle n'a pas vécu comme il convient ». Aristote, Cicéron, Sénèque, parlent de ces mêmes traditions, qui se perdent dans la nuit des temps.

Homère et Virgile les ont revêtues des couleurs de leurs immortelles poésies. Qui n'a lu le récit de la descente d'Enée aux Enfers, où, sous le nom de Tartare, de Pluton, etc., nous retrouvons les grandes vérités primitives, défigurées mais conservées par le paganisme ? Les supplices des méchants y sont éternels ; et l'un d'eux nous est dépeint comme « fixé, éternellement fixé dans l'enfer ».

Et cette croyance universelle, incontestable et incontestée, le philosophe sceptique Bayle est le premier à la constater, à la reconnaître. Son confrère en voltairianisme et en impiété, l'Anglais Bolingbroke, l'avoue avec une égale franchise. Il dit formellement : « La doctrine d'un état futur de récompenses et de châtimens paraît se perdre dans les ténèbres de l'antiquité ; elle précède tout ce que nous savons de certain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous trouvons cette croyance, de la manière la plus solide, dans l'esprit des premières nations que nous connaissons ».

On en rencontre les débris jusque parmi les superstitions informes des sauvages de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie. Le paganisme de l'Inde et de la Perse en garde des vestiges frappants, et enfin le mahométisme compte l'enfer au nombre de ses dogmes.

Dans le sein du Christianisme, il est superflu de dire que le dogme de l'enfer est enseigné haute-

ment, comme une de ces grandes vérités fondamentales qui servent de base à tout l'édifice de la Religion. Les protestants eux-mêmes, les protestants qui ont tout détruit avec leur folle doctrine du « libre examen », n'ont pas osé toucher à l'enfer. Chose étrange, inexplicable ! au milieu de tant de ruines, Luther, Calvin et les autres ont dû laisser debout cette effrayante vérité, qui devait cependant leur être personnellement si importune !

Donc, tous les peuples, dans tous les temps, ont connu et reconnu l'existence de l'enfer. Donc, ce dogme terrible fait partie de ce trésor des grandes vérités universelles qui constituent la lumière de l'humanité. Donc, il n'est pas possible à un homme sensé de le révoquer en doute en disant, dans la folie d'une orgueilleuse ignorance : — Il n'y a point d'enfer !

Donc enfin : — Il y a un enfer.

(Voir les tracts n^{os} 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100 sur l'Enfer.)





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**S'il y a vraiment
un Enfer
comment personne
n'en est-il revenu ?**



N° 96

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

N° 96

**S'il y a vraiment un enfer,
comment personne n'en est-il revenu?**

D'abord, l'enfer existe pour punir les réprouvés, et non pour les laisser revenir sur la terre. Quand on y est, on y reste.

Vous dites qu'on n'en revient pas? C'est vrai dans l'ordre habituel de la Providence. Mais est-il bien certain que personne ne soit revenu de l'enfer? Etes-vous sûr que, dans une vue de miséricorde et de justice, Dieu n'ait jamais permis à un damné d'apparaître sur la terre?

Dans l'Écriture sainte et dans l'histoire, on lit la preuve du contraire; et, toute superstitieuse qu'elle est devenue, la croyance quasi générale à ce qu'on appelle « les revenants », serait inexplicable si elle ne provenait d'un fonds de vérité. Laissez-moi vous rapporter ici quelques faits dont l'authenticité semble évidente, et qui prouvent l'existence de l'enfer par le redoutable témoignage de ceux-là mêmes qui y sont.

LE DOCTEUR RAYMOND DIOCRES.

Dans la vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux, on trouve un fait étudié à fond par les très doctes Bollandistes, et qui présente à la critique la

plus sérieuse, tous les caractères historiques de l'authenticité : un fait arrivé à Paris, en plein jour, en présence de plusieurs milliers de témoins, dont les détails ont été recueillis par des contemporains, et enfin qui a donné naissance à un grand Ordre religieux.

Un célèbre docteur de l'Université de Paris, nommé Raymond Diocrès, venait de mourir, emportant l'admiration universelle et les regrets de tous ses élèves. C'était en l'année 1082. Un des plus savants docteurs du temps, connu dans toute l'Europe par sa science, ses talents et ses vertus, et nommé Brune, était alors à Paris avec quatre compagnons, et se fit un devoir d'assister aux obsèques de l'illustre défunt.

On avait déposé le corps dans la grande salle de la chancellerie, proche de l'église de Notre-Dame, et une foule immense entourait le lit de parade où, selon l'usage du temps, le mort était exposé, couvert d'un simple voile.

Au moment où l'on vint à lire une des leçons de l'Office des morts, qui commence ainsi : « Réponds-moi. Combien grandes et nombreuses sont tes iniquités », une voix sépulcrale sortit de dessous le voile funèbre, et toute l'assistance entendit ces paroles : « *Par un juste jugement de DIEU, j'ai été accusé* ». On se précipite ; on lève le drap mortuaire : le pauvre mort était là, immobile, glacé, parfaitement mort. La cérémonie, un instant interrompue, fut bientôt reprise ; tous les assistants étaient dans la stupeur, et pénétrés de crainte.

On reprend donc l'Office ; on arrive à la susdite

leçon : « Réponds-moi ». Cette fois, à la vue de tout le monde, le mort se soulève, et d'une voix plus forte, plus accentuée encore, il dit : « *Par un juste jugement de DIEU j'ai été jugé* », et il retombe. La terreur de l'auditoire est à son comble. Des médecins constatent de nouveau la mort. Le cadavre était froid et rigide. On n'eut pas le courage de continuer, et l'Office fut remis au lendemain.

Les autorités ecclésiastiques ne savaient que résoudre. Les uns disaient : « C'est un réprouvé ; il est indigne des prières de l'Eglise ». D'autres disaient : « Non, tout cela est sans doute fort effrayant ; mais enfin, tous tant que nous sommes, ne serons-nous pas accusés d'abord, puis jugés par un juste jugement de Dieu ? » L'Evêque fut de cet avis, et, le lendemain, le service funèbre recommença à la même heure. Bruno et ses compagnons étaient là comme la veille. Toute l'Université, tout Paris était accouru à Notre-Dame.

L'Office recommence donc. A la même leçon : « Réponds-moi », le corps du docteur Raymond se dresse sur son séant, et avec un accent indescriptible, qui glace d'épouvante tous les assistants, il s'écrie : « *Par un juste jugement de DIEU, j'ai été condamné* », et retombe immobile.

Cette fois il n'y avait plus à douter. Le terrible prodige constaté jusqu'à l'évidence n'était pas même discutable. Par ordre de l'Evêque et du Chapitre, on dépouille, séance tenante, le cadavre des insignes de ses dignités, et on l'emporte à la voirie de Montfaucon.

Au sortir de la grande salle de la chancellerie,

Bruno, âgé alors d'environ quarante-cinq ans, se décida irrévocablement à quitter le monde, et alla chercher, avec ses compagnons, dans les solitudes de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, une retraite où il pût faire plus sûrement son salut, et se préparer ainsi à loisir aux justes jugements de Dieu.

Certes, voilà un réprouvé qui « revenait de l'enfer », non pour en sortir, mais pour en être le plus irrécusable des témoins.

LE JEUNE RELIGIEUX DE SAINT ANTONIN

Le savant Archevêque de Florence saint Antonin, rapporte dans ses écrits un fait non moins terrible, qui, vers le milieu du quinzième siècle, avait épouvanté tout le nord de l'Italie. Un jeune homme de bonne famille qui, à seize ou dix-sept ans, avait eu le malheur de cacher un péché mortel en confession et de communier en cet état, avait remis de semaine en semaine, de mois en mois, l'aveu si pénible de ses sacrilèges, continuant, du reste, ses confessions et ses communions, par un misérable respect humain. Bourrelé de remords, il cherchait à s'étourdir en faisant de grandes pénitences, si bien qu'il passait pour un saint. N'y tenant plus, il entra dans un monastère. « Là, du moins, se disait-il, je dirai tout ; et j'expierai sérieusement mes affreux péchés. » Pour son malheur, il fut accueilli comme un petit saint par les Supérieurs qui le connaissaient de réputation, et sa honte reprit encore le dessus. Il remit ses aveux à plus tard ; il redoubla ses péni-

tences, et un an, deux ans, trois ans se passèrent dans ce déplorable état. Il n'osait jamais révéler le poids horrible et honteux qui l'accablait. Enfin, une maladie mortelle sembla lui en faciliter le moyen, « Pour le coup, se dit-il, je vais tout avouer. Je vais faire une confession générale, avant de mourir. » Mais l'amour-propre dominant toujours le repentir, il entortilla si bien l'aveu de ses fautes, que le confesseur n'y put rien comprendre. Il avait un vague désir de revenir là-dessus le lendemain; mais un accès de délire survint, et le malheureux mourut ainsi.

Dans la Communauté, où l'on ignorait l'affreuse réalité, on se disait : « Si celui-là n'est pas au ciel, qui de nous y pourra entrer? » Et l'on faisait toucher à ses mains des croix, des chapelets, des médailles. Le corps fut porté avec une sorte de vénération dans l'église du monastère, et resta exposé dans le chœur jusqu'au lendemain matin, où devaient se célébrer les funérailles.

Quelques instants avant l'heure fixée pour la cérémonie, un des Frères, envoyé pour sonner la cloche, aperçut tout à coup devant lui, près de l'autel, le défunt environné de chaînes qui semblaient rougies au feu, et quelque chose d'incandescent apparaissait dans toute sa personne. Epouvanté, le pauvre Frère était tombé à genoux, les yeux fixés sur l'effrayante apparition. Alors le réprouvé lui dit : « Ne priez point pour moi. Je suis en enfer pour toute l'éternité ». Et il raconta la lamentable histoire de sa mauvaise honte et de ses sacrilèges; après quoi il disparut, laissant dans

l'église une odeur infecte, qui se répandit dans tout le monastère, comme pour attester la vérité de tout ce que le Frère venait de voir et d'entendre.

Aussitôt avertis, les Supérieurs firent enlever le cadavre, le jugeant indigne de la sépulture ecclésiastique.

LA COURTISANE DE NAPLES

Saint François de Girolamo, célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus au commencement du dix-huitième siècle, avait été chargé de diriger les missions dans le royaume de Naples. Un jour qu'il prêchait sur une place de Naples, quelques femmes de mauvaise vie, que l'une d'entre elles, nommée Catherine, avait réunies, s'efforçaient de troubler le sermon par leurs chants et leurs bruyantes exclamations, pour forcer le Père à se retirer; mais il n'en continua pas moins son discours, sans paraître s'apercevoir de leurs insolences.

Quelque temps après, il revint prêcher sur la même place. Voyant la porte de Catherine fermée et toute la maison, ordinairement si bruyante, dans un profond silence : « Eh bien ! dit le Saint, qu'est-il donc arrivé à Catherine ? — Est-ce que le Père ne sait pas ? Hier soir la malheureuse est morte, sans pouvoir prononcer une parole. — Catherine est morte ? reprit le Saint ; elle est morte subitement ? Entrons et voyons. »

On ouvre la porte ; le Saint monte l'escalier et entre, suivi de la foule, dans la salle où le cadavre

était étendu à terre, sur un drap, avec quatre cierges, suivant l'usage du pays. Il le regarde quelque temps avec des yeux épouvantés ; puis il dit d'une voix solennelle : « Catherine, où êtes-vous maintenant ? » Le cadavre resta muet. Le Saint reprit encore : « Catherine, dites-moi, où êtes-vous maintenant ? Je vous commande de me dire où vous êtes ».

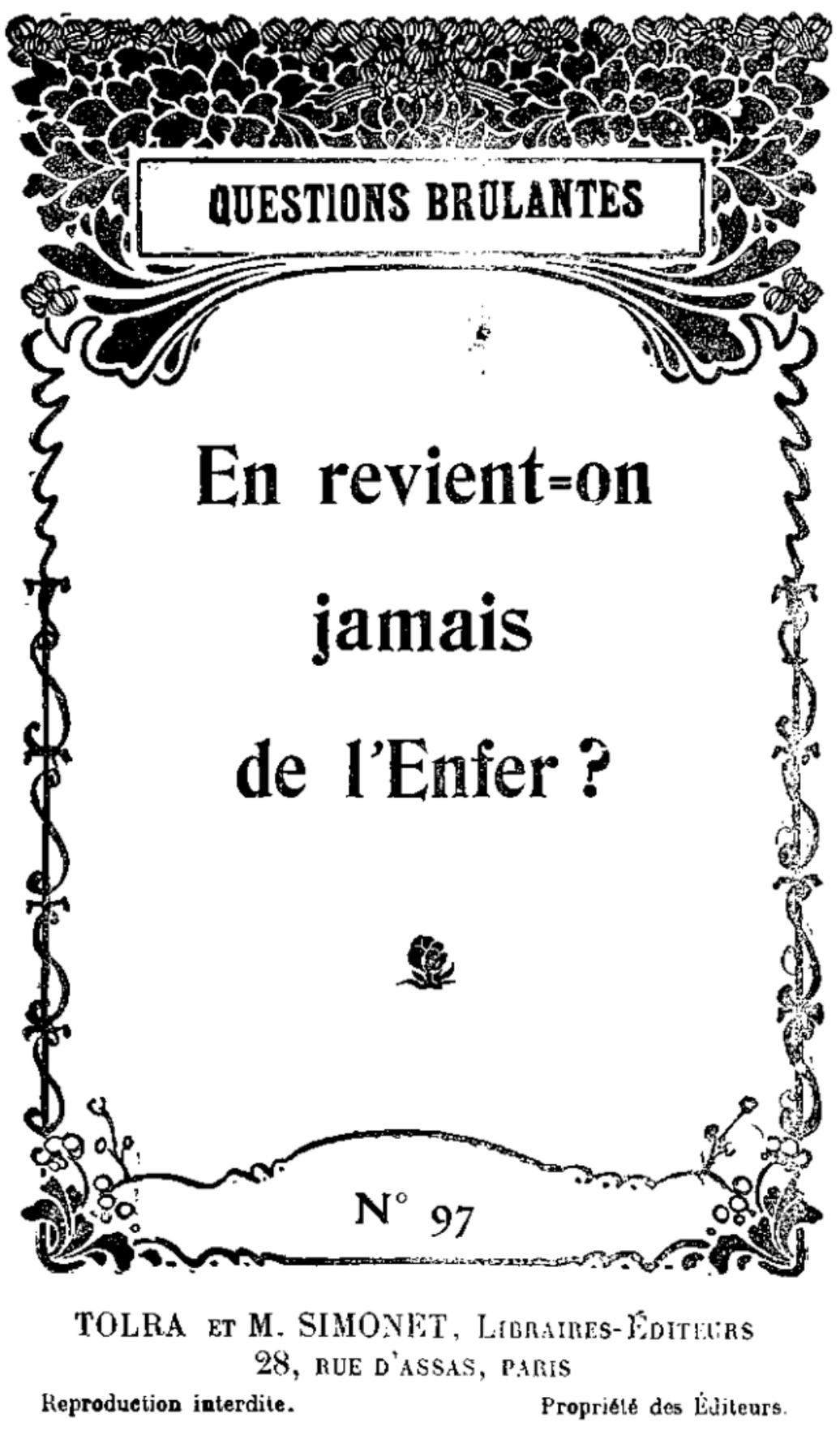
Alors, au grand saisissement de tout le monde, les yeux du cadavre s'ouvrirent, ses lèvres s'agitèrent convulsivement, et une voix caverneuse et profonde répondit : « Dans l'enfer ! je suis dans l'enfer ! »

A ces mots, la foule des assistants s'enfuit épouvantée, et le Saint redescendit avec eux, en répétant : « Dans l'enfer ! O Dieu terrible ! Dans l'enfer !... L'avez-vous entendue ?... dans l'enfer ! »

L'impression de ce prodige fut si vive, que bon nombre de ceux qui en furent témoins n'osèrent point rentrer chez eux sans avoir été se confesser.

(Voir les tracts n° 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100 sur l'Enfer.)





QUESTIONS BRULANTES

**En revient-on
jamais
de l'Enfer ?**



N° 97

TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS

Reproduction interdite.

Propriété des Éditeurs.

N° 97

En revient-on jamais de l'enfer?

Non, personne n'en est jamais revenu ; et si vous y entrez vous-même, vous n'en reviendrez pas plus que les autres. Si l'on en revenait, même une seule fois, je vous dirais : « Allez-y, et vous verrez s'il y en a un ». Mais c'est parce qu'on ne peut faire cette expérience qu'il est *insensé* de s'exposer à un mal sans remède, comme sans terme et sans mesure.

Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer ? En êtes-vous sûr ? Je vous défie de l'affirmer. Vous auriez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus profonds impies. A cette question : Y a-t-il un enfer ? Rousseau répondait : « *Je n'en sais rien* ». Et Voltaire écrivait à un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer : « *Vous êtes bien heureux ! Je suis loin de là* ».

Mais voici qu'à votre *peut-être* j'oppose une terrible affirmation. Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, dit qu'il y a un enfer, et un enfer si terrible, que « le feu ne s'y éteindra jamais ». Ce sont ses propres paroles, qu'il répète trois fois de suite (1).

(1) On voit Notre-Seigneur Jésus-Christ parler quinze fois dans son Evangile du feu de l'enfer.

Voyez entre autres les sept ou huit derniers versets du neuvième chapitre de saint Marc, où il dit qu'il vaut mieux tout perdre et tout souffrir que « d'aller en enfer, dans le feu qui ne s'éteint point, où le remords ne meurt pas, et où le feu ne peut s'éteindre. Car, ajoute-t-il, tout homme qui y tombera sera *salé* par le feu », c'est-à-dire en sera à la fois pénétré, dévoré et conservé,

Lequel faut-il que je croie de préférence : un homme qui n'a jamais étudié la Religion, qui attaque ce qu'il ignore, qui ne peut avoir que des *doutes*, non une certitude, sur ce sujet ; — ou bien celui qui a dit : « Je suis la vérité ; le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point » ?

Prenez garde : c'est Jésus, le bon Jésus ; Jésus si miséricordieux et si doux, qui pardonne *tout* aux pauvres pécheurs repentants ; Jésus qui accueille sans une parole de reproche et la coupable Madeleine, et la femme adultère, et le publicain Zachée, et le voleur crucifié à ses côtés ; c'est Jésus qui vous déclare qu'il y a un *enfer éternel de feu*, et qui le répète quinze fois expressément dans son Évangile !

Auriez-vous la prétention de mieux vous entendre que Jésus-Christ, en fait de miséricorde et de bonté ?

En cette matière, voyez-vous, plus qu'en toute autre, c'est bien souvent le *cœur* du méchant qui parle, et non sa raison. C'est la passion criminelle qui a peur de la justice de Dieu, et qui crie, pour étourdir la conscience : « Il n'y a pas de justice de Dieu, il n'y a pas d'enfer ! »

Mais qu'importent à la réalité ces cris et ces passions ? L'aveugle qui nie la lumière empêche-t-il la lumière de luire ? Que l'impie le nie ou le reconnaisse, il existe un enfer, vengeur du vice ; et cet enfer est éternel.

C'est le cri de l'humanité entière ! La certitude de l'enfer est tellement au fond de la conscience

comme le sel conserve les viandes tout en les pénétrant parfaitement.

Voyez encore en saint Matthieu, à la fin du chapitre xx : « Retirez-vous de moi, mau lits, *allez au feu éternel* qui a été préparé pour le démon et les autres mauvais anges... Et ils iront dans le *supplice éternel*, et les justes dans la *vie éternelle* ». — Et en saint Jean, chap. xv : « Si quelqu'un ne m'est pas uni (par la grâce), il sera jeté dans le feu, et il brûlera, » etc., etc.

humaine, qu'on retrouve en effet ce dogme *chez tous les peuples* anciens et modernes, chez les sauvages comme chez les chrétiens civilisés. Il est tellement au fond du christianisme, que, de toutes les hérésies qui ont attaqué les dogmes catholiques, pas une n'a pensé à le nier. La vérité seule de l'enfer est restée debout, intacte, au milieu de tant de ruines.

Les plus grands philosophes, les plus grands génies ont admis l'enfer, non seulement parmi les chrétiens, cela va sans dire, mais même parmi les païens : Virgile, Ovide, Horace, Platon, Socrate, enfin l'impie Celse lui-même, ce Voltaire du *iii^e* siècle. Qui oserait se montrer plus *difficile qu'eux* ?

Il y a une vingtaine d'années, l'aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr venait, pendant le carême, de faire aux élèves une instruction sur l'enfer. Il remontait chez lui et allait rentrer dans son appartement, lorsqu'un vieux capitaine, attaché à l'école comme instructeur et qui montait l'escalier derrière lui, lui dit en ricanant : « Monsieur l'aumônier, pourriez-vous me dire si dans l'enfer nous serons rôtis, ou bouillis ? »

L'aumônier se retourne, le regarde un instant sans rien dire, et lui répond froidement : « Vous verrez cela, capitaine ». — Et il ferma sa porte.

L'officier s'en alla ne riant plus, et plus tard, revenu à Dieu, il déclara qu'il devait sa conversion à cette réponse saisissante et, à la pensée de l'enfer.

Né riez point de l'enfer, mon cher lecteur, il n'y a pas là de quoi rire.

L'AMI DU COMTE ORLOFF

C'était en Russie, à Moscou, peu de temps avant l'horrible campagne de 1812. Mon grand-père maternel, le comte Rostopchine, gouverneur militaire de Moscou, était fort lié avec le général comte Orloff, célèbre par sa bravoure, mais aussi impie qu'il était brave.

Un jour, à la suite d'un souper fin, arrosé de copieuses libations, le comte Orloff et un de ses amis, le général V., voltairien comme lui, s'étaient mis à se moquer affreusement de la Religion et surtout de l'enfer. « Et si, par hasard, dit Orloff, si par hasard il y avait quelque chose de l'autre côté du rideau?... — Eh bien ! repartit le général V., celui de nous deux qui s'en ira le premier reviendra en avertir l'autre. Est-ce convenu ? — Excellente idée ! » répondit le comte Orloff, et tous deux, bien qu'à moitié gris, ils se donnèrent très sérieusement leur parole d'honneur de ne pas manquer à leur engagement.

Quelques semaines plus tard, éclata une de ces grandes guerres comme Napoléon avait le don d'en susciter alors ; l'armée russe entra en campagne, et le général V. reçut l'ordre de partir immédiatement pour prendre un commandement important.

Il avait quitté Moscou depuis deux ou trois semaines, lorsqu'un matin, de très bonne heure, pendant que mon grand-père faisait sa toilette, la porte de sa chambre s'ouvre brusquement. C'était le comte Orloff, en robe de chambre, en pantoufles, les cheveux hérissés, l'œil hagard, pâle comme un mort. « Quoi ! Orloff, c'est vous ? à cette heure ? et dans un costume pareil ? Qu'avez-vous donc ? Qu'est-il arrivé ? — Mon cher, répond le comte Orloff, je crois que je deviens fou ? Je viens de voir le général V. ! — Il est donc revenu ? — Eh non ! reprend Orloff, en se jetant sur un canapé et en se prenant la tête à deux mains, non, il n'est pas revenu ! et c'est là ce qui m'épouvante. »

Mon grand-père n'y comprenait rien. Il cherchait le calmer. « Racontez-moi donc, lui dit-il, ce qui vous est arrivé et ce que tout cela veut dire. » Alors, s'efforçant de dominer son émotion, le comte Orloff raconta ce qui suit :

« Mon cher Rostopchine, il y a quelque temps, V. et moi, nous nous étions juré mutuellement que le premier de nous qui mourrait viendrait dire à

l'autre s'il y a quelque chose de l'autre côté du rideau. Or, ce matin, il y a une demi-heure à peine, j'étais tranquillement dans mon lit, éveillé depuis longtemps, ne pensant nullement à mon ami, lorsque tout à coup les deux rideaux de mon lit se sont brusquement ouverts, et je vois, à deux pas de moi, le général V. debout, pâle, la main droite sur sa poitrine, me disant : « Il y a un enfer ; et j'y suis ! » et il disparut. Je suis venu vous trouver de suite. Ma tête part ! Quelle chose étrange ! Je ne sais qu'en penser ! »

Mon grand-père le calma comme il put. Ce n'était pas chose facile. Il parla d'hallucinations, de cauchemars ; peut-être dormait-il. Il y a bien des choses extraordinaires, inexplicables, et autres banalités de ce genre, qui font la consolation des esprits forts. Puis, il fit atteler ses chevaux et reconduire le comte Orloff à son hôtel.

Or, dix ou douze jours après cet étrange incident, un courrier de l'armée apportait à mon grand-père, entre autres nouvelles, celle de la mort du général V. Le matin même du jour où le comte Orloff l'avait vu et entendu, à la même heure où il lui était apparu à Moscou, l'infortuné général, sorti pour reconnaître la position de l'ennemi, avait eu la poitrine traversée par un boulet, et était tombé raide mort !...

« Il y a un enfer ; et j'y suis ! » Voilà les paroles de quel'un qui « en est revenu ».

LA DAME AU BRACELET D'OR

En 1859, je rapportais ce fait à un prêtre fort distingué, Supérieur d'une importante Communauté. « C'est effrayant, me dit-il ; mais cela ne m'étonne pas extraordinairement. Les faits de ce genre sont moins rares qu'on ne pense ; seulement on a toujours plus ou moins d'intérêt à les garder secrets, soit pour l'honneur du « revenu », soit pour l'honneur de sa famille. Pour ma part, voici

ce que j'ai su de source certaine, il y a deux ou trois ans, d'un très proche parent de la personne à qui la chose est arrivée. Au moment où je vous parle (Noël 1859), cette dame vit encore; elle a un peu plus de quarante ans.

« Elle était à Londres, dans l'hiver de 1847 à 1848. Elle était veuve, âgée d'environ vingt-neuf ans, fort mondaine, fort riche, et très agréable de visage. Parmi les élégants qui fréquentaient son salon, on remarquait un jeune lord, dont les assiduités la compromettaient singulièrement et dont la conduite, d'ailleurs, était rien moins qu'édifiante.

« Un soir, ou plutôt une nuit (car il était plus de minuit), elle lisait dans son lit je ne sais quel roman, en attendant le sommeil. Une heure vint à sonner à sa pendule; elle souffla sa bougie. Elle allait s'endormir quand, à son grand étonnement, elle remarqua qu'une lueur blafarde, étrange, qui paraissait venir de la porte du salon, se répandait peu à peu dans sa chambre et augmentait d'instant en instant. Stupéfaite, elle ouvrait de grands yeux, ne sachant ce que cela voulait dire. Elle commençait à s'effrayer, lorsqu'elle vit s'ouvrir lentement la porte du salon et entrer dans sa chambre le jeune lord, complice de ses désordres. Avant qu'elle eût pu lui dire un seul mot, il était près d'elle, il lui saisissait le bras gauche au poignet, et, d'une voix stridente, il lui dit en anglais : « Il y a un enfer ! » La douleur qu'elle ressentit au bras fut telle, qu'elle en perdit connaissance.

« Quand elle revint à elle, une demi-heure après, elle sonna sa femme de chambre. Celle-ci sentit, en entrant, une forte odeur de brûlé; s'approchant de sa maîtresse, qui pouvait à peine parler, elle constata au poignet une brûlure si profonde, que l'os était à découvert, et les chairs presque consumées; cette brûlure avait la largeur d'une main d'homme. De plus, elle remarqua que de la porte du salon jusqu'au lit, et du lit à cette même porte, le tapis portait l'empreinte de pas d'homme, qui avaient

brûlé la trame de part en part. Par l'ordre de sa maîtresse, elle ouvrit la porte du salon. Plus de traces sur les tapis.

« Le lendemain, la malheureuse dame apprit, avec une terreur facile à concevoir, que cette nuit-là même, vers une heure du matin, son lord avait été trouvé ivre-mort sous la table, que ses serviteurs l'avaient rapporté dans sa chambre et qu'il y avait expiré entre leurs bras.

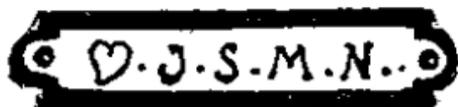
« J'ignore, ajouta le Supérieur, si cette terrible leçon a converti tout de bon l'infortunée; mais ce que je sais, c'est qu'elle vit encore; seulement, pour dérober aux regards les traces de sa sinistre brûlure, elle porte au poignet gauche, en guise de bracelet, une large bande d'or, qu'elle ne quitte ni jour ni nuit.

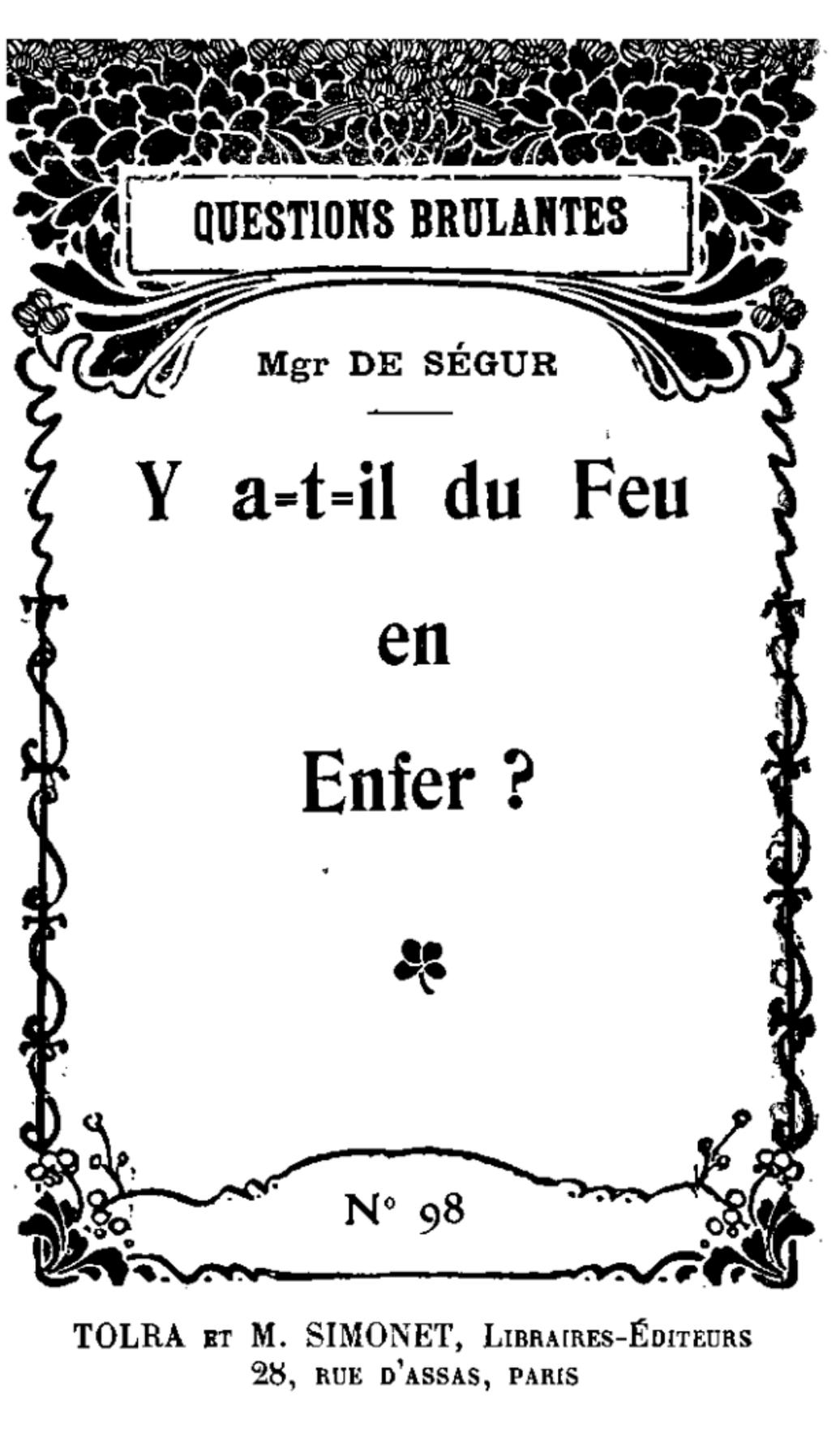
« Je le répète, je tiens tous ces détails de son proche parent, chrétien sérieux, à la parole duquel j'attache la foi la plus entière. Dans la famille même, on n'en parle jamais; et moi-même je ne vous les confie qu'en taisant tout nom propre. »

Malgré le voile dont cette apparition a été et a dû être enveloppée, il me paraît impossible d'en révoquer en doute la redoutable authenticité. A coup sûr, ce n'est pas la dame au bracelet qui aurait besoin qu'on vint lui prouver qu'il y a vraiment un enfer.

Devant de pareils faits, dont la liste pourrait peut-être s'allonger beaucoup, je demande au lecteur de bonne foi s'il est raisonnable de répéter, avec la foule des étourdis, la fameuse phrase stéréotypée : « S'il y a vraiment un enfer, comment se fait-il que personne n'en soit jamais revenu? »

(Voir les tracts nos 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100 sur l'Enfer.)



A decorative border with intricate floral and leaf patterns surrounds the text. At the top, a wide band of leaves and flowers is present. Below it, a banner-like shape contains the text 'QUESTIONS BRULANTES'. The main text is centered within a rectangular frame with decorative flourishes at the top and bottom. At the bottom of the frame, a small four-leaf clover is centered. The entire page is framed by a thin, repeating decorative line.

QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**Y a-t-il du Feu
en
Enfer ?**



N° 98

**TOLRA ET M. SIMONET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, RUE D'ASSAS, PARIS**

Y a-t-il du feu, en enfer?

Il y a du feu en enfer : ceci est de foi révélée. Rappelez-vous les paroles si claires, si précises, si formelles du Fils de Dieu : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu : *in ignem*... Dans la prison de feu, le feu ne s'éteindra jamais... Le Fils de l'homme enverra ses Anges, et ils saisiront ceux qui auront fait le mal, pour les jeter dans la fournaise de feu : *in caminum ignis* ». Paroles divines, infaillibles, qu'ont répétées les Apôtres, et qui sont la base de l'enseignement de l'Eglise... Dans l'Enfer, les damnés souffrent la peine du feu.

Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique que deux jeunes gens qui suivaient, au troisième siècle, les cours de la célèbre école d'Alexandrie, en Egypte, étant un jour entrés dans une église où un prêtre prêchait sur le feu de l'enfer, l'un d'eux s'en moqua, tandis que l'autre, ému de crainte et de repentir, se convertit, et, peu de temps après, se fit Religieux pour mieux assurer son salut. A quelque temps de là, le premier mourut subitement. Dieu permit qu'il apparût à son ancien compagnon, à qui il dit : « L'Eglise prêche la vérité, quand elle prêche le feu éternel de l'enfer. Les prêtres n'ont qu'un tort, c'est d'en dire cent fois moins qu'il n'y en a ».

LE FEU DE L'ENFER EST SURNATUREL ET INCOMPRÉHENSIBLE

Hélas ! comment, sur la terre, exprimer et même concevoir les grandes réalités éternelles ? Les prê-

tres ont beau faire, leur esprit et leur parole fléchissent sous ce poids. S'il est dit du ciel : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment », on peut également, et au nom de la justice infinie, dire de l'enfer : « Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit n'a jamais pu et ne pourra jamais concevoir ce que la justice de Dieu réserve aux pécheurs impénitents ».

« Je souffre, je souffre cruellement dans cette flamme ! » s'écriait du fond de l'enfer le mauvais riche de l'Évangile. Pour saisir la portée de cette première parole du réprouvé : « Je souffre ! *Crucior !* » il faudrait pouvoir saisir la portée de la seconde : « Dans cette flamme, *in hac flamma* ». Le feu de ce monde est imparfait comme tout ce qui est de ce monde, et nos flammes matérielles ne sont, malgré leur puissance effroyable, qu'un misérable symbole de ces flammes éternelles dont parle l'Évangile. Est-il possible d'exprimer, sans rester bien au-dessous de la vérité, l'horreur de la souffrance qu'éprouverait un homme qui serait, même pour quelques minutes seulement, jeté dans une fournaise ardente, en supposant qu'il y puisse vivre ? Est-ce possible, je vous le demande ? Évidemment non. Que dire donc de ce feu tout surnaturel, de ce feu éternel, dont les horreurs ne peuvent se comparer à rien ?

Néanmoins, comme nous sommes dans le temps et non dans l'éternité, il nous faut nous servir des petites réalités de ce monde, tout infirmes et imparfaites qu'elles sont, pour nous élever un peu aux réalités invisibles et immenses de l'autre vie. Il faut, par la considération de l'indicible souffrance que fait endurer ici-bas le feu terrestre, nous épouvanter nous-mêmes, afin de ne point tomber dans les abîmes du feu de l'enfer.

C'est ce que voulut un jour faire toucher du doigt à un jeune libertin un saint missionnaire du commencement du XIX^e siècle, célèbre dans toute la France par son zèle d'apôtre, son éloquence et ses vertus, et un peu aussi par ses originalités.

Le P. de Bussy donnait, dans je ne sais quelle grande ville du Midi, une importante mission, qui ébranlait toute la population. C'était au cœur de l'hiver ; on approchait de Noël, et il faisait grand froid. Dans la chambre où le Père recevait les hommes, il y avait un poêle avec un bon feu.

Un jour, le Père vit arriver un jeune homme qu'on lui avait recommandé à cause de ses désordres et de ses fanfaronnades d'impiété. Le P. de Bussy s'aperçut bientôt qu'il n'y avait rien à faire avec lui. « Venez ça, mon bon ami, lui dit-il gaiement, n'ayez pas peur, je ne confesse pas les gens malgré eux. Tenez, asseyez-vous là, et faisons un peu la causette en nous chauffant. » Il ouvrit le poêle, et s'apercevant que le bois allait bientôt être consumé : « Avant de vous asseoir, apportez-moi donc une ou deux bûches », dit-il au jeune homme. Celui-ci, un peu étonné, fit cependant ce que le Père demandait. « Maintenant, ajouta celui-ci, mettez-moi ça dans le poêle, là, bien au fond. » Et comme l'autre entraînait le bois dans la porte du poêle, le P. de Bussy lui prit tout à coup le bras et le lui enfonça jusqu'au fond. Le jeune homme pousse un cri et saute en arrière. « Ah ça ! s'écrie-t-il, est-ce que vous êtes fou ? Vous alliez me brûler ! — Qu'avez-vous donc, mon cher ? reprit le Père tranquillement, est-ce qu'il ne faut pas vous y habituer ? Dans l'enfer, où vous irez si vous continuez à vivre comme vous vivez, ce ne sera pas seulement le bout des doigts qui brûlera dans le feu, mais tout votre corps ; et ce petit feu n'est rien en comparaison de l'autre. Allons, allons, mon bon ami, du courage ; il faut

s'habituer à tout. » Et il voulut lui reprendre le bras. L'autre résista, comme on le pense bien. « Mon pauvre enfant, lui dit alors le P. de Bussy en changeant de ton, réfléchissez-y donc un peu : tout ne vaut-il pas mieux que d'aller brûler éternellement en enfer ? Et les sacrifices que le bon Dieu vous demande pour vous faire éviter un aussi effroyable supplice, ne sont-ils pas en réalité bien peu de chose ? »

Le jeune libertin s'en alla pensif. Il réfléchit en effet ; il réfléchit si bien qu'il ne tarda pas de revenir auprès du missionnaire, qui l'aida à se décharger de ses fautes et à rentrer dans la bonne voie.

Je mets en fait que sur mille, dix mille hommes qui vivent loin de Dieu, et par conséquent sur le chemin de l'enfer, il n'y en aurait peut-être pas un qui résisterait « à l'épreuve du feu ». Il n'y en a pas un qui serait assez fou pour accepter le marché suivant : « Pendant toute l'année, tu pourras t'abandonner impunément à tous les plaisirs, te saturer de voluptés, satisfaire tous tes caprices, à la seule condition de passer un jour, seulement un jour, ou même une heure, dans le feu ». Je le répète, pas un, pas un seul n'accepterait le marché.

En voulez-vous une preuve ? Ecoutez.

LES TROIS FILS D'UN VIEIL USURIER

Un père de famille qui ne s'était enrichi que par des injustices criantes, était tombé dangereusement malade. Il savait que la gangrène était déjà à ses plaies, et néanmoins on ne pouvait le décider à restituer. « Si je restitue, disait-il, que deviendront mes enfants ? »

Son curé, homme d'esprit, eut recours, pour sauver cette pauvre âme, à un curieux stratagème. Il lui dit que, s'il voulait guérir, il allait lui indiquer un remède extrêmement simple, mais cher, très cher. « Devrait-il coûter mille, deux mille, dix mille francs

même, qu'importe ! répondit vivement le vieillard ; en quoi consiste-t-il ? — Il consiste à faire fondre sur les endroits gangrenés, de la graisse d'une personne vivante. Il n'en faut pas beaucoup : si vous trouvez quelqu'un qui, pour dix mille francs, veuille se laisser brûler une main pendant un quart d'heure à peine, il y en aura assez.

— Hélas ! dit le pauvre homme en soupirant, je crains bien de ne trouver personne qui le veuille. » — « Voici un moyen, dit tranquillement le curé : faites venir votre fils aîné ; il vous aime, il doit être votre héritier. Dites-lui : « Mon cher fils, tu peux « sauver la vie à ton vieux père si tu consens à te « laisser brûler une main, seulement pendant un « petit quart d'heure ». S'il refuse, faites la proposition au second, en vous engageant à le faire votre héritier, aux dépens de son frère aîné. Si celui-ci refuse à son tour, le troisième acceptera sans doute. »

La proposition fut faite successivement aux trois frères, qui, l'un après l'autre, la repoussèrent avec horreur. Alors le père leur dit : « Quoi ! pour me sauver la vie, un moment de douleur vous épouvante !... Et moi, pour vous procurer de l'aisance, j'irais en enfer, brûler éternellement ! En vérité, je serais bien fou ! » Et il se hâta de restituer tout ce qu'il devait, sans avoir égard à ce que deviendraient ses enfants.

Il eut bien raison, et ses trois fils aussi. Se laisser brûler une main, rien que pendant un quart d'heure, même pour sauver la vie à son père, est un sacrifice au-dessus des forces humaines. Or, comme nous l'avons dit déjà, qu'est-ce que cela, en comparaison des abîmes brûlants du feu de l'enfer ?

« MES ENFANTS, N'ALLEZ PAS EN ENFER »

En 1844, j'ai connu au Séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, près Paris, un professeur de sciences extrêmement distingué, et dont chacun admirait l'humilité et la mortification. Avant de se faire prêtre,

l'abbé Pinault avait été un des professeurs les plus éminents de l'École polytechnique. Au Séminaire, il faisait le cours de physique et de chimie. Un jour, pendant une expérience, le feu prit, je ne sais comment, au phosphore qu'il manipulait, et en un instant sa main se trouva enveloppée de flammes. Aidé de ses élèves, le pauvre professeur essaya vainement d'éteindre le feu qui dévorait sa chair. En quelques minutes, sa main n'était plus qu'une masse informe, incandescente; les ongles avaient disparu. Vaincu par l'excès de la douleur, le malheureux perdit connaissance. On lui plongea la main et le bras dans un seau d'eau froide, pour essayer de tempérer quelque peu la violence de ce martyr. Pendant toute la journée et toute la nuit, il ne fit qu'un cri, un cri irrésistible et déchirant; et quand, par intervalles, il pouvait articuler quelques paroles, il disait et répétait aux trois ou quatre séminaristes qui l'assistaient : « O mes enfants!... mes enfants!... n'allez pas en enfer!... n'allez pas en enfer!... »

Le même cri de douleur et de charité sacerdotale s'échappa, en 1867, des lèvres ou plutôt du cœur d'un autre prêtre, dans une circonstance analogue. Près de Pontivy, diocèse de Vannes, un jeune vicaire, nommé Laurent, s'était jeté au milieu des flammes d'un incendie pour sauver une malheureuse mère de famille et deux petits enfants; à deux ou trois reprises, il s'était élancé, avec un courage, une charité héroïques, du côté d'où partaient les cris, et il avait eu le bonheur de rapporter sains et saufs les deux pauvres petits. Mais la mère restait encore, et personne n'osait affronter la violence des flammes, qui croissait de minute en minute. N'écoutant que sa charité, l'abbé Laurent se précipite une fois encore à travers le brasier, parvient à saisir la malheureuse mère, à moitié folle de terreur, et la jette pour ainsi dire en dehors des atteintes du feu. Au même moment, la toiture s'effondre; le saint prêtre, renversé, roule au milieu des débris enflam-

més ; il appelle au secours, et l'on parvient à grand-peine à l'arracher à une mort imminente.

Hélas ! il était trop tard. Le pauvre prêtre avait été mortellement atteint : il avait respiré les flammes ; le feu commençait à le brûler intérieurement, et d'inexprimables souffrances le dévoraient. En vain tous les bons habitants de la paroisse essaient de lui porter secours : rien n'y fait, le feu intérieur continue ses ravages ; et, en quelques heures, le martyr de la charité allait recevoir au ciel la récompense de son héroïque dévouement.

Lui aussi, pendant son affreuse agonie, il criait à ceux qui l'entouraient : « O mes amis, mes enfants !... n'allez pas en enfer !... C'est comme cela qu'on doit brûler, en enfer ! »

(Voir les Tracts nos 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, sur l'Enfer).



Mgr DE SEGUR

QUESTIONS BRULANTES

Des idées fausses
et
superstitieuses
au sujet de l'Enfer



N° 99

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, Rue d'Assas, Paris (6°)

N° 99

Ce qu'est l'enfer

DES IDÉES FAUSSES ET SUPERSTITIEUSES
AU SUJET DE L'ENFER

Avant tout, écartons avec soin les imaginations populaires et superstitieuses qui altèrent en tant d'esprits la notion véritable et catholique de l'enfer. On se forge un enfer de fantaisie, un enfer ridicule, et l'on dit : « Je ne croirai jamais cela. C'est absurde, impossible. Non, je ne crois pas; je ne puis pas croire à l'enfer ».

En effet, si l'enfer était ce que rêvent quantité de bonnes femmes, vous auriez cent fois, mille fois raison de n'y point croire. Toutes ces inventions sont dignes de figurer à côté de ces contes fantastiques dont on berce trop souvent l'imagination du vulgaire. Ce n'est pas là le moins du monde ce qu'enseigne l'Église; et si parfois, afin de frapper davantage les esprits, quelques auteurs ou prédicateurs ont cru pouvoir les employer, leur bonne intention n'empêche pas qu'ils aient eu grand tort, vu qu'il n'est permis à personne de travestir la vérité et de l'exposer à la dérision des gens sensés, sous prétexte de faire peur aux bonnes gens pour mieux les convertir.

Je le sais, on est quelquefois grandement embarrassé lorsqu'il s'agit de faire comprendre aux multitudes les terribles châtimens de l'enfer; et comme la plupart des gens ont besoin de repré-

sentations matérielles pour concevoir les choses plus élevées, il est quasi nécessaire de parler de l'enfer et du supplice des damnés, d'une manière figurée. Mais il est fort difficile de le faire avec mesure ; et très souvent, je le répète, avec les plus excellentes intentions, on tombe dans l'impossible, pour ne pas dire dans le grotesque.

Non, l'enfer n'est point cela. Il est bien autrement grand, bien autrement redoutable. Nous allons le voir.

La *damnation* est la séparation totale d'avec Dieu. Un damné est une créature totalement et définitivement privée de son Dieu.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous signale la damnation comme la peine première et dominante des réprouvés. Il prononcera contre eux, au Jugement dernier, cette sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges ».

Voyez : la première parole de la sentence du souverain Juge, qui nous fait comprendre le premier caractère de l'enfer, c'est la séparation de Dieu, c'est la privation de Dieu, c'est la malédiction de Dieu ; en d'autres termes, la damnation ou réprobation.

La légèreté de l'esprit et le manque de foi vive nous empêchent de comprendre en cette vie tout ce que la damnation contient d'horreurs, d'épouvantes et de désespoirs. Nous sommes faits pour le bon Dieu, et pour lui seul. Nous sommes faits pour Dieu, comme l'œil est fait pour la lumière, comme le cœur est fait pour l'amour. Au milieu des mille préoccupations de ce monde, nous ne le sentons pour ainsi dire pas, et nous sommes détournés de Dieu, notre unique fin dernière, par tout ce qui

nous entoure, par tout ce que nous voyons, entendons, souffrons et aimons.

Mais, après la mort, la vérité reprend tous ses droits ; chacun de nous se trouve comme seul à seul devant son Dieu, devant Celui par qui et pour qui il est fait, qui seul doit être et peut être sa vie, son bonheur, son repos, sa joie, son amour, son tout.

Or, vous figurez-vous ce que peut être l'état d'un homme à qui manque tout à coup, absolument et totalement, sa vie, sa lumière, son bonheur, son amour, en un mot, ce qui est *tout* pour lui ? Concevez-vous ce vide subit, absolu, dans lequel s'abîme un être fait pour aimer et pour posséder Celui-là même dont il se voit privé ?

Un Religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Surin, que ses vertus, sa science et ses malheurs ont rendu célèbre au dix-septième siècle, a ressenti pendant près de vingt ans les angoisses de cet affreux état. Pour arracher une pauvre et sainte Religieuse à la possession du démon, lequel avait résisté à trois longs mois d'exorcismes, de prières et d'austérités, le charitable Père avait poussé l'héroïsme jusqu'à s'offrir lui-même en victime, si la miséricorde divine daignait enfin exaucer ses vœux et délivrer l'infortunée créature. Il fut exaucé, et Notre-Seigneur permit, pour la sanctification de son serviteur, que le démon prît aussitôt possession de son corps, et le tourmentât pendant de longues années. Rien de plus authentique que les faits étranges, publics, qui signalèrent cette possession du pauvre P. Surin, et qu'il serait trop long de rapporter ici. Après sa délivrance, il recueillit dans un écrit qui nous a été conservé ce qu'il se rappelait de cet état surnaturel, où le démon, s'emparant

matériellement, pour ainsi dire, de ses facultés et de ses sens, lui faisait ressentir une partie de ses propres impressions et de son désespoir de réprouvé.

« Il me semblait, dit-il, que tout mon être, que toutes les puissances de mon âme et de mon corps se portaient avec une véhémence inexprimable vers le Seigneur mon Dieu, que je voyais être mon suprême bonheur, mon bien infini, l'unique objet de mon existence ; et en même temps je sentais une force irrésistible qui m'arrachait à lui, qui me retenait loin de lui ; de sorte que, fait pour vivre, je me voyais, je me sentais privé de Celui qui est la Vie ; fait pour la vérité et la lumière, je me voyais absolument repoussé par la lumière et la vérité ; fait pour aimer, j'étais sans amour, j'étais repoussé par l'amour ; fait pour le bien, j'étais plongé dans l'abîme du mal.

« Je ne saurais, ajoute-t-il, comparer les angoisses et les désespoirs de cette inexprimable détresse, qu'à l'état d'une flèche vigoureusement lancée vers un but d'où la repousse incessamment une force invincible : irrésistiblement portée en avant, elle est toujours et invinciblement repoussée en arrière. »

Et ce n'est là qu'un bien pâle symbole de cette affreuse réalité qui s'appelle la damnation.

La damnation est nécessairement accompagnée du désespoir. C'est ce désespoir que Notre-Seigneur appelle dans l'Évangile : « le ver » qui ronge les damnés. « Tout vaut mieux, nous répète-t-il, que d'aller dans cette prison de feu, où le ver des réprouvés ne meurt point : *ubi vermis eorum non moritur.* »

Ce ver des damnés, c'est le remords, c'est le désespoir. Il est appelé ver, parce que, dans l'âme

pécheresse et damnée, il naît de la corruption du péché, comme dans les cadavres les vers corporels naissent de la corruption de la chair. Et encore ici nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée de ce que sont ce remords et ce désespoir; en ce monde, où rien n'est parfait, le mal est toujours mêlé de bien, et le bien mêlé de quelque mal; quelque violents que puissent être ici-bas nos désespoirs et nos remords, ils sont toujours tempérés par certaines espérances et aussi par l'impossibilité de supporter la souffrance lorsqu'elle dépasse une certaine mesure. Mais, dans l'éternité, tout est parfait : si l'on peut parler ainsi, le mal est, comme le bien, parfait, sans mélange, sans espoir ni possibilité de mitigation, comme nous l'expliquerons plus loin. Le remords et le désespoir des damnés seront complets, irrévocables, irrémédiables, sans l'ombre d'un adoucissement, sans la possibilité d'un adoucissement; aussi absolus que possible, car le mal absolu n'existe pas.

Vous figurez-vous ce que peut être cet état de désespoir privé de toute lueur d'espérance? Et cette pensée si désolante : « Je me suis perdu à plaisir, et perdu à tout jamais, pour des riens, pour des bagatelles d'un instant! Il m'eût été si facile de me sauver éternellement, comme tant d'autres! »

« A la vue des Bienheureux, dit l'Écriture Sainte, les damnés seront saisis d'une terreur épouvantable; et, dans leurs angoisses, ils s'écrieront en gémissant : « Donc, nous nous sommes trompés! *Ergo erravimus!* Nous avons erré hors de la voie véritable. Nous nous sommes épuisés dans les voies de l'iniquité et de la perdition; nous avons méconnu la voie du Seigneur. A quoi nous ont servi et notre orgueil, et nos richesses, et nos plaisirs? Tout a

passé comme une ombre; et nous voici perdus, engloutis dans notre perversité! » Et l'écrivain sacré ajoute ce que nous avons rapporté plus haut : « Voilà ce que disent dans l'enfer les pécheurs réprouvés ».

Au désespoir ils joindront la haine, cet autre fruit de la malédiction : « Retirez-vous de moi, maudits! »

Et quelle haine ! La haine de Dieu ! La haine *parfaite* du Bien infini, de la Vérité infinie, de l'éternel Amour, de la Bonté, de la Beauté, de la Paix, de la Sagesse, de la Perfection infinie, éternelle ! Haine implacable et satanique, haine surnaturelle, qui, chez le damné, absorbe toutes les puissances de l'esprit et du cœur.

Le damné ne pourrait haïr son Dieu s'il lui était donné, comme aux Bienheureux, de le voir en lui-même, avec toutes ses perfections et ses innarrables splendeurs. Mais ce n'est point ainsi que dans l'enfer on voit Dieu ; les réprouvés ne le voient plus que dans les terribles effets de sa justice, c'est-à-dire dans leurs châtimens ; ils haïssent Dieu comme ils haïssent la damnation, comme ils haïssent la malédiction.

Au dernier siècle, à Messine, un saint prêtre exorcisait un possédé, et demandait au démon : « Qui es-tu ? — Je suis l'être qui n'aime point Dieu », répondit le mauvais Esprit. Et à Paris, dans un autre exorcisme, le ministre de Dieu demandant au démon : « Où es-tu ? », celui-ci répondit avec fureur : « Aux enfers, pour toujours ! — Voudrais-tu être anéanti ? — Non, afin de pouvoir haïr Dieu toujours ». Ainsi pourrait parler chacun des damnés. Ils haïssent éternellement, Celui-là même qu'ils devaient éternellement aimer.

« Mais, dit-on quelquefois, Dieu est la bonté même. Comment voulez-vous qu'il me damne? » — Aussi n'est-ce pas Dieu qui damne : c'est le pécheur qui se damne lui-même. Dans le terrible fait de la damnation, ce n'est point la bonté de Dieu qui est en cause, mais uniquement sa sainteté et sa justice. Dieu est aussi saint qu'il est bon ; et sa justice est aussi infinie dans l'enfer que sa miséricorde et sa bonté sont infinies dans le Paradis. N'offensez point la sainteté de Dieu, et vous êtes sûr de n'être point damné. Le damné n'a que ce qu'il a choisi, ce qu'il a choisi librement et malgré toutes les grâces de son Dieu. Il a choisi le mal : il a le mal ; or, dans l'éternité, le mal s'appelle l'enfer. S'il avait choisi le bien, il aurait le bien, il l'aurait éternellement. — Tout cela est parfaitement logique ; et ici, comme toujours, la foi s'accorde merveilleusement avec la droite raison et l'équité.

Donc, premier caractère de l'enfer, premier élément de cette horrible réalité qui s'appelle l'enfer : la damnation, avec la malédiction divine, avec le désespoir, avec la haine de Dieu.

(Voir les tracts n^{os} 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100. sur l'Enfer.)





QUESTIONS BRULANTES

Mgr DE SÉGUR

**Le feu
de l'Enfer
atteint-il
les**

ceux

à p

qui rev

ne âme de l'

ait laissé une

eu. Rappelez

haut de cet

is calciné de

TOLRA ET M. . Rappelez- LIBRAIRES-ÉDITEURS

28,

PARIS

N° 100

Le feu de l'enfer atteint-il les âmes ?

L'on se demandera peut-être comment le feu de l'enfer peut atteindre des âmes qui, jusqu'au jour de la résurrection et du Jugement dernier, restent séparées de leur corps. Il faut répondre avant tout que, dans ce mystère redoutable des peines de l'enfer, autre chose est de connaître clairement la vérité de ce qui est, et autre chose est de la comprendre. Nous savons d'une manière positive et absolue, par l'enseignement infallible de l'Église, qu'immédiatement après leur mort les damnés tombent dans l'enfer et dans le feu de l'enfer. Or, cela ne peut s'entendre que de leurs âmes, puisque jusqu'à la résurrection leurs corps restent confiés à la terre dans le tombeau.

Une fois séparée de son corps, l'âme du réprouvé se trouve, relativement à l'action mystérieuse du feu de l'enfer, dans la condition des démons. Les démons, en effet, bien qu'ils n'aient point de corps, subissent les atteintes du feu de l'enfer, lequel seront jetés un jour les corps des réprouvés, ainsi que l'indique expressément la parole de Dieu aux Fils de Dieu aux réprouvés : « Retirez-vous de moi, maudits ! Allez dans le feu éternel, qui est préparé pour le démon et pour ses anges ». C'est évident que le feu est corporel ; car autrement il n'agirait pas sur les corps des ré-

prouvés. Donc, l'âme séparée du corps, l'âme du réprouvé, subit les atteintes d'un feu corporel. Voilà ce que nous savons et ce qui est certain.

Ce que nous ne savons pas, c'est le *comment*. Et, pour le croire, nous n'avons pas besoin de le savoir, les vérités révélées de Dieu ayant toutes pour but d'éclairer notre esprit et tout ensemble de le maintenir dans la dépendance et la soumission. Par la foi, nous sommes certains de la réalité du fait, et il nous suffit de voir que la chose n'est pas impossible. Or le raisonnement et l'analogie nous le font voir clairement : ne sommes-nous pas nous-mêmes et à chaque instant les témoins irrévocables de l'action, non seulement réelle, mais intime, mais incessante qu'exerce notre corps sur notre âme ? notre corps, qui est une substance matérielle, sur notre âme, qui est une substance spirituelle ? Donc il est parfaitement possible qu'une substance matérielle, comme est le feu de l'enfer, agisse sur une substance spirituelle, comme est l'âme du réprouvé.

LA MAIN BRULÉE DE FOLIGNO

Une chose certaine, c'est que presque toutes les fois que Dieu a permis qu'une pauvre âme réprouvée, ou, ce qui revient au même, à l'égard du feu de l'autre vie, une âme du Purgatoire, ait apparu sur la terre et y ait laissé une trace visible, cette trace a été celle du feu. Rappelez-vous ce que nous avons rapporté plus haut de cette terrible apparition de Londres, du bras calciné de la dame au bracelet, et du tapis brûlé (1). Rappelez-vous l'atmosphère de feu

(1) Voir tract n° 97.

et de flammes qui enveloppait la fille perdue de Rome et le jeune Religieux sacrilège de Saint-Antoin de Florence.

Dans l'année même où je vous parle, au mois d'avril, j'ai vu ou du moins j'ai touché moi-même, à Foligno, près d'Assise, en Italie, une de ces effrayantes empreintes du feu, qui atteste une fois de plus la vérité de ce que nous disons ici, à savoir que le feu de l'autre vie est un feu réel.

Le 4 novembre 1859, mourut d'apoplexie foudroyante, au couvent des Tertiaires Franciscaines de Foligno, une bonne Sœur, nommée Thérèse-Marguerite Gesta, qui était depuis de longues années maîtresse des novices et à la fois chargée du pauvre vestiaire du monastère. Elle était née en Corse, à Bastia, en 1797, et était entrée au monastère en février 1826. Il va sans dire qu'elle était préparée dignement à la mort.

Douze jours après, le 17 novembre, une Sœur, nommée Anna-Félicie, qui l'avait aidée dans son office et qui depuis sa mort en était demeurée chargée toute seule, montait au vestiaire et allait y entrer lorsqu'elle entendit des gémissements qui semblaient venir de l'intérieur de la chambre. Un peu effrayée, elle s'empressa d'ouvrir la porte : il n'y avait personne. Mais de nouveaux gémissements se firent entendre, si bien accentués que, malgré son courage ordinaire, elle se sentit envahie par la peur. « Jésus-Marie ! s'écria-t-elle ; qu'est cela ? » Elle n'avait pas fini, qu'elle entendit une voix plaintive, accompagnée de ce douloureux soupir : « O mon Dieu ! que je souffre ! O Dio, che

(1) Voir tract n° 96.

peno tanto ! » La Sœur stupéfaite reconnut aussitôt la voix de la pauvre Sœur Thérèse. Elle se remet de son mieux et lui demande : « Et pourquoi ? — A cause de la pauvreté, répond Sœur Thérèse. — Comment ! reprend la petite Sœur ; vous qui étiez si pauvre ! — Aussi n'est-ce pas pour moi-même, mais pour les Sœurs à qui j'ai laissé trop de liberté à cet égard. Et toi, prends garde toi-même ». Et au même instant, toute la salle se remplit d'une épaisse fumée, et l'ombre de Sœur Thérèse apparut, se dirigeant vers la porte en se glissant le long de la muraille. Arrivée près de la porte, elle s'écrie avec force : « Voici un témoignage de la miséricorde de Dieu ! » Et en disant cela, elle frappe le panneau le plus élevé de la porte, y laissant, creusée dans le bois calciné, l'empreinte la plus parfaite de sa main droite ; puis, elle disparaît.

La pauvre Sœur Anna-Félicie était restée à moitié morte de peur. Toute bouleversée, elle se mit à pousser des cris et à appeler au secours. Une de ses compagnes accourt, puis une autre, puis toute la Communauté ; on s'empresse autour d'elle, et toutes s'étonnent de sentir une odeur de bois brûlé. Elles cherchent, elles regardent, et aperçoivent sur la porte la terrible empreinte. Elles reconnaissent aussitôt la forme de la main de Sœur Thérèse, laquelle était remarquablement petite. Epouvantées, elles s'enfuient, courent au chœur, se mettent en prières et, oubliant les besoins de leur corps, elles passent toute la nuit à prier, à sangloter, et à faire des pénitences pour la pauvre défunte, et le lendemain elles communient toutes pour elle.

La nouvelle se répand au dehors; les Frères-Mineurs, les bons prêtres amis du monastère, et toutes les Communautés de la ville joignent leurs prières et leurs supplications à celles des Franciscaïnes. Cet élan de charité avait quelque chose de surnaturel et de tout à fait insolite.

Cependant la Sœur Anna-Félicie, encore toute brisée de tant d'émotions, reçut l'ordre formel d'aller prendre son repos. Elle obéit, bien décidée à faire disparaître à tout prix, le lendemain matin, l'empreinte carbonisée qui avait jeté l'épouvante dans tout Foligno. Mais voici que Sœur Thérèse-Marguerite lui apparut de nouveau. « Je sais ce que tu veux faire, lui dit-elle sévèrement : tu veux enlever le signe que j'ai laissé. Sache qu'il n'est pas en ton pouvoir de le faire, ce prodige étant ordonné de Dieu pour l'enseignement et l'amendement de tous. Par son juste et redoutable jugement, j'étais condamnée à subir pendant quarante années les épouvantables flammes du Purgatoire, à cause des faiblesses que j'ai eues souvent à l'égard de quelques-unes de nos Sœurs. Je te remercie, toi et tes compagnes, de tant de prières que, dans sa bonté, le Seigneur a daigné appliquer exclusivement à ma pauvre âme; et tout spécialement des sept spaumes de la pénitence, qui m'ont été d'un si grand soulagement. »

Puis, d'un visage tout souriant, elle ajouta : « O bienheureuse pauvreté, qui procure une si grande joie à tous ceux qui l'observent véritablement ! » Et elle disparut.

Enfin, le lendemain 19, Sœur Anna-Félicie

s'étant couchée et endormie à son heure habituelle, s'entendit de nouveau appeler par son nom, s'éveilla en sursaut, tout effrayée, et resta clouée sur son séant, sans pouvoir articuler un mot. Cette fois encore, elle avait reconnu parfaitement la voix de Sœur Thérèse. Au même instant, un globe de lumière tout resplendissant apparaît devant elle, au pied de son lit, éclairant la cellule comme en plein jour; et elle entend Sœur Thérèse qui, d'une voix joyeuse et triomphante, dit ces paroles : « Je suis morte un vendredi, le jour de la Passion; et voici qu'un vendredi je m'en vais à la gloire... Soyez fortes à porter la croix!... soyez courageuses à souffrir! » et ajoutant avec amour : « Adieu! adieu!... adieu!... » elle se transfigure en une nuée légère, blanche, éblouissante, s'envole au Ciel, et disparaît.

Une enquête canonique fut ouverte aussitôt par l'Evêque de Foligno et les magistrats de la ville. Le 23 novembre, en présence d'un grand nombre de témoins, on ouvrit le tombeau de Sœur Thérèse-Marguerite; et l'empreinte calcinée de la porte se trouva exactement conforme à la main de la défunte.

Le résultat de l'enquête fut un jugement officiel, qui constatait la certitude et l'authenticité parfaites de ce que nous venons de rapporter. La porte, avec l'empreinte calcinée, est conservée dans le couvent avec vénération. La Mère Abbessé, témoin du fait, a daigné me la montrer elle-même; et, je le répète, mes compagnons de pèlerinage et moi, nous avons vu et touché ce bois qui atteste d'une ma-

nière si redoutable que les âmes qui, soit passagèrement, soit éternellement, souffrent dans l'autre vie la peine du feu, sont compénétrées et brûlées par ce feu. Lorsque, pour des raisons que Dieu seul connaît, il leur est donné d'apparaître en ce monde, ce qu'elles touchent porte l'empreinte du feu qui les tourmente; le feu et elles semblent ne faire qu'un: c'est comme le charbon lorsqu'il est embrasé par le feu.

Donc, bien que nous ne puissions en pénétrer le mystère, nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce feu de l'enfer, tout corporel qu'il est, exerce son action vengeresse jusque sur les âmes.

(Voir les tracts n^{os} 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100 sur l'*Enfer*),

COLLECTION

DES

“ QUESTIONS BRULANTES ”

100 Tracts de Propagande parus (suite)

- N° 61. — Pourquoi les prêtres catholiques ne se marient-ils pas comme les ministres protestants?
- N° 62. — Toutes les religions sont bonnes
- N° 63. — C'est bien mieux d'être protestant que catholique; On est toujours chrétien et c'est presque la même chose.
- N° 64. — Un honnête homme ne doit pas changer de religion. — L'Eglise a fait son temps.
- N° 65. — J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend.
- N° 66. — A tout péché miséricorde. Dieu est trop bon pour me damner
- N° 67. — Les prêtres demandent toujours de l'argent. Ce sont les prêtres qui ont inventé la Confession.
- N° 68. — A quoi sert la Confession? Je n'ai rien à me reprocher.
- N° 69. — Aller à confesse, c'était bon quand j'allais à l'école, mais maintenant?... Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes.
- N° 70. — Je n'ai que faire d'aller à la messe, je prie aussi bien le bon Dieu chez moi. Je n'ai pas le temps.
- N° 71. — Je ne peux pas! C'est trop difficile! On se moquerait de moi! Il faut faire comme les autres.
- N° 72. — Il ne faut pas être bigot! Se priver de tout, avoir peur de tout. Quelle vie!
- N° 73. — Il faut que jeunesse se passe! Je pratiquerai la religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires.
- N° 74. — Quels sont les ennemis des Curés?
- N° 75. — Une collection de jobards et d'imbéciles.
- N° 76. — Les Curés sont les ennemis du Peuple.
- N° 77. — Les Curés sont des fainéants, des gens inutiles, des propre à rien.
- N° 78. — Les Curés aiment la bonne chère, le bon vin et les gros diners.
- N° 79. — Les Curés sont des gens dangereux qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires et qui s'insinuent dans les familles.
- N° 80. — Les Curés sont les ennemis du Progrès, de la Liberté et de la société moderne.

TOLRA, éditeur

28, Rue d'Assas, PARIS (6^e)

COLLECTION

DES

“ QUESTIONS BRULANTES ”

Tracts de Propagande parus

- N° 80. — Les Curés sont les ennemis du Progrès, de la Liberté et de la Société moderne.
- N° 81. — Il y a de mauvais prêtres. Comment peuvent-ils être les ministres de Dieu ?
- N° 82. — Les Francs-Maçons. Comment devient-on franc-maçon ?
- N° 83. — La Religion de l'honnête homme.
- N° 84. — Le prêtre catholique et les ministres protestants.
- N° 85. — Tolérance protestante et intolérance catholique.
- N° 86. — La Religion d'argent.
- N° 87. — Protestantisme et protestants. Catholicisme et catholiques.
- N° 88. — Protestants ou catholiques c'est à peu près la même chose.
- N° 89. — Pourquoi se fait-on protestant ? Pourquoi se fait-on catholique ?
- N° 90. — Le protestantisme est-il vraiment une Religion ?
- N° 91. — La Religion commode.
- N° 92. — L'Eglise catholique défend-elle la lecture de la Bible ?
- N° 93. — Aux pères et mères qui veulent être heureux dans leur vieillesse.
- N° 94. — Y a-t-il vraiment un Enfer ?
- N° 95. — Les peuples en tout temps ont-ils cru à l'existence de l'Enfer.
- N° 96. — S'il y a vraiment un Enfer, comment personne n'en est-il revenu ?
- N° 97. — En revient-on jamais de l'Enfer ?
- N° 98. — Y a-t-il du feu en Enfer ?
- N° 99. — Des idées fausses et superstitieuses au sujet de l'Enfer.
- N° 100. — Le feu de l'Enfer atteint-il les âmes ?

Une circulaire spéciale sera gratuitement adressée à notre clientèle pour la mettre au courant des nouveaux titres qui viendront enrichir cette collection. — Prière d'en faire la demande à :

Tolra

éditeur

28, rue d'Assas, PARIS (6°)

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2019 *canadienfrancais.org*